

Le lac

Kawabata Yasunari

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Yasunari Kawabata

Le Lac



biblio

YASUNARI KAWABATA

Prix Nobel de littérature 1968

Le lac

*Roman traduit du japonais par Michel Bourgeot
avec la collaboration de Jacques Serguine*

ALBIN MICHEL

Ce roman a paru sous le titre original :
Mizuumi

Pour la traduction française :
© Éditions Albin Michel, 1978

Au moment où Gimpei Momoï arrivait à Karuizawa, la fin de l'été prenait des allures de début d'automne.

Il commença par s'acheter un pantalon de flanelle, celui qu'il portait ayant fait son temps. Puis un lainage, qu'il enfila tout de suite, par-dessus une chemise elle aussi neuve. Songeant à la fraîcheur de la brume pendant la nuit, il se procura en outre un imperméable bleu marine. Karuizawa est vraiment commode pour le prêt-à-porter.

Enfin, il trouva des chaussures qui lui plaisaient et abandonna la paire usée dans le magasin même. Les vieux vêtements, il les avait roulés dans un bout de tissu, et se demandait ce qu'il allait en faire :

« Je pourrais les laisser dans une des villas inoccupées, on ne les y dénichera pas avant l'été prochain. »

Il s'enfonça dans une ruelle et éprouva de la main la fenêtre d'une de ces villas, mais on l'avait condamnée en y clouant des lattes. Pénétrer en forçant l'obstacle lui semblait risqué. Il y voyait même un délit.

Le recherchait-on vraiment comme criminel, à ce propos ? Il devait bien admettre qu'il n'en savait rien. La victime s'était peut-être abstenue de porter plainte, après tout.

Il se décida à cacher le paquet dans une poubelle, devant l'entrée de la cuisine, et respira plus librement. Que ce fût dû à un oubli des estivants, ou à la paresse du gardien, la poubelle n'avait pas été vidée. Il perçut un froissement de papiers humides tandis qu'il enfonçait les vêtements. Puis le couvercle ne joignait plus, mais Gimpei n'en fit pas un cas de conscience.

Il se retourna pourtant, une trentaine de pas plus loin. Il crut voir un nuage de phalènes danser au-dessus de la poubelle, dans le brouillard, et faillit rebrousser chemin, mais l'illusion se dissipa, comme un poudroiement bleuté autour des mélèzes. Les arbres alignés conduisaient à une arcade flamboyante : l'éclairage au néon d'un établissement de bains.

Parvenu dans le jardin intérieur, il se passa la main sur les cheveux. Corrects, oui. Son adresse à se les couper lui-même, avec une lame de

rasoir, étonnait toujours ses amis.

L'une des hôtesse, surnommée « La Turque », l'emmena vers les bains proprement dits. La porte refermée, elle ôta sa blouse. Elle ne gardait plus en travers de la poitrine qu'une bande d'étoffe qui cachait les seins.

Gimpei eut un mouvement de recul quand elle commença à déboutonner l'imperméable, puis s'abandonna, la laissa s'agenouiller et le mettre tout à fait nu.

Il descendit dans le bain odoriférant. Les carreaux du fond imprimaient à l'eau une couleur verte. Le parfum n'avait rien d'exaltant, mais, pour Gimpei, entraîné par sa fuite dans tous les hôtels sans étoile de Shinano, c'était quand même une senteur de fleurs. Quand il se fut bien trempé, la jeune fille le lava des pieds à la tête.

Elle s'accroupit, et de ses mains délicates le nettoya avec minutie entre les orteils. Il admirait son crâne. Les cheveux de la jeune fille, qu'elle portait rejetés en arrière, comme les femmes de jadis au sortir du bain, arrivaient jusqu'à ses épaules.

— « Désirez-vous un shampoing ? »

— « Comment, les cheveux aussi ? »

— « Bien sûr... Laissez-moi faire. »

Lui-même, en général, se contentait de rafraîchir la coupe, et il frémit en songeant à ce que devait être l'odeur de ses cheveux, non lavés depuis si longtemps. Il acquiesça cependant et se pencha, les coudes aux genoux. Le massage onctueux lui fit perdre sa réserve.

— « Dis-moi... tu sais que tu as une voix très belle ? »

— « Moi ? »

— « Oui... Tu te tais et on l'entend encore, on voudrait qu'elle dure toujours... Comme si, de l'oreille, elle allait jusqu'au fond du cœur. Le pire criminel se sentirait fondre en t'écoutant. »

— « Mais... comme toutes les autres filles... »

— « Non, pas du tout. La tienne est pleine de tendresse, de nostalgie. Une voix très belle, douce et claire. Et ce n'est pas non plus une voix de chanteuse. Je parie que tu aimes quelqu'un ? »

— « Non, hélas ! »

— « Écoute, cesse de me frotter le crâne, quand tu parles, cela me gêne pour t'entendre. »

Les doigts de la jeune fille s'immobilisèrent. Elle dit avec embarras :

— « Vous me troublez. Je ne saurai même plus quoi dire. »

— « Ah ! Comme la voix d'un ange. Deux mots au téléphone, et on voudrait ne jamais l'oublier. »

En vérité il était au bord des larmes. Le son de cette voix, comme la caresse d'une main chaude, bienfaisante, le faisait défaillir de bonheur. Est-ce cela, la voix de la femme éternelle ? La voix de la

mère, qui est toute pitié ?

— « D'où es-tu ? » demanda-t-il.

La jeune fille ne répondit pas.

— « Du ciel ? Du paradis ? »

— « Ah ! je suis de Niigata. »

— « La ville même ? »

— « Non, une bourgade dans le département. »

Sa voix hésitait, s'amenuisait.

— « Le pays de la neige ! C'est pour ça que tu es si jolie. »

— « Mais je ne le suis pas. »

— « Si. Mais ta voix surtout. Jamais je n'ai entendu quoi que ce soit d'aussi beau. »

Le shampoing terminé, elle lui rinça plusieurs fois les cheveux à l'eau chaude, se servant d'un petit baquet, puis l'enturbanna d'une large serviette et le frictionna. Elle traça ensuite une raie approximative. Une autre serviette autour des reins, Gimpei fut conduit jusqu'au bain de vapeur. La jeune fille ouvrit la partie antérieure d'une sorte de boîte carrée et l'y installa. Un évidemment dans le couvercle réservait le passage du cou. Puis elle rabattit la seconde moitié de ce couvercle et Gimpei se trouva pris comme dans un carcan.

— « Mais c'est une guillotine ! » s'exclama-t-il.

Il écarquillait les yeux, la frayeur le gagnait. La tête coincée, il s'efforçait de regarder tout autour.

— « Beaucoup de nos clients font cette réflexion. »

Cependant elle ne paraissait pas se rendre compte de sa terreur. Le regard de Gimpei sautait de la porte à la fenêtre. Elle lui proposa de fermer celle-ci, se dirigeant déjà de ce côté.

— « Non, inutile », dit Gimpei.

On l'avait laissée ouverte parce que la vapeur saturait la pièce, et la lumière, sans pouvoir pénétrer jusqu'au cœur des grands arbres, se réfléchissait sur le feuillage. Des ormes. À travers leur masse épaisse, Gimpei crut distinguer le son d'un piano. Non pas une mélodie, de simples notes. Illusion auditive maintenant, de toute évidence.

— « La fenêtre donne bien sur un jardin ? »

— « Oui. »

Le corps demi-nu et clair de la jeune fille se détachait contre l'écran des feuillages, faiblement éclairé par la luminescence nocturne.

« Et à cette image d'un autre monde, dois-je croire ? » pensa Gimpei.

La jeune fille, pieds nus, attendait sur le carrelage d'un rose très pâle. Le dessin pourtant si juvénile de ses jambes accusait derrière les genoux une profonde fossette d'ombre.

« Si je me trouvais seul ici, je n'y tiendrais pas », pensa encore

Gimpei. « Ce carcan pourrait achever de m'étrangler. »

Le séant bien à plat sur le petit banc chauffant, il s'adossa au fond de la boîte. Chacune des parois dégageait de la chaleur. De la vapeur aussi, peut-être.

— « Combien de temps suis-je censé rester ? »

— « Ça dépend des clients... Une dizaine de minutes... Un quart d'heure quand on est habitué. »

À en croire la pendulette posée sur une étagère du vestiaire, près de l'entrée, quatre ou cinq minutes tout au plus s'étaient écoulées. La jeune fille alla humecter d'eau froide la serviette qui servait de turban et revint la lui poser sur le front.

— « Ah ! je commençais à avoir le vertige. »

Il s'était suffisamment repris pour se trouver une allure assez cocasse, la tête émergeant de la boîte et l'air sérieux comme un bonze. Il se passa la main sur la poitrine, sur le ventre. Ils étaient chauds et moites, que ce fût dû à la vapeur, ou à sa propre sudation. Il ferma les yeux.

Tandis que le bain de vapeur se prolongeait, la jeune fille, pour s'occuper, entreprit de vider l'eau du bain odoriférant et de curer les bouches d'écoulement vers l'extérieur. Des bruits liquides parvenaient jusqu'à Gimpei. Des vagues déferlèrent contre les rochers. Deux mouettes, ailes claquant furieusement, s'affrontèrent. La mer de son enfance resurgissait à sa mémoire.

— « Combien de temps maintenant ? »

— « Sept minutes à peu près. »

De nouveau elle alla rincer la serviette et revint la lui poser sur le front. Succombant à une enivrante sensation de fraîcheur, il laissa sa tête basculer en avant.

— « Aïe ! » s'écria-t-il, reprenant aussitôt conscience.

— « Que s'est-il passé ? » demanda la jeune fille.

Croyait-elle donc qu'avec toute cette vapeur, il avait réellement été pris de vertige ? Elle ramassa la serviette et la lui maintint sur le front.

— « Peut-être voudriez-vous sortir maintenant ? »

— « Non, non, ça va. »

À l'improviste, il se vit lui-même en train de la suivre, cette jeune fille à l'adorable voix. Une rue de Tokyo avec des tramways, des files de mélèzes sur les trottoirs. Gimpei était en nage. Étranglé par le carcan, incapable de faire le moindre mouvement, il ne put retenir une grimace.

La jeune fille se recula. Les allures de son client paraissaient lui donner quelque inquiétude. Il tenta un coup de sonde :

— « À ne me voir que la tête, comme maintenant, quel âge me donneriez-vous ? »

Elle ne savait trop que répondre :

— « Je n'arrive jamais à deviner l'âge d'un homme. »

Elle ne l'avait même pas réellement regardé, et il perdit ainsi l'occasion de lui dire qu'il avait trente-quatre ans. Et elle ? Même pas vingt sans doute. Les épaules, le ventre, les jambes indiquaient sans hésitation possible une vierge. Les lèvres d'un rose délicat étaient à peine maquillées.

Il gémit. Elle releva la partie du couvercle qui lui emprisonnait la gorge. Il avait une serviette roulée autour du cou. La jeune fille la prit par un bout et la déroula avec beaucoup de précautions, puis épongea la sueur qui le couvrait des pieds à la tête. Il se ceignit alors les reins d'une serviette plus grande, tandis qu'elle recouvrait d'un tissu blanc la chaise longue placée près du mur, le faisait s'y étendre à plat ventre et commençait à le masser en partant des épaules.

Gimpei découvrit que le massage comporte non seulement des effleurements et des frottements appuyés, mais aussi de petites tapes sèches, appliquées paume ouverte. La main pourtant féminine, pourtant frêle lui frappait le dos avec une insistance et une vigueur surprenantes, et sa propre respiration s'accéléra. Il revit son enfant qui lui boxait le front de toute la force de ses petits poings. Gimpei se cachait-il le visage que les coups pleuvaient de plus belle. Quand se passait-elle, cette scène imaginaire ? L'enfant était dans la tombe, et c'est contre la gangue de terre qui l'emprisonnait que se débattaient ses mains. Au sein de l'obscurité, les parois se contractaient sur lui. Gimpei se sentit baigné d'une sueur froide.

— « Tu me mets du talc ? »

— « Bien sûr. Vous ne vous trouvez pas bien ? »

— « Si, si », dit-il précipitamment. « Je suis de nouveau en nage, c'est tout... S'il existait un seul homme à ne pas se trouver bien en entendant ta voix, je suis sûr que c'est justement ce moment qu'il choisirait pour commettre son crime. »

La jeune fille, interdite, interrompit net le massage.

— « Quand moi je t'écoute, par exemple, tout ce qui n'est pas ta voix cesse d'exister. Bien sûr, c'est dangereux, que tout s'évanouisse ainsi. Mais une voix... on ne peut pas la poursuivre, on ne peut pas l'empoigner. Insaisissable comme le temps, comme la vie elle-même. Ah ! Et ce n'est peut-être pas ça du tout, d'ailleurs. Toi, tu peux choisir le moment exact où tu la feras entendre, ta voix adorable. Et inversement, si tu décides de te taire, comme maintenant, nul ne saurait te contraindre à parler. On pourrait bien t'arracher un cri de surprise, ou d'effroi, des larmes même, mais ta vraie voix, c'est seulement toi qui décides de la faire entendre, ou non. »

Présentement la jeune fille se taisait. Elle massa Gimpei des reins aux cuisses, puis s'attaqua à la voûte plantaire, descendant jusqu'aux orteils.

— « De l'autre côté maintenant. »

Le filet de voix était presque inaudible.

— « Pardon ? »

— « Veuillez vous retourner maintenant. »

— « Me retourner ? Tu veux que je me couche sur le dos, c'est ça ? »

Il se retourna, serrant la serviette contre lui. Le tout petit murmure de la jeune fille se prolongeait en vibrations. Il accompagnait les mouvements du corps de Gimpei comme... un parfum de fleurs, niché au creux de son oreille. Jamais il n'avait éprouvé un tel ravissement. Oui, comme un parfum pour l'oreille. Appuyée tout contre l'étroit lit de massage, la jeune fille lui pétrissait un bras. Ses seins surplombaient le visage de Gimpei. Quoique la bande d'étoffe qui les cachait ne fût pas trop serrée, l'ourlet creusait un léger sillon dans la chair. Mais ils ne présentaient pas la plénitude de la maturité. Le front de la jeune fille, assez peu large, dominait un visage allongé, plutôt classique. La coiffure peut-être, les cheveux tirés à plat en arrière, l'allongeait ainsi, et accusait l'éclat des yeux. La ligne du cou à l'épaule, le dessin de l'articulation gardaient la pureté dépouillée de la grande jeunesse. Le rayonnement de la chair trop proche força Gimpei à fermer les yeux. Sous l'écran des paupières, surgit l'image d'une boîte remplie de clous minuscules, comme celles qu'utilisent les menuisiers. Les clous scintillaient. Gimpei rouvrit les yeux et les fixa sur le plafond. Un plafond tout blanc.

— « Je parais plus vieux que mon âge, non ? C'est que la vie ne m'a pas toujours été facile. »

Il parlait très bas. Mais son âge, il ne l'avait toujours pas dit :

— « J'ai trente-quatre ans. »

— « Oui ? Vous ne les faites pas. »

Sa voix à elle était volontairement inexpressive. Au chevet de l'espèce de chaise longue, maintenant, elle lui massait l'autre bras, du côté du mur auquel le meuble s'appuyait.

— « Tu ne trouves pas que j'ai des orteils simiesques ! Longs, tout tordus... Mais je marche beaucoup... Ça m'est toujours pénible de voir mes pieds. Ils sont si laids... Et toi tu les as massés, avec tes jolies menottes. Ça ne t'a pas écœurée quand tu as ôté mes chaussettes ? »

Elle ne soufflait mot.

— « Moi aussi, tu sais, je viens des bords de la mer du Japon. Un petit coin rocheux, sur la côte. La pierre est noire là-bas. Je marchais pieds nus, m'y agrippant de mes longs orteils... »

Il se perdait en explications, en demi-mensonges. Combien de fois, tout le temps de sa jeunesse, avait-il ainsi travesti la vérité, de toutes les façons possibles, pour le compte de ces malheureux pieds ! Mais la peau noirâtre, sur le dessus, les rides de la voûte plantaire, l'étrange

torsion des orteils, ça il ne l'avait pas inventé, hélas !

Couché à plat sur le dos, ses pieds lui étaient invisibles. Il leva les mains jusqu'à son visage et en fit l'examen. La jeune fille s'occupait des muscles qui attachent le bras au torse, parvenait à ce moment juste au-dessus des pectoraux. Pour autant que Gimpei pût en juger, ses mains ne présentaient pas l'aspect bizarre de ses pieds.

— « Où, sur la côte ? » demanda la jeune fille de sa voix naturelle.

— « Où... ? » grommela-t-il. « Je n'ai guère envie d'en parler. Je ne suis pas comme toi, moi, je n'ai plus de foyer... »

La jeune fille ne devait pas plus tenir à savoir où il était né, et ne paraissait pas non plus être suspendue à ses lèvres. Qu'arrivait-il à l'éclairage ? Il n'y avait pas trace d'ombre sur son corps à elle. Le buste se penchait, tandis qu'elle massait la poitrine de Gimpei. Il referma les yeux. Où poser ses mains ? S'il allongeait les bras contre les flancs, il risquait d'effleurer la hanche de la jeune fille. Il imaginait la gifle, retentissante, ne l'eût-il frôlée que du bout des doigts. Et à ce moment il ressentit le choc d'une vraie gifle. Pris de peur, il voulut ouvrir les yeux, mais ses paupières touchées de plein fouet demeuraient closes. Il eut envie de pleurer mais les larmes ne venaient pas. Ses yeux lui faisaient mal comme si on y eût plongé des aiguilles brûlantes. Non, ce n'était pas la main de la jeune fille, mais un sac de femme en cuir bleu qui l'avait frappé en pleine face. Sur le moment, il ne le savait pas, mais l'effet du choc dissipé il l'avait vu par terre, juste à ses pieds. Gimpei avait-il vraiment été frappé avec ce sac, ou ne le lui avait-on que lancé à la figure, il n'aurait su le dire. Il n'était certain que du choc sur le visage car c'était à ce moment qu'il avait repris ses esprits.

— « Mademoiselle ! Mademoiselle ! » avait-il crié.

Il voulait retenir la jeune femme, à ce moment-là, lui dire qu'elle avait perdu son sac. Mais la silhouette disparaissait au coin de la pharmacie. Ne demeurait, au milieu de la chaussée, que ce sac à main de cuir bleu, témoignage irréfutable de la culpabilité de Gimpei. Le sac s'était entrouvert, et il en dépassait une liasse de billets de mille yens. Pourtant au premier abord ce ne fut pas l'argent, mais le sac lui-même, attestation de sa faute, qui fixa l'attention de Gimpei. Comme si la femme, en le lui lançant et en prenant la fuite, avait conféré à son comportement à lui un caractère criminel. Dans son effroi, il se hâta de le ramasser, et c'est alors, seulement alors qu'il aperçut, avec stupéfaction, la liasse de billets de mille yens.

Par la suite, il arrivait à Gimpei de croire que la pharmacie elle-même n'avait été qu'une illusion sensorielle. Pourquoi se fût-elle trouvée là, modeste et vieillotte, solitaire, au cœur de ce riche quartier résidentiel ? Et cependant il avait bel et bien vu la pancarte, un traitement contre les vers intestinaux, juste devant l'entrée. Pour

comble de bizarrerie, deux boutiques de fruitier se faisaient face, là où les rails du tramway dessinent une courbe pour aborder le quartier. À l'intérieur de chacune des deux s'alignaient de petits cageots de cerises et de fraises. Pourquoi avoir remarqué justement ces deux boutiques alors qu'il suivait la jeune femme, oublieux de tout le reste au monde ? Cherchait-il à graver dans sa mémoire quelque point de repère ? L'endroit exact où tourner pour retrouver la demeure de la jeune femme ? L'existence même des fruiteries en tout cas était incontestable. Il revoyait encore les fraises toutes semblables, rangées avec soin dans leurs cageots. Peut-être n'y avait-il vraiment qu'une boutique, à l'un des coins, et s'était-il imaginé en voir une de chaque côté ? N'est-il pas vraisemblable que les objets se dédoublent, dans des circonstances de ce genre ? À plus d'une reprise, Gimpei dut lutter avec énergie contre la tentation d'aller vérifier l'existence de la pharmacie et de la fruiterie. En fait, Gimpei ne se représentait le quartier lui-même que d'une manière très confuse. Tout au plus le situait-il approximativement, sur une image mentale du plan de Tokyo. Ce qui comptait, c'était le chemin suivi par la femme, sa destination.

— « Mais bien sûr, elle n'a même jamais dû songer à le lancer », marmonna-t-il involontairement.

Il rouvrit tout d'un coup les yeux, à ce moment la jeune fille lui massait le bas du torse, et aussitôt les referma, craignant d'attirer son attention. N'eût-elle pas déchiffré, à travers le regard de Gimpei, celui d'on ne sait quel oiseau infernal ? Bon, il avait fait allusion à un sac de femme, mais nullement à la possibilité qu'on le lui eût lancé, ni à la femme elle-même. Il sentit son estomac se nouer, puis se contracter spasmodiquement.

— « Tu me chatouilles », dit-il pour créer une diversion.

Les mains se firent moins insistantes, et c'est alors qu'il se sentit chatouillé pour de bon ! Il rit sans avoir à se contraindre.

Qu'elle lui ait lancé le sac au visage, ou eût voulu l'en frapper, Gimpei jusqu'à maintenant, avait toujours estimé que la femme se croyait poursuivie pour le contenu de son sac. Au paroxysme de sa frayeur, elle l'aurait jeté et aurait pris la fuite. Peut-être, tout bien considéré, n'avait-elle jamais eu la moindre intention de le jeter. Elle s'était servie, pour repousser Gimpei, du premier objet à sa portée, le sac lui avait échappé des mains dans ce mouvement et voilà tout. Dans l'une comme dans l'autre hypothèse, la jeune femme et Gimpei devaient être tout proches, pour que le sac manié par elle ait pu le frapper au visage. Avait-il donc diminué la distance qui les séparait, une fois atteint ce quartier résidentiel déserté ? Était-ce cette proximité qui avait poussé la jeune femme à fuir, après l'avoir frappé de son sac ?

Lui ne songeait nullement à l'argent. Il ignorait, et n'aurait même pas pu imaginer qu'elle transportât une telle somme. Il n'avait ramassé que la preuve éclatante de son propre forfait, et il s'était trouvé que le sac contenait deux cent mille yens. Outre les liasses toutes neuves, même pas pliées, il y avait aussi un livret de dépôt. C'était clair. La femme sortait de sa banque, et s'était crue suivie depuis le guichet. Le sac ne contenait que quelque seize cents yens en plus des liasses. Par ailleurs encore, la lecture du livret révélait que le retrait des deux cent mille yens n'en avait laissé qu'à peu près vingt-sept mille sur le compte. En d'autres termes, le retrait avait presque épuisé celui-ci.

Toujours à en croire le livret, le nom de la titulaire était Miyako Mizuki. Si ce n'était l'argent, mais une sorte de fascination diabolique, exercée par la jeune femme, qui avait attiré Gimpei, il aurait dû renvoyer à la fois argent et livret à cette dernière. Mais ce n'était pas si facile. En vérité, Gimpei avait suivi la jeune femme, et maintenant l'argent, doué peut-être d'une vie et d'une volonté propres, le suivait, lui. Gimpei n'avait jamais volé auparavant. Mais s'agissait-il d'un vol, ou n'était-ce pas plutôt l'argent qui, de lui-même, comme une menace, refusait de se détacher de Gimpei ? Dieu sait qu'au moment où il ramassait le sac, il avait l'esprit par trop occupé pour s'aviser de voler ! Une fois entre ses mains, pourtant, le sac était devenu comme le témoignage palpable de sa mauvaise action. Il l'avait caché sous son bras, et s'était hâté vers la ligne de tramway. Par malheur ce n'était pas encore la saison des pardessus. Il avait fait irruption dans une boutique, le temps d'acheter un bout de tissu et d'y envelopper le sac.

Il vivait tout seul dans une chambre de location, à un premier étage. Aussitôt rentré, il utilisa le petit fourneau de terre cuite pour brûler le livret de Miyako Mizuki, son mouchoir et autres babioles. Il se mettait, ce faisant, dans l'impossibilité de connaître l'adresse portée sur le livret, puisqu'il avait omis de la noter. Toute velléité de rendre l'argent l'avait bel et bien quitté. Le livret, le mouchoir, le peigne dégageaient en brûlant une odeur insistante. Craignant que cette puanteur ne fît que s'accroître, Gimpei découpa le sac en fines lanières, qu'il glissa dans le feu une par une tous les jours suivants. Et ce qui était en métal, et donc incombustible, tube du rouge à lèvres, fermoir du sac, poudrier, il s'en débarrassa nuitamment en les jetant dans un fossé. On y trouve toujours ce genre d'objets, et peu importait que quelqu'un les y dénichât. Pourtant Gimpei se mit à trembler, au moment où il jetait les restes du tube.

Il demeurait constamment à l'affût de ce que disaient les journaux et la radio. Mais pas une fois ne fut mentionné le vol d'un sac à main contenant un livret de dépôt et deux cent mille yens. « Bien entendu, elle n'a pas prévenu la police. Quelque chose en elle-même l'en a empêchée. »

Et tandis qu'il marmonnait, tout au fond de son propre cœur rougeoyait comme une flamme trouble. N'était-ce pas parce qu'il ne savait quoi en cette femme l'y incitait, qu'il l'avait suivie ainsi ? N'étaient-ils pas habités par les mêmes démons ? Il savait, par expérience, que ce genre de faits est possible. À la pensée que Miyako et lui pussent être semblables, il éprouva une sorte de transport, et son regret fut amer de ne pas avoir relevé l'adresse de la jeune femme.

Bien sûr, se voir suivie par Gimpei avait dû l'effrayer. Mais n'en ressentait-elle pas, en même temps, et fût-ce à son propre insu, une volupté lancinante ? Est-il possible, pour un être humain, d'éprouver un plaisir qui ne soit en rien partagé ? Lui, Gimpei, parmi toutes les jolies femmes qui vont à travers la ville, n'avait-il pas reconnu Miyako, tout comme celui qui se drogue identifie un autre drogué ?

Il en avait bien été ainsi, en tout cas, avec Hisako Tamaki, la première femme que Gimpei eût jamais suivie. Non pas une femme, mais une très jeune fille, plus jeune même, sans doute, que cette préposée aux bains, avec sa voix adorable. Elle, Hisako, était alors l'élève de Gimpei au Lycée. Et quand le bruit de leurs relations avaient transpiré, il s'était retrouvé suspendu de ses fonctions.

Gimpei venait de suivre la jeune fille jusqu'à l'enceinte extérieure de sa maison, lorsque la magnificence du portail l'avait cloué sur place. Ce portail, une ferronnerie couronnée d'arabesques, demeurait ouvert. L'ayant franchi, Hisako se retourna et héla Gimpei :

— « Monsieur !... »

Le pâle visage de la jeune fille s'était merveilleusement coloré, et Gimpei sentit ses propres pommettes flamber en retour.

— « Tiens, c'est ici que tu habites, Tamaki ? » avait-il dit d'une voix rauque.

— « Monsieur... désirez-vous quelque chose ? Vous veniez chez moi, n'est-ce pas ? »

Bien entendu un professeur n'est pas censé rendre visite à ses élèves en les suivant, sans un mot, le long des rues. Mais Gimpei se saisit du prétexte :

— « Oui. Vous avez de la chance, vous savez. C'est presque un miracle, une demeure de ce genre épargnée par la guerre. »

Tout en parlant, il affectait de continuer à admirer le portail.

— « Notre vraie maison a brûlé. Nous avons acheté celle-ci après la guerre. »

— « Tiens... après la guerre ? Quelle est donc la profession de ton père ? »

— « Vous désiriez quelque chose, monsieur ? »

Une paire d'yeux courroucés le scrutaient, à travers les arabesques.

— « Oui... c'est au sujet de mes pieds. Je souffre d'une mycose interdigito-plantaire. Ton père connaît un traitement efficace contre

cette affection, n'est-ce pas ? »

Et, au moment même où il en parlait, il se demandait où diable il était allé pêcher cette stupide idée de mycose. Devant un portail pareil, un tel luxe ! Son expression se fit misérable, implorante. Mais Hisako, le visage toujours empreint de dureté, insistait :

— « Une... mycose ? »

— « Eh bien, oui... Le médicament... C'est bien toi qui as parlé à une de tes camarades d'un médicament efficace contre la mycose interdigito-plantaire ? »

Elle parut chercher à se rappeler.

— « J'en arrive à ne plus pouvoir marcher. Cela t'ennuierait de demander à ton père le nom du médicament ? Je t'attends ici. »

L'habitation était de style occidental. Dès qu'il fut certain que la jeune fille avait disparu à l'intérieur, Gimpei prit ses jambes à son cou. Il lui semblait être poursuivi par ses propres pieds. Ses pieds hideux.

Hisako, selon lui, ne se risquerait pas à raconter qu'il l'avait suivie. Ni à ses parents, ni à ses camarades de classe. Le soir venu, pourtant, il souffrait d'un violent mal de tête, et une contraction nerveuse des paupières l'empêchait de trouver le sommeil. Quand il y parvint ce fut un sommeil superficiel, entrecoupé. À chaque réveil il touchait son front moite. L'affreuse fatigue accumulée dans sa nuque paraissait remonter jusqu'au sommet du crâne, à nouveau son front se couvrait de sueur, et se manifestait la térébrante douleur.

Ce mal de tête avait commencé à le tourmenter au moment où il fuyait la demeure d'Hisako, et où il s'était retrouvé parcourant un quartier de plaisir, non loin de là. Ses jambes ne le portaient plus, et il s'était accroupi sur le trottoir même, serrant son front dans ses mains. Le mal de tête s'accompagnait de vertige. À tout instant, Gimpei croyait entendre résonner par la ville, avec une sorte de majesté, la puissante cloche qui annonce le billet gagnant des loteries. Ou bien c'était celle des voitures de pompiers, quand elles se ruent vers leur destination.

— « Quelque chose ne va pas ? »

Un genou féminin lui frôlait l'épaule. Gimpei se tourna et leva les yeux. Une de ces filles de joie qui hantent les quartiers chauds depuis la guerre, semblait-il. Pour ne pas gêner les passants, il avait quand même songé, dans son désarroi, à se blottir contre la devanture d'un magasin de fleurs. Il appuyait quasiment le front à la vitrine.

— « Tu me suivais, n'est-ce pas ? dit-il à la fille.

— « Pas vraiment. »

— « Ce n'est quand même pas moi qui te suis, j'imagine ! »

— « Bah ! »

Elle niait ? Elle avouait ? La réponse était ambiguë. S'il s'agissait d'un acquiescement, la fille aurait dû continuer à parler. Comme elle

n'en faisait rien il reprit lui-même, avec impatience :

— « Si ce n'est pas moi qui te suis toi, alors c'est toi qui me suis moi, non ? »

— « Et alors ? »

La silhouette de la fille se reflétait dans la vitrine, comme pour aller se mêler aux fleurs.

— « Qu'est-ce que tu attends ? Dépêche-toi donc, lève-toi, on nous regarde. Tu as mal quelque part ? »

— « Une mycose. Des champignons sur les pieds. »

Il fut le premier surpris de s'entendre répéter ces mêmes sottises, mais n'en poursuivit pas moins :

— « Ça me fait si mal que je n'arrive plus à marcher. »

— « Hou, l'affreux ! Mais je connais un endroit très bien tout près d'ici. Allons nous y reposer. Il vaudrait bien mieux que tu ôtes tes chaussures et tes chaussettes. »

— « Tu crois que j'ai envie de montrer ça ? »

— « Et toi, tu crois que ce sont tes pieds que je vais regarder ? »

— « Tu vas l'attraper, tu sais ! »

— « Mais non, ne t'en fais pas. »

Elle lui passa une main sous l'épaule et esquissa le geste de le soulever :

— « Allons, un petit effort, voyons ! »

Sa propre main gauche toujours sur le front, il étudiait le reflet de la fille au milieu des fleurs, quand les traits d'une seconde femme se dessinèrent derrière celle-ci. La fleuriste ? La main droite de Gimpei, comme pour saisir une poignée de dahlias blancs, s'appuya à la vitrine et il se remit debout. La propriétaire du magasin le regardait avec fixité, fronçant ses sourcils minces. De crainte de se blesser, si sa main passait à travers la glace, il pivota vers la fille en se redressant.

— « Et n'essaie pas de te sauver, hein ! »

Elle le pinça vivement à hauteur du sein.

— « Ouaïe ! »

Il se sentait revivre. Il n'arrivait pas à comprendre comment sa fuite avait pu le mener, du portail de chez Hisako, dans ce quartier réservé. Mais à la seconde même où la fille le pinça, les brumes qui lui enveloppaient l'esprit se dissipèrent. Comme une merveilleuse fraîcheur... Il était sur la rive d'un lac, et une brise venue des montagnes le caressait. Normalement, c'est à la saison des bourgeons que souffle cette brise fraîche, et, cependant, le lac était couvert de glace. Était-ce parce que le bras de Gimpei avait failli traverser la vitrine, aussi vaste qu'un lac ? Oui... le lac tout à côté du village natal de sa mère. Il y avait aussi une ville sur ses bords, mais la mère de Gimpei venait d'un village. Le lac était tout noyé de brume, et l'infini commençait avec la glace, tout de suite au-delà du rivage. Yagoï était

la cousine germaine de Gimpei, du côté de sa mère. Il l'avait invitée, entraînée plutôt à une promenade sur la surface du lac gelé. L'adolescent haïssait Yagoï, lui souhaitait tout le mal possible. Il nourrissait en son cœur le honteux espoir que la glace se brisât sous les pieds de sa cousine, que les eaux du lac l'engloutissent ! Yagoï avait deux ans de plus que Gimpei, mais c'était lui le plus rusé. Il n'avait que dix ans quand son père était mort, d'une mort tragique. Obsédé par la crainte que sa mère ne l'abandonnât pour retourner dans sa propre famille, il lui avait bien fallu s'armer de plus de ruse que Yagoï, élevée dans la ouate comme sous les rayons d'un chaud soleil printanier. Et c'était peut-être cette hantise inconsciente de perdre sa mère qui avait fait découvrir à Gimpei, en sa cousine germaine du côté maternel, son premier amour. Le bonheur, pour le jeune Gimpei, c'était de suivre le chemin qui longe la rive, leurs deux silhouettes confondues reflétées dans l'eau du lac. Il marchait, regardait l'eau, et songeait que les deux reflets iraient jusqu'au bout du monde, embrassés pour l'éternité. Mais il fut bref, ce bonheur-là. L'adolescente, de deux ans plus vieille que Gimpei, aborda bientôt sa quatorzième ou sa quinzième année. Elle découvrit alors qu'elle était femme, et parut se désintéresser de Gimpei. En outre, après la mort du père, toute la lignée maternelle se prit à haïr celle du disparu. Yagoï elle-même tenait Gimpei à distance, et affichait pour lui un mépris ouvert. C'est à ce moment-là qu'il commença à souhaiter que le lac se brisât et engloutît la jeune fille. On disait que par la suite elle avait épousé un officier de marine, puis était devenue veuve.

Et ainsi, maintenant encore, il arrivait que la vitrine d'un fleuriste rappelait à Gimpei la surface gelée d'un lac.

— « Tu en as de l'audace de me pincer comme ça ! Tu m'as sûrement fait un bleu », dit-il à l'hétaïre, tout en frottant la partie endolorie.

— « Demande-donc à ta femme d'y jeter un coup d'œil, une fois rentré. »

— « Je n'ai pas de femme. »

— « Oh ? »

— « Non, c'est vrai. Enseignant, et célibataire », dit-il sans émotion.

— « Et moi élève et célibataire ! » répliqua la fille.

Sachant qu'elle parlait pour ne rien dire, il ne l'honora pas d'un regard, mais le mot « élève » ressuscitait ses maux de crâne. La fille lorgnait les pieds de Gimpei :

— « Tu souffres, avec ces champignons ? Je te l'ai bien dit, qu'il valait mieux ne pas trop marcher ? »

Il avait suivi Hisako Tamaki jusque chez elle. Qu'aurait-elle pensé si, le prenant elle-même en filature, elle l'eût vu maintenant, flanqué d'une telle créature ? Gimpei se retourna tout d'un coup vers les

passants. Était-elle revenue jusqu'à la grille, après sa disparition dans la maison ? Il l'ignorait, mais demeurait persuadé qu'à ce moment même, et ne fût-ce qu'en esprit, la jeune fille était attachée à ses pas.

Le lendemain de ce jour-là, la classe d'Hisako avait cours de japonais avec Gimpei. La jeune fille l'attendait devant la porte :

— « Monsieur ! Le médicament... »

Gimpei s'était hâté de le glisser dans sa poche. La migraine de la veille ne lui avait pas permis de préparer le cours. Il se sentait fatigué, et décida de consacrer l'heure à une rédaction, le sujet étant laissé libre. Un des garçons leva la main :

— « Monsieur ? Même à propos d'une maladie ? »

— « Oui, oui, n'importe quoi. »

— « Monsieur, pardonnez-moi, je ne voudrais pas être répugnant, mais même sur les champignons des orteils ? »

Un rire énorme secoua la classe. Toutes les têtes, cependant, restaient tournées vers l'élève. Pas le moindre regard sournois ne s'était égaré du côté du professeur. Il semblait bien que ce fût de leur condisciple, et non de Gimpei qu'ils se moquassent.

— « Aussi bien là-dessus, pourquoi pas ? Cette maladie m'étant inconnue, tu m'apprendras quelque chose. »

Ce disant, lui-même jetait un regard à Hisako. La classe éclata de nouveau, mais, cette fois, c'était de l'innocence de Gimpei que son rire était complice. Hisako écrivait, les yeux baissés. Elle ne les releva pas. Son visage s'était empourpré jusqu'aux oreilles. Au moment où elle vint remettre sa copie, il eut le temps, en prenant celle-ci, de déchiffrer le titre : « Impressions sur mon professeur. »

« C'est de moi qu'il s'agit, sans aucun doute », pensa-t-il.

— « Mademoiselle Tamaki, vous resterez un instant après la classe. »

Elle acquiesça, d'un hochement de tête imperceptible, et le regarda en dessous. Il avait conscience d'être épié.

La jeune fille était allée jusqu'à la fenêtre, d'où elle examinait la cour. Quand tous les élèves eurent remis leurs feuilles, elle fit demi-tour et se rapprocha de l'estrade. Gimpei prit le temps de bien ranger les copies avant de se lever.

Jusqu'à ce qu'il fût dans le couloir, il demeura muet. Hisako le suivait à un mètre de distance.

— « Je te remercie pour le médicament. »

Il se retourna :

— « Tu as parlé à quelqu'un de cette mycose ? »

— « Non. »

— « Pas un mot ? À qui que ce soit ? »

— « Si, à Mademoiselle Onda. Mais elle est ma meilleure amie, et... »

— « Ah ! bon. À Mademoiselle Onda. »

— « Mais rien qu'à elle. »

— « Le dire à quelqu'un, c'est le dire à tout le monde. »

— « Non. Cette conversation ne regardait que nous. Nous n'avons rien de caché l'une pour l'autre, nous nous sommes promis de tout nous dire. »

— « Vous êtes liées à ce point ? »

— « Oui. Vous m'avez bien entendu lui parler de la mycose de mon propre père. »

— « Oui, peut-être. Et tu prétends ne rien cacher à Mlle Onda ? Mais c'est impossible, tu sais. Réfléchis. Si tu voulais qu'elle sache absolument tout, il te faudrait lui parler vingt-quatre heures sur vingt-quatre, au fur et à mesure que les idées te viendraient en tête. Et même ainsi, en parlant sans arrêt, cela n'en serait pas moins impossible. Tes rêves de la nuit, par exemple. Le matin vient, et les dissipe. Comment iras-tu les raconter à Mlle Onda ? Et imagine un rêve où tu te mets dans une telle rage contre elle, que tu souhaites la tuer ! »

— « Mais je n'ai jamais ce genre de rêves ! »

— « Peu importe. Il y a quelque chose de morbide, dans cette idée d'une amie pour qui l'on n'a aucun secret. Ce n'est qu'une façon puérile de déguiser sa propre faiblesse. La totale absence de secret peut se concevoir pour de purs esprits, ou pour des êtres diaboliques. Pas pour le monde où nous vivons. Te montrer tout à fait transparente à Mlle Onda signifierait que tu n'existes pas toi-même en tant que personne, que tu ne vis pas vraiment. Essaie d'être franche vis-à-vis de toi et tu le verras. »

Hisako, de toute évidence, ne parvenait à tirer au clair ni les élucubrations de Gimpei, ni ce qui le poussait à les formuler :

— « Vous jugez donc l'amitié impossible ? »

— « Je dis que c'est l'absence de secret qui la rendrait telle. Et pas seulement l'amitié. Tous les autres sentiments humains aussi. »

— « Mais pourquoi ? » La jeune fille ne paraissait nullement convaincue. « Je parle de tout ce qui importe, avec Mlle Onda. »

— « Ah ! Tu crois ? Est-ce que justement tu ne tairais pas ce qui t'importe le plus, au même titre que ce qui est tout à fait insignifiant, le dernier grain de sable du fin fond d'une plage si tu veux ? L'affection cutanée dont ton père et moi souffrons, par exemple, est-ce important ou insignifiant, selon toi ? À mi-chemin entre les deux, c'est ça ? »

Les questions de Gimpei étaient d'une telle méchanceté, que la jeune fille eut l'impression de retomber comme une masse, après avoir tournoyé en l'air. Elle pâlit, et parut être au bord des larmes. Gimpei adoucit la voix en manière de consolation tout en poursuivant :

— « Prends ta famille, encore. Tu racontes tout à Mlle Onda ? Cela m'étonnerait bien. Tu ne vas pas aller lui confier les secrets professionnels de ton père, par exemple. Alors ? tu vois bien. Et, à ce propos, il me semble qu'il est plus ou moins question de moi dans ta narration. Eh bien, cela non plus, j'imagine, tu ne l'as pas raconté mot pour mot à ton amie ? »

Silencieuse, les yeux pleins de larmes, elle dévisageait Gimpei et son regard le transperçait :

— « Quant à ton père, je ne connais pas ses activités après la guerre, mais on peut dire qu'il a réussi ! Tu devrais bien me raconter ça, à moi, un jour ou l'autre, même si je ne suis pas Mlle Onda. »

La menace était patente, sous ses apparences bénignes. Si le père d'Hisako avait pu se fournir, après la guerre, d'une résidence de cette taille, on pouvait bien le soupçonner d'avoir été mêlé à certains commerces illicites, sinon tout à fait criminels, apparentés au marché noir. Gimpei, avec cette perfide allusion, pensait bien dissuader la jeune fille de raconter qu'il l'avait suivie.

D'un autre côté, le lendemain même de cette poursuite Hisako assistait au cours de Gimpei, pensait à lui apporter le médicament, et intitulait sa narration : « Impressions sur mon professeur ». Tout cela le confirmait dans son hypothèse de la veille. À savoir, qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter.

Même si Gimpei, enfin, entraîné par une ivresse passagère, ou dans quelque accès de somnambulisme, s'était attaché aux pas d'Hisako, c'était bien que la jeune fille exerçait sur lui une attraction maléfique, et lui avait d'ores et déjà jeté un sort. Et qui sait si elle-même, rendue consciente de son propre pouvoir par les scènes de la veille, ne luttait pas contre un secret frisson ? Gimpei, en tout cas, se sentait profondément troublé par le charme ambigu de la jeune fille.

« Bon, ça doit suffire », pensa-t-il, après sa menace voilée.

Relevant la tête, il aperçut à l'autre bout du couloir Nobuko Onda, qui regardait dans leur direction :

— « Va maintenant, ton amie commence à s'inquiéter... »

Il la congédiait. Bien loin, cependant, de s'élancer avec la grâce des très jeunes gens vers son amie, elle partit comme à regret, la tête basse.

Trois ou quatre jours plus tard, il lui exprima ses remerciements :

— « Remarquable, ce médicament. Grâce à toi je suis tout à fait guéri. »

— « C'est vrai ? »

Toute rougissante, elle était radieuse. D'adorables fossettes lui creusèrent les joues.

Mais Hisako ne devait pas demeurer innocente. Vint le temps où Nobuko Onda dénonça les relations de son amie avec Gimpei, et où, à

la fin, celui-ci fut renvoyé de l'école.

Puis les années avaient passé, et Gimpei se retrouvait à Karuizawa. Tandis que la servante de l'établissement de bains lui massait les muscles abdominaux, Gimpei imaginait le père d'Hisako, vautré dans l'un des luxueux et moelleux fauteuils de sa princière demeure, et occupé à curer ses pieds, atteints de la même maladie.

— « Dis-moi, je suppose qu'en principe les bains sont déconseillés, à ceux qui ont ces champignons ? La vapeur doit les irriter à mort, non ? »

Il affectait de rire avec dédain :

— « Vous avez déjà eu des clients qui souffrent de ça ? »

— « Eh bien... »

La jeune hôtesse n'entendait nullement lui faire une réponse franche.

— « Nous ne savons même pas ce que c'est, nous autres, des champignons entre les orteils ! C'est réservé aux pieds de luxe, ramollis par le confort. À pied noble, maladie ignoble. C'est ça, la vie. Nous autres, même si on voulait nous en greffer, des champignons, avec nos pattes de singe, ça ne marcherait pas. Nous avons la peau trop dure, trop épaisse. »

Tout en parlant, il se rappelait les doigts blancs et frais de la jeune fille, massant, pressant la plante hideuse de ses propres pieds.

— « Les miens, même les champignons n'en veulent pas. »

Il fronça les sourcils. Quel besoin avait-il de parler de cette horreur à la jolie servante, au moment même où il se sentait si bien ? Ne pouvait-il s'en empêcher ? La cause, de toute évidence, remontait au premier mensonge débité à Hisako, cette autre fois.

Là-bas, devant le portail, il avait prétendu souffrir d'une mycose, et désirer connaître le nom d'un médicament. Pur mensonge, le premier qui lui fût venu à l'idée. En remerciant la jeune fille, quelques jours plus tard, en parlant de l'efficacité du médicament, le deuxième maillon de la chaîne mensongère s'était trouvé soudé. Gimpei n'était affligé d'aucune maladie de peau. Il disait la vérité, pendant le cours de japonais, en affirmant n'en rien connaître. Quant au médicament il l'avait tout bonnement jeté. Puis il y avait eu la prostituée. Il n'avait même pas réfléchi, quand il jurait être accablé par une mycose. Cependant, la chaîne de mensonges s'allongeait toujours. Le mensonge, proféré ne serait-ce qu'une fois, ne laisse plus de répit : il s'était attaché aux pas de Gimpei, comme Gimpei à ceux des femmes. Et ainsi, sans doute, du mal lui-même. Le forfait perpétré s'attache à son auteur, et le condamne à en perpétrer d'autres. Ainsi en va-t-il de toutes les mauvaises habitudes. Gimpei suit une jeune fille : bon gré mal gré, il devra en suivre d'autres. L'indéracinable habitude est un champignon elle aussi. L'infection gagne du terrain, sans fin ni cesse.

Parfois la maladie s'apaise, mais c'est pour reparaître, d'un été à l'autre été.

— « Mais moi je n'en ai pas de cette moisissure, tu sais ! J'ignore même à quoi ça ressemble. »

Il disait cela avec violence, comme pour se persuader lui-même. Quelle idée, aussi ! Comparer le délicieux frisson, l'indicible extase qu'on éprouve à suivre une femme, avec cette ignominie d'intertrigo ! N'était-ce pas, en vérité, le mensonge initial qui contraignait Gimpei à de telles associations ?

Et cependant... Une nouvelle idée lui traversa l'esprit. Cette invention, quand il avait parlé d'une mycose, devant le portail de chez Hisako, ne pouvait-elle être liée à un sentiment d'infériorité réel, né lui-même de la laideur effective de ses pieds ? C'étaient bien ses pieds, après tout, qui se lançaient à la poursuite des femmes. L'image même de la maladie n'était-elle pas contenue dans ce fait ? Gimpei demeura stupéfié par cette pensée. La laideur d'une partie de son corps gémissant sur elle-même, aspirant à une beauté inaccessible... Serait-il dans la logique du monde que les pieds hideux s'attachent à la poursuite des belles ?

La servante, le dos tourné vers Gimpei, lui massait les genoux et les jambes. Les pieds de celui-ci se trouvaient juste sous ses yeux à elle.

— « C'est bien, merci », dit-il, soudain pris de panique.

Il recroquevilla ses longs orteils nouveaux.

— « Je vous coupe les ongles, n'est-ce pas ? » demanda la voix aux inflexions enivrantes.

— « Les ongles ? Tu veux dire... ceux des orteils ? Les couper, c'est ça ? » Pour cacher son affolement, il ajouta : « Ils doivent être d'une belle longueur, non ? »

La main merveilleusement douce étreignit la plante de son pied, redressa les orteils tordus, simiesques :

— « Assez, oui... »

La façon dont elle coupait les ongles était à la fois minutieuse et tendre.

— « C'est bien que tu travailles ici. »

Détendu maintenant, il lui livrait ses orteils.

— « Je n'ai qu'à y venir, chaque fois que j'ai envie de te voir. Je veux me faire masser, par exemple, et il me suffit de donner ton numéro ? »

— « Oui. »

— « Ce n'est pas comme quand on croise quelqu'un dans la rue. On ne sait pas d'où il vient, qui il est. Alors, ou on commence tout de suite à le suivre, ou il disparaît pour toujours. Mais pas toi. Je sais bien que tout ça, tout ce que je raconte doit te paraître bizarre, mais... »

Il s'abandonnait et, maintenant, la laideur de ses pieds eût pu lui tirer de chaudes larmes de bonheur. Jamais il ne les avait exhibés comme devant cette fille, qui les tenait dans sa main et en coupait les ongles.

— « Ça paraît bizarre et c'est la vérité, pourtant. Peut-être cela ne t'est-il jamais arrivé. Tu croises un être. Lui va dans un sens, et toi dans l'autre. Et alors tu te dis : « Comme c'est dommage ! » Ça m'arrive souvent, à moi. Je pense en moi-même : « Quelle grâce... ! Comme elle est jolie... ! Existe-t-il un seul être au monde dont se dégage une telle séduction... ? » Dans la rue, au théâtre, sur les marches de l'escalier après un concert. Puis celle qu'on a vue s'éloigne, et je sais que je ne la reverrai jamais. On ne peut pourtant pas héler des inconnus, leur adresser la parole. Est-ce donc ça, la vie ? Quand ces choses-là m'arrivent, je me sens d'une tristesse mortelle, j'ai le vertige, je ne sais même plus ce que je fais. Je voudrais la suivre, elle, la femme, jusqu'au bout du monde. Mais cela non plus ce n'est pas possible. La suivre ainsi, cela voudrait dire qu'il faudrait la tuer. »

Ah !... Il retint son souffle, conscient d'être allé trop loin, reprit pour brouiller les cartes :

— « Enfin, j'exagère peut-être. Quand je veux t'entendre, toi, heureusement il me suffit de décrocher le téléphone. Pour toi en revanche ce n'est pas aussi pratique. Tu t'éprends d'un client, tu souhaites le revoir : tu auras beau espérer sa venue, c'est toujours lui qui décide, et si ça se trouve tu ne le reverras jamais. Tu ne te sens pas la gorge serrée, parfois ? Et pourtant elle est bel et bien comme ça, la vie. »

Il admirait le jeu léger des omoplates, le dos juvénile de la servante occupée à lui tailler les ongles. Cette besogne finie, elle persista à lui tourner le dos, semblant hésiter un instant. Puis elle lui fit face :

— « Ceux des mains... ? »

Il les leva au-dessus de sa poitrine, les examina :

— « Moins longs que ceux des pieds, on dirait. Moins sales aussi. »

Ce n'était pas un refus formel, et la jeune fille entreprit de les couper.

Il se rendait bien compte qu'elle avait fini par le trouver sinistre. Et lui-même jugeait telles ses propres paroles, prononcées à l'étourdie. Est-ce vraiment par la mise à mort que doit culminer une poursuite ? Lui, Gimpei, s'était contenté de ramasser le sac à main de Miyako Mizuki, et ignorait encore s'il lui serait jamais donné de la revoir. Avec elle également ils s'étaient croisés, pour aussitôt s'éloigner l'un de l'autre. Et avec Hisako Tamaki. Arraché d'elle, avec la même difficulté de la revoir. Il n'avait nullement été jusqu'à les traquer pour les tuer. L'une comme l'autre, maintenant, étaient peut-être à jamais perdues pour lui, évanouies dans un monde inaccessible.

Les deux visages de Miyako et d'Hisako lui apparurent, avec une frappante intensité, et il compara à ces visages celui de la baigneuse :

— « Ce serait bien étrange qu'un client ne revienne pas, quand tu t'es occupée de lui avec tant d'amour ! »

— « Mais... c'est mon travail. »

— « C'est mon travail ! Et c'est avec une voix comme la tienne que tu peux dire ce genre de choses ! »

La jeune fille se détourna. Lui, comme s'il avait honte, ferma les yeux. La tache blanche d'un soutien-gorge éblouit ses paupières mi-closes.

— « Enlève-le », avait-il dit à Hisako.

Ses doigts s'accrochaient à la lingerie. Hisako secouait la tête. Alors il avait agrippé le vêtement à pleines mains et tiré de toutes ses forces. L'élastique s'était cassé, le soutien-gorge resta dans la main droite de Gimpei. Hisako, les seins nus, gardait les yeux fixés avec une sorte de distraction sur cette main et sur le vêtement. Alors Gimpei le jeta... et rouvrit les yeux. L'hôtesse de l'établissement de bains lui coupait les ongles. Il regarda sa main droite. Combien d'années de moins que la jeune hôtesse avait-elle, l'Hisako d'alors ? Deux ? Trois ? La peau d'Hisako elle aussi avait-elle pris, à la fin, cette sorte de clarté diaphane ? Gimpei respira l'odeur de la toile de coton bleu marine, un tissu « Kurumé » aux dessins brouillés. Resurgissait dans sa mémoire le vêtement que lui-même portait lorsqu'il était enfant, lié au souvenir de la jupe en serge bleu marine d'Hisako. Elle pleurait en la réenfilant, et Gimpei, de son côté, contenait avec peine ses larmes.

Toute force s'était retirée des doigts de sa main droite : celle que tenait la jeune fille, tandis que d'une pince experte elle lui taillait les ongles. Et cette sensation-là aussi il la reconnut. Tenant mollement dans la sienne la main de Yagoï, il marchait sur le lac gelé, à proximité du village natal de sa mère.

— « Qu'est-ce que tu as ? » avait-elle demandé, avant qu'ils ne rejoignissent la berge.

S'il était parvenu à garder avec fermeté cette main dans la sienne, aurait-il vraiment fini par pousser Yagoï dans un trou de la glace ?

Yagoï et Hisako n'étaient pas de ces passants qu'on croise dans la rue. Gimpei savait qui elles étaient, d'où elles venaient, entretenait pour son propre compte des relations avec elles, les revoyait aussi souvent qu'il le voulait. Pourtant il s'était mis à les suivre. Pourtant aussi, il en avait été séparé.

— « Les oreilles... ? » demanda la jeune hôtesse.

— « Et tu veux leur faire quoi, à mes oreilles ? »

— « Les nettoyer. Asseyez-vous, s'il vous plaît. »

Il se redressa, s'installa tout au bord du lit de massage. Il sentit que la jeune fille lui massait très doucement le lobe, puis introduisait un

doigt dans l'oreille même et le faisait pivoter avec adresse. Un peu d'air résiduel fut libéré, dégageant le tympan, et on eût dit qu'un parfum subtil pénétrait à la place. Par intermittences, des sons éthérés parvenaient à l'ouïe de Gimpei, accompagnés de vibrations imperceptibles. Maintenant il semblait que la jeune fille, de sa main libre, imprimât des secousses très légères, répétées, au doigt qu'elle lui avait glissé dans l'oreille.

— « Mais qu'es-tu en train de faire, j'ai l'impression de rêver », s'exclama-t-il, en proie à un ravissement étrange. Il tourna la tête, mais ne put bien entendu voir sa propre oreille. La jeune fille infléchit le bras, glissa à nouveau son doigt, et le fit pivoter beaucoup plus lentement.

— « Comme si une créature de rêve me chuchotait des mots d'amour... Que ne peux-tu, avec ton doigt, extirper de mon oreille toutes les voix humaines qui l'ont salie, n'y laisser que l'enchantement de ta propre voix... Ainsi, les mensonges eux-mêmes s'en iraient... »

La jeune fille rapprocha son corps demi-nu de la nudité de Gimpei, et il se sentit baigné d'une musique paradisiaque.

— « Je ne vous ai pas fait trop de misères ? »

La séance de massage était terminée. Gimpei demeura assis tandis que la jeune fille lui boutonnait sa chemise, lui remettait ses chaussettes, laçait ses souliers. Il eut tout juste à boucler sa ceinture et à renouer sa cravate. L'hôtesse resta près de lui le temps qu'il se rafraîchissait avec un jus de fruit, après être sorti de l'éteve.

Elle le raccompagna jusqu'à la grande porte, et il se retrouva dans la cour. Il crut voir, dressée contre la nuit, une géante toile d'araignée. Deux ou trois oiseaux, de ceux qu'on appelle « oiseaux à lunettes », et différents insectes y étaient pris au piège. Le plumage bleu des oiseaux et l'adorable cerne blanc autour des yeux se détachaient avec une grande netteté. Peut-être les oiseaux, rien qu'en déployant leurs ailes, eussent-ils pu rompre le filet qui les engluait, mais ils demeuraient immobiles, comme prisonniers de leur propre plumage. L'araignée, par crainte d'être déchiquetée à coups de becs, restait elle-même tapie au centre de la toile, tournant le dos aux oiseaux.

Le regard de Gimpei se porta vers la forêt obscure. Sur le rivage, bien au-delà du lieu natal de sa mère, un incendie se déchaînait dans la nuit. Une sorte de fascination s'empara de Gimpei, l'attirant vers ce flamboiement reflété dans les ténèbres liquides.

Miyako Mizuki ne porta pas plainte, pour le vol de son sac à main et des deux cent mille yens. Une somme de cette importance eût certes pu influencer sur le cours de sa vie. Mais, pour différentes raisons, la démarche lui paraissait impraticable. Il n'aurait donc sans doute pas été nécessaire pour Gimpei de s'enfuir jusqu'à Shinshu. Au demeurant, si tant est qu'il fût poursuivi, n'était-ce pas par l'argent lui-même, maintenant en sa possession ? Il n'avait pas vraiment volé. C'était l'argent qui s'était attaché à lui, et qui, maintenant, l'obsédait, où qu'il allât.

Ou il l'avait bel et bien volé. Mais n'avait-il pas aussi voulu, tout de suite, rappeler Miyako ? Et, dans ce cas, méritait-il réellement le nom de voleur ? Miyako elle-même, en ce qui la touchait, ne considérerait pas avoir été détournée. Et elle n'était pas plus certaine que Gimpei fût le voleur. Il n'y avait que lui dans cette rue, au moment où elle avait jeté le sac. Il était donc tout à fait normal que ce fût lui qu'on soupçonnât. Mais elle-même n'eût pu dire qu'elle l'avait vu voler, vu de ses yeux. Ce pouvait très bien être un autre passant, plutôt que Gimpei, qui s'était chargé de ramasser le sac.

Aussitôt rentrée, elle appela la domestique :

— « Sachiko ! Sachiko ! Mon sac à main... Je l'ai laissé tomber. Va me le rechercher, tu veux ? Là-bas, devant la pharmacie. Vite ! »

— « Bon. »

— « Si tu ne te presses pas, quelqu'un d'autre va le prendre. »

Miyako, tout essoufflée, gagna l'étage.

— « Mademoiselle ! Vous dites que vous avez laissé tomber votre sac à main... ! »

Tatsu était la mère de Sachiko. Engagée la première, elle avait fait venir sa fille. Miyako, qui vivait seule dans son modeste logement, n'avait nullement affaire de deux bonnes. Mais Tatsu avait su profiter de l'ambiguïté propre à ce foyer pour conquérir des droits plus relevés que ceux de simple domestique. Elle donnait à Miyako tantôt du Madame, et tantôt du Mademoiselle. Quand le vieux Arita se trouvait là, c'était toujours : Madame. Miyako, un jour, par besoin de

s'épancher, s'était sans trop le vouloir confiée à elle.

— « Nous étions dans une auberge de Kyoto, tu sais. Si je me trouvais seule, la femme de chambre disait : Mademoiselle. Et devant Arita : Madame, malgré la différence d'âge... Quand elle m'appelait Mademoiselle, j'aurais pu croire que c'était pour se moquer de moi, mais il me semblait que je lui faisais pitié, plutôt, et cela me touchait énormément. »

— « Alors je ferai comme elle. »

Et c'est bien ce qu'elle avait toujours fait ensuite.

— « Mais enfin, Mademoiselle, comment peut-on laisser tomber un sac à main ! Vous ne portiez rien d'autre, n'est-ce pas ? Juste ce sac ? »

Beaucoup plus petite que Miyako, Tatsu lui scrutait le visage, arrondissant ses petits yeux.

Elle n'avait d'ailleurs nul besoin de les écarquiller pour qu'ils parussent ronds. Des yeux brillants et vifs. Était-ce la fente plus brève des paupières, les yeux de Sachiko, petits, bien ouverts, produisaient un effet tout à fait charmant, quand ceux de sa mère, avec les mêmes particularités, ne parvenaient qu'à être globuleux, faux, assez inquiétants en définitive. Le regard de Tatsu, en fait, suggérait on ne savait quoi de caché, de replié tout au fond d'elle. La couleur même des iris, un noisette très délavé, conférait à son expression une sorte de froideur.

Son visage au teint clair était lui aussi petit et rond. Le cou fort, la poitrine plus forte encore, et l'ensemble, toujours plus large du haut vers le bas, reposant sur des pieds minuscules. Chez sa fille, la petitesse des pieds surprenait et enchantait, tandis que la minceur des chevilles, la fragilité des pieds donnaient à Tatsu un air indéfinissable de roublardise. Mère et fille étaient l'une comme l'autre de petite taille.

La nuque trapue de Tatsu l'empêchait de relever assez la tête pour regarder Miyako en face. Elle ne pouvait que la lorgner par en dessous, ce qui accentuait, pour Miyako, le sentiment d'être percée à jour.

— « Si je l'ai perdu, je l'ai perdu ! » s'exclama-t-elle, comme si elle gourmandait la bonne. « Tu vois bien que je ne l'ai plus ce sac, non ? »

— « Mais enfin, Mademoiselle... Vous venez bien de dire, juste en face de la pharmacie. Donc vous savez où c'est. C'est là, tout près. Vous ne pouvez pas l'avoir perdu, quand même ! Voyons, un sac à main... »

— « Ah ! S'il est perdu, il est perdu. »

— « Un parapluie, encore, on peut l'oublier ici ou là. Mais perdre quelque chose qu'on tient à la main ! Autant pour un singe perdre l'équilibre du haut d'un arbre ! »

La métaphore paraissait insolite.

— « Vous ne pouviez pas le ramasser, quand vous vous êtes aperçue que vous le laissiez tomber ? »

— « Ah ! Qu'est-ce que tu racontes ! Je ne dirais pas que je l'ai perdu, si je savais à quel moment il m'a échappé des mains ! »

Miyako se rendit compte qu'elle demeurerait, une fois à l'étage, piquée sur place, dans son tailleur de ville. Certes, et l'imposante garde-robe occidentale, et la commode remplie d'effets japonais se trouvaient là, dans la pièce de quatre nattes et demie. Et il était certes pratique de se changer dans cette dernière, juste à côté de la chambre de huit nattes, que Miyako partageait avec le vieil Arita, lors des visites de celui-ci. Mais précisément, qu'elle rangeât les vêtements à l'étage montrait assez quelle emprise Tatsu s'était assurée sur l'ensemble du rez-de-chaussée.

— « Va me chercher une serviette, veux-tu ? Et rince-la bien à l'eau froide, je suis un peu en nage. »

Dans son esprit, la requête contraindrait Tatsu à descendre, et elle-même en profiterait pour se mettre nue, et éponger son corps moite.

— « Bon. Désirez-vous une cuvette d'eau avec des cubes de glace, pour vous rafraîchir ? »

— « Non, non, pas la peine. »

Miyako fronça les sourcils.

Tatsu se trouvait encore dans l'escalier quand la porte d'entrée s'ouvrit. La voix de Sachiko résonna dans la maison :

— « Maman ! J'ai cherché depuis la pharmacie jusqu'à la ligne de tramway, mais je n'ai pas vu le sac de Madame. »

— « Ça, c'était prévu !... Monte-donc le lui raconter. À propos, tu es passée signaler le vol à la police ? »

— « Oh ! Il fallait ? »

— « Mais enfin, à quoi penses-tu ! Cours-y tout de suite. »

— « Sachiko ! Sachiko ! »

De l'étage parvint la voix de Miyako :

— « Inutile de porter plainte. Le sac ne contenait rien de précieux... »

Sachiko ne répondit pas, mais Tatsu entreprit de remonter l'escalier, la cuvette posée sur un plateau de bois. Miyako avait quitté sa jupe et attendait en sous-vêtements :

— « Voulez-vous que je vous frictionne le dos ? »

Tatsu formulait son offre avec une onction ampoulée.

— « Non, je te remercie. »

Miyako prit la serviette humide préparée par la bonne, allongea les jambes et commença à les tamponner, nettoyant bien entre les orteils. Elle avait abandonné ses chaussettes toutes roulées en boule. Tatsu les ramassa et les déplia.

— « Laisse-donc, il faut que je les lave », dit Miyako, lui lançant la

serviette.

Sachiko montait à son tour. Agenouillée sur la natte de la pièce voisine, les mains à plat près du seuil, elle s'inclina profondément :

— « J'ai exécuté vos ordres. Je n'ai pas trouvé le sac. »

Le ton cérémonieux était drôlet et charmant. Quant à Tatsu, son attitude vis-à-vis de Miyako variait selon les circonstances. Tantôt exagérément polie, tantôt carrément grossière, elle pouvait se montrer d'une familiarité gluante. Avec sa fille, en revanche, elle était d'une insistance pointilleuse pour tout ce qui touche l'étiquette. Elle lui avait appris à lacer les souliers du vieil Arita quand il quittait la maison. Et lui, qui souffrait de névralgies, s'appuyait parfois, en se relevant, sur l'épaule de Sachiko accroupie à ses pieds. Tatsu convoitait pour cette dernière la place de Miyako auprès du vieillard, et Miyako le savait depuis longtemps, mais ignorait si la gamine de dix-sept ans avait été mise dans la confidence. Tatsu apprenait à sa fille à se parfumer. Et Miyako, en ayant touché un mot à Tatsu, s'était entendu répondre :

— « C'est qu'elle a une odeur corporelle plutôt forte, cette enfant. »

— « Vous ne voulez pas que Sachiko aille signaler le vol à la police ? » reprit la domestique.

— « Tu es entêtée, non ? »

— « Mais c'est quand même dommage, vous ne trouvez pas ? Combien d'argent aviez-vous ? »

— « Je n'en avais pas. »

Miyako ferma les yeux, posa sur ses paupières le linge humide et resta un instant immobile. De nouveau son cœur battait plus vite.

Elle possédait deux livrets bancaires. Le premier, établi au nom de Tatsu, correspondait à l'argent soustrait à l'attention du vieil Arita. Tatsu, instigatrice de ces tours de passe-passe, le gardait entre ses mains. Les deux cent mille yens provenaient d'un second livret, au nom de Miyako cette fois, et le retrait avait été opéré à l'insu de la domestique. Quant au vieil Arita, il risquait de poser des questions bien embarrassantes sur l'usage que Miyako comptait faire de cette somme, s'il avait vent de l'affaire. Il ne s'agissait donc pas de porter plainte sans réfléchir.

Dans l'esprit de Miyako, les deux cent mille yens représentaient, en quelque sorte, le prix de sa propre jeunesse, de ce temps si bref qui voit l'éclosion de la fleur : celui où Miyako avait cédé la primeur de son corps à un vieillard à tête chenue, presque demi-mort déjà. La sève même de Miyako était comme cristallisée dans cet argent. Le perdre, c'était perdre en une seconde tout ce qui lui restait. Elle ne parvenait pas à y croire. De l'argent qu'on dépense, demeure à tout le moins un souvenir. Mais si on l'épargne sou par sou, et qu'on vienne à le perdre, alors le souvenir lui-même est amer...

Mais au moment où elle perdait ainsi les deux cent mille yens,

Miyako n'avait pas été sans éprouver un fugitif frisson : un frisson de plaisir. Et, plutôt que la peur inspirée par l'homme qui la suivait, n'était-ce pas la surprise fulgurante de ce plaisir qui lui avait fait tourner les talons, et prendre la fuite ?

Bien entendu elle savait qu'elle n'avait pas seulement laissé tomber le sac à main. Mais, pas plus que Gimpei ne parvenait à décider si on l'avait frappé, ou si on n'avait fait que lui jeter un objet au visage, Miyako ne comprenait si elle avait asséné un coup, ou s'était contentée de projeter le sac. Cependant elle avait ressenti avec intensité le contrecoup du choc. Une sorte d'engourdissement avait gagné sa main, son bras, sa poitrine, puis tout son corps, plongeant son être tout entier comme dans une merveilleuse douleur.

Comme si la poursuite de l'homme avait accumulé, en Miyako, elle ne savait quoi d'indistinct, et que cette confusion se fût embrasée d'un coup. Comme si sa propre jeunesse, flétrie dans l'ombre du vieil Arita, eût repris vie pour se venger, le temps d'un instant, par ce frisson. Celui-ci avait compensé, en quelque sorte, l'humiliation de tous ces longs jours, de tous ces long mois qu'il avait fallu à Miyako pour économiser les deux cent mille yens. De sorte que la disparition de l'argent, en fin de compte, bien loin de n'être qu'une vaine perte, pouvait représenter la rançon que Miyako, à son tour, devait payer.

Les deux cent mille yens, au demeurant, n'avaient rien à voir avec l'incident. Qu'elle eût frappé l'homme avec le sac, ou le lui eût jeté au visage, le contenu était à ce moment bien loin de son esprit. Elle ne s'aperçut pas non plus que le sac lui échappait des mains. Elle ne se souvenait même pas du moment où elle avait fait volte-face pour s'enfuir. De ce point de vue, il était exact de dire qu'elle avait laissé tomber son sac. À la vérité, avant même de frapper l'homme, Miyako avait oublié tant le sac que l'argent qu'il contenait. Tout ce qui comptait, était ce seul fait qu'un homme la suivait. La conscience de cette poursuite avait balayé tout son être, comme une vague, le sac se trouvant englouti, aussitôt, par ce déferlement.

La porte franchie, Miyako gardait encore en elle ce sourd plaisir, et c'était comme pour le cacher, pour se cacher qu'elle avait couru à l'étage.

— « Descends, tu veux, je vais me déshabiller », dit-elle à Tatsu, quand elle eut séché son cou et ses bras.

— « Et pourquoi pas dans la salle de bains ? » répliqua la domestique, attachant sur elle un regard soupçonneux.

— « Je n'ai pas envie de bouger. »

— « Ah ! Bon. Mais c'est bien juste devant la pharmacie, en quittant la rue du tramway, que vous avez laissé tomber votre sac ? C'est bien ça ? Quand même, je vais passer au commissariat... »

— « Non, je ne me rappelle pas l'endroit exact. »

— « Comment ça ? »

— « Eh bien, quelqu'un me suivait, et... »

Dans sa hâte de se retrouver seule, afin de faire disparaître les dernières traces de son émoi, Miyako avait trop parlé. Tatsu braqua sur elle ses yeux globuleux :

— « Comment ? Encore ! »

— « Eh oui ! » dit Miyako sur le ton du défi.

Mais l'aveu, qui étouffait les ultimes vibrations du plaisir, ne laissa derrière lui qu'une sueur froide, une sensation d'accablement.

— « Aujourd'hui, vous êtes bien rentrée directement ? Vous n'avez pas encore vagabondé avec un homme sur les talons ? J'ai bien l'impression que c'est comme ça que vous avez perdu votre sac ! »

Tatsu se tourna vers Sachiko, toujours agenouillée :

— « Eh bien, à quoi es-tu en train de rêvasser ? »

La jeune fille rougit, les yeux comme éblouis, et vacilla en tentant de se redresser sur une jambe.

Cependant Sachiko elle-même n'ignorait pas que Miyako était souvent suivie par des hommes. Et le vieil Arita lui aussi était au courant. Un jour, en plein Ginza, Miyako avait chuchoté :

— « Il y a quelqu'un qui me suit. »

— « Quoi ? »

Le vieillard voulait se retourner.

— « Non, ne regarde pas ! »

— « Et pourquoi pas ? Et qu'est-ce qui te fait croire que tu es suivie ? »

— « Je le sens, c'est tout. L'homme que nous avons croisé tout à l'heure. Assez grand. Un chapeau bleu, il me semble... »

— « Non, je n'ai pas remarqué. Et ce ne serait pas toi qui lui aurais fait signe, quand on le croisait ? »

— « Tu dis n'importe quoi. Et si j'allais lui demander : Monsieur, êtes-vous un simple passant, ou vous trouvez-vous destiné à jouer un rôle dans ma vie ? »

— « Ça te plaît bien, hein ? »

— Ah ! J'ai assez envie de le lui demander... Parions jusqu'où il va me suivre... J'ai envie de parier. Il est vrai que s'il me voit escortée d'un monsieur âgé, avec une canne, ça ne marchera pas. Écoute, va jusqu'à la boutique de tissus, là, et observe bien. Moi, je continue jusqu'au bout de la rue, je reviens, et s'il est toujours derrière moi, j'ai gagné un tailleur d'été, un blanc, à condition qu'il ne soit pas en lin, d'accord ? »

— « Et si tu perds ? »

— « Eh bien... tu pourras dormir toute la nuit la tête sur mon bras. »

— « Mais si tu te retournes, ou que tu lui adresses la parole, c'est

tricher. »

— « D'accord. »

Ce pari, le vieil Arita s'attendait à le perdre. Mais même ainsi, elle me permettra bien de poser la tête sur son bras pour la nuit, supputait-il. Oui, mais si je dors, comment saurais-je si elle ne l'a pas retiré ? se dit-il ensuite, avec un sourire amer. Il entra chez le marchand de tissus. Tandis qu'il observait Miyako et l'homme derrière elle, avec étonnement il sentit la jeunesse tressaillir au fond de lui-même. Pas de la jalousie, non. La jalousie était bannie.

Dans sa propre maison, sous le prétexte transparent de nécessités domestiques, le vieil homme entretenait une femme d'une trentaine d'années. La dulcinée était donc d'un peu plus de dix ans l'aînée de Miyako. Et c'était avec sa maman que le quasi-septuagénaire, la joue couchée sur le bras de l'une ou l'autre des deux jeunes femmes, le cou enlacé, et un de leurs seins entre les lèvres, s'imaginait dormir. À ce vieillard seule la mère était capable de faire oublier les angoisses d'ici-bas. La maîtresse-servante comme Miyako avaient été averties de leurs existences respectives. Parfois, en guise de menace, le vieillard assurait à Miyako que si elle et l'autre en arrivaient à se jalouser, l'effroi qu'il en éprouverait serait tel que cela pourrait le pousser à des violences dangereuses, frénétiques, tandis qu'il courrait, de son côté, le risque de mourir tout à coup, d'un arrêt du cœur. Le point de vue était égoïste, mais parmi les démons personnels du vieil homme figurait un sentiment dominant de persécution. Et qu'il souffrît d'une faiblesse cardiaque, Miyako le savait très bien. Elle avait assez de fois, quand il le fallait, appuyé ses douces mains, ou couché avec précaution sa jolie joue, sur sa poitrine. Umeko, cependant, ne paraissait pas être tout à fait dépourvue de jalousie. Et Miyako, l'expérience aidant, devinait plus ou moins que c'était en fuyant cette jalousie que le vieil Arita, certains jours, faisait pour elle tant de frais, à peine arrivé. Qu'une femme jeune encore pût éprouver, à cause de ce vieillard, de la jalousie, apparaissait à Miyako si pitoyable qu'elle en prenait la vie en dégoût.

Le vieil Arita décrivait souvent Umeko comme la bonne fée de son logis, ce qui inclinait Miyako à penser qu'elle-même, dans ce cas, était surtout la marchande d'amour. Mais tant chez l'une que chez l'autre, il était on ne peut plus clair que c'était une mère qu'il aspirait à retrouver. Une marâtre, à la suite d'un divorce, avait pris la place de sa propre mère, quand il n'avait que deux ans. Bien des fois le vieil homme avait conté cette histoire à Miyako.

De temps en temps, il se laissait aller à ajouter :

— « J'aurais été trop heureux si quelqu'un comme toi, ou comme Umeko, était venu prendre soin de moi, fût-ce à titre de belle-mère ! »

— « Ah ! Tu crois ça ! Je t'en aurais fait voir de toutes les couleurs

si tu avais été mon beau-fils ! Je suis sûre que tu étais un affreux garnement. »

— « J'étais un enfant charmant. »

— « Mais maintenant tu disposes de deux gentilles mamans pour compenser tout ce que tu as subi quand tu étais enfant. C'est quand même de la chance, non ? » disait-elle non sans quelque ironie.

— « Oh, oui. Et je vous en suis reconnaissant. »

Pourquoi reconnaissant, songea Miyako, avec un sentiment bien proche de la colère. Et, cependant, devant ce vieil homme presque septuagénaire, plutôt coriace malgré tout, réduit à une telle attitude, involontairement elle pressentait qu'il y avait là un enseignement, touchant la vie.

Arita, travailleur de toujours, paraissait agacé par la mollesse de l'existence à laquelle Miyako s'abandonnait. Sitôt livrée à elle-même, elle ne savait plus s'occuper. Toute l'énergie de sa jeunesse se consumait dans cette vie, passée à attendre les visites d'un vieillard, qu'en même temps elle n'attendait pas. Et Tatsu, qu'a-t-elle à s'affairer ainsi ? se demandait Miyako avec perplexité. C'était la domestique, sachant que Miyako accompagnait toujours le vieil homme dans ses déplacements, qui lui avait suggéré de truquer les notes d'hôtel. Il s'agissait de faire majorer les factures et d'empocher la différence. Miyako, si même il s'était trouvé des hôtels qui se prêtassent à ces tripotages, se serait sentie par trop misérable.

— « Bon, mais au moins ne vous gênez pas quand vous prenez un rafraîchissement, ou que vous donnez un pourboire. On règle toujours dans une pièce à part, non ? Quand il s'agit de fixer le service, allez-y à fond, forcez Monsieur à être généreux. Il doit sauver les apparences, il paiera. Alors vous prenez le tout, et pendant que vous allez dans cette pièce, — il y a, disons, trois mille yens, — vous prélevez un billet de mille et vous le glissez dans votre chemisier, dans votre ceinture : ni vu, ni connu ! »

— « Je n'arrive pas à y croire ! Imaginer quelque chose d'aussi petit, d'aussi mesquin... ! »

Sauf que, comparée aux gages de Tatsu, l'opération n'avait rien de petit !

— « Pourquoi mesquin ? Pas du tout. Pour des femmes comme nous, quand il s'agit d'économiser, les petits ruisseaux font les grandes rivières, il n'y a pas à sortir de là ! L'argent s'épargne jour après jour, mois après mois », rétorquait-elle avec énergie. « Je suis de votre côté, Madame ! Pourquoi ce vieux vampire se nourrirait-il gratuitement de votre jeunesse ? »

Lors des visites du vieil Arita, la domestique, à la manière d'une hôtesse de bar, modifiait jusqu'à sa voix. En ce moment même, tandis qu'elle s'adressait à Miyako, le timbre prenait des résonances

inquiétantes. Miyako frissonna. Mais ce n'était pas tant la voix, que les paroles mêmes de Tatsu qui lui donnaient le frisson. L'idée de cet argent laborieusement amassé, jour après jour, mois après mois, dans le même temps que mois et jours paraissaient fuir en sens inverse, arrachant à Miyako la substance même de sa jeunesse.

Miyako n'avait pas eu la même éducation que Tatsu. Adulée, choyée jusqu'à la défaite du Japon, la simple pensée de rogner sur une note d'hôtel lui était étrangère. Dans les navrants conseils de Tatsu, elle ne voyait que la preuve des misérables larcins perpétrée par celle-ci au fond de la cuisine. Un simple médicament contre le rhume coûtait de cinq à dix yens plus cher si c'était la domestique, et non sa fille, que l'on envoyait faire les courses. Miyako eut la curiosité de confesser Sachiko, pour arriver à savoir dans quelle mesure ces petits ruisseaux avaient engraisé la rivière des économies de Tatsu. Celle-ci ne concédant pas d'argent de poche à la jeune fille, il était encore moins probable qu'elle lui montrât son livret de dépôts. Cela ne peut pas monter bien haut, se disait Miyako pour se rassurer. Mais elle ne parvenait pas à rester indifférente, devant la passion de la bonne pour les fameux ruisseaux et sa cupidité de fourmi. Et, en dépit de tout encore, la vie de Tatsu présentait on ne savait quoi de sain, celle de Miyako, on ne savait quoi de morbide. Tandis que la jeunesse, la beauté même de Miyako s'évanouissait en fumée, la vie de Tatsu se poursuivait sans la moindre déperdition personnelle. Tatsu racontait les innombrables chagrins essuyés du fait de son mari, mort à la guerre, et Miyako lui demanda, non sans quelque délectation :

— « Il te faisait pleurer ? »

— « Ah ! Si je pleurais !... Jour après jour les yeux rouges, tout gonflés, à force de verser toutes les larmes de mon corps. Un autre jour encore, il lance le tisonnier sur Sachiko. Regardez son cou, on voit encore la cicatrice. C'est la meilleure preuve, pour moi, cette cicatrice ! »

— « La meilleure preuve de quoi ? »

— « Ah ! De quoi, Mademoiselle... Comment dire ça avec des mots... »

— « Faut-il que les hommes soient abominables, quand même. S'en prendre à quelqu'un comme toi ! » dit Miyako.

On eût cru, à l'entendre, qu'elle découvrait le monde.

— « Oui ! Et cependant on peut voir ça autrement. Dans ce temps-là, c'était comme si mon mari m'avait ensorcelée. Il me dominait tout entière, je ne voyais que lui... Puis le charme se rompt, et tout va bien à nouveau. »

Écoutant les propos de Tatsu, Miyako se revit elle-même, toute jeune fille à qui la guerre avait arraché son premier amour.

C'était peut-être son enfance, dépourvue de soucis matériels, qui lui

avait donné cette relative indifférence vis-à-vis de l'argent. Dans le cadre de sa vie actuelle, deux cent mille yens représentaient une somme considérable. Mais ce qui est perdu est perdu, se disait-elle en se résignant. Les pertes éprouvées par sa famille au cours de la guerre n'avaient pas de commune mesure avec celle-là. Pourtant Miyako ne voyait aucun moyen de retrouver une telle somme. Elle avait effectué le retrait dans un dessein précis et se sentait désemparée. Deux cent mille yens ! Les journaux en parleraient peut-être, si la personne qui les avait recueillis consentait à le signaler. Le nom et l'adresse de Miyako figurant sur le livret, l'une de deux choses pouvait se produire. Soit une visite de celui qui avait trouvé le sac à main, soit une convocation de la police. Trois ou quatre jours durant Miyako dépouilla la presse. Nul doute que l'homme qui l'avait suivie ne connût maintenant son nom, et où elle habitait. S'agissait-il donc d'un voleur, décidément ? Dans le cas contraire, il eût persisté à la suivre, qu'il eût ou non ramassé le sac. Ou bien avait-il pris la fuite, décontenancé par le choc ?

L'incident du sac à main s'était produit une semaine environ après l'histoire de Ginza, quand Miyako avait gagné le tissu blanc pour son tailleur d'été. De toute cette semaine, le vieil Arita n'avait pas mis les pieds chez elle. Il refit son apparition deux jours après la perte du sac.

— « Ah ! M. Arita, quelle bonne surprise ! » s'exclama Tatsu, courant tout empressée au-devant de lui, pour le débarrasser de son parapluie dégoulinant. « Vous êtes venu à pied ? »

— « Oui. Le temps a changé en chemin. Serait-ce déjà la saison des pluies ? »

— « Vos douleurs doivent vous tracasser. Sachiko ! Sachiko ! » s'écria-t-elle, ajoutant aussitôt : « Ah ! C'est vrai, elle prend son bain. »

Puis elle se précipita, nu-pieds, sur les dalles glacées du vestibule pour aider le vieillard à se déchausser.

— « Si le bain est prêt, je m'y réchaufferais bien moi-même. Quand il fait aussi humide, et que la température est vraiment par trop basse pour la saison... »

— « Oui, c'est mauvais, n'est-ce pas ? » compléta Tatsu, ses sourcils maigres, au-dessus des yeux minuscules, noués par la compréhension. « Nous en avons fait de belles, vraiment ! Comme nous ne vous attendions pas, Sachiko s'est permis de prendre son bain avant vous. Comment allons-nous faire ? »

— « Ce n'est pas grave. »

— « Sachiko ! Sachiko ! Sors tout de suite ! Pense à bien écumer la surface de l'eau, n'est-ce pas ? Et éponge bien le carrelage ! »

Elle se rua pour mettre une bouilloire sur le feu et brancher le système de chauffage du bain.

Quand elle revint, le vieux Arita, toujours vêtu de son

imperméable, avait allongé les jambes et était en train de les masser.

— « Voulez-vous que Sachiko vous frictionne un peu quand vous prendrez votre bain ? »

— « Et Miyako, où est-elle ? »

— « Madame a dit qu'elle allait voir les actualités. Il y a un cinéma qui ne donne que ça. Elle devrait être là d'une minute à l'autre. »

— « Appelle la masseuse, tu veux. »

— « Bon. La même que d'habitude... ? »

Elle se redressa, alla lui chercher ses vêtements d'intérieur.

— « Je suppose que vous vous changerez dans la salle de bains ? Sachiko ! » cria-t-elle une fois de plus. « Bon, je vais convoquer la masseuse. »

— « Ta fille en a fini avec le bain ? »

— « Sûrement, oui. Sachiko ! »

Quand Miyako rentra, à peu près une heure plus tard, le vieil Arita se faisait masser, étendu sur le lit du premier étage.

— « J'ai mal », dit-il à voix basse. « Quelle idée, de sortir par cette saleté de pluie ! Prends un bain, toi aussi, ça te fera du bien. »

— « Oui, c'est vrai. »

Elle s'assit à même le sol, adossée tant bien que mal à l'armoire. En une huitaine de jours, le visage du vieillard avait pris un aspect livide, épuisé, des taches brunâtres marquaient les joues et les mains.

— « Je suis sortie pour voir les actualités. Ça me fascine. Puis en route j'ai changé d'avis, j'ai eu envie de me faire laver les cheveux. Mais comme le salon était fermé... »

Elle regarda ceux du vieillard, apparemment lavés de frais :

— « Tu embaumes la lotion capillaire ! »

— « Sachiko se parfume beaucoup, non ? »

— « Elle aurait une odeur plutôt forte, semblerait-il. »

— « Hum ! »

Miyako redescendait prendre son propre bain et se fit un shampoing. Elle appela Sachiko pour que celle-ci lui séchât les cheveux avec une serviette.

— « Tu en as de mignons pieds, Sachiko ! »

Miyako, qui avait les coudes appuyés sur les genoux, allongea le bras pour toucher un des petons offerts à sa vue. Le tremblement de la jeune fille se communiqua à l'épaule nue de Miyako. Sachiko, qui tenait peut-être en cela de sa mère, ne faisait guère de différence entre le tien et le mien. Mais ce qu'elle s'appropriait des affaires de Miyako, se réduisait à quelques vieux tubes de rouge à lèvres, un peigne édenté, déjà jeté au panier, quelques épingles à cheveux égarées. Miyako comprenait que ces menus larcins n'étaient dus qu'à l'adoration, et qu'à l'envie que sa propre beauté inspiraient à Sachiko.

Au sortir du bain, elle passa une courte veste sur un kimono léger,

à motif de chardons sur fond blanc. Après quoi elle frictionna les jambes du vieillard, se demandant si l'opération deviendrait son pain quotidien, au cas où elle irait vivre dans sa maison à lui.

— « Elle est douée, cette masseuse ? »

— « Pas du tout ! Celle qui vient chez moi est infiniment mieux. Consciencieuse, et sachant s'y prendre. »

— « Une femme... »

— « Oui. »

Chaque jour, Umeko, la gouvernante, devait elle aussi avoir droit à la séance de massage. À cette idée, la lassitude gagna Miyako et toute énergie se retira de sa main. Le vieil Arita lui prit un doigt et le pressa sur son nerf sciatique, juste à la base. Le doigt fléchit en arrière.

— « J'imagine que des doigts aussi minces que les miens ne valent rien. »

— « Je ne sais pas... Si, je sais que je les aime parce qu'ils sont pleins de jeunesse, pleins de tendresse. »

Un frisson courut le long de l'épine dorsale de Miyako. À nouveau son doigt s'écarta du point névralgique, et à nouveau le vieil homme l'y ramena.

— « Vous ne préféreriez pas des mains plus courtes ? Celles de Sachiko ? Pourquoi ne pas lui donner l'occasion de s'exercer un peu ? »

Le vieil homme se taisait. Miyako se rappela soudain un passage du « Diable au Corps », de Radiguet. Elle avait d'abord vu le film, puis lu le livre. « "... je ne veux pas causer le malheur de ta vie. Je pleure, parce que je suis trop vieille pour toi !" (*disait Marthe*). Ce mot d'amour était sublime d'enfantillage. Et, quelles que soient les passions que j'éprouve dans la suite, jamais ne sera plus possible l'émotion adorable de voir une fille de dix-neuf ans pleurer parce qu'elle se trouve trop vieille. »

L'amant de Marthe avait seize ans. Et Marthe elle-même, avec ses dix-neuf ans, se trouvait être beaucoup plus jeune que Miyako, puisque celle-ci en avait vingt-cinq. Miyako, dont la jeunesse filait comme du sable entre les doigts d'un vieillard, avait été bouleversée par ce passage.

Le vieil Arita déclarait à tout propos qu'elle ne paraissait pas son âge. Et, en fait, non seulement aux yeux prévenus du vieil homme, mais à ceux de n'importe qui elle paraissait plus jeune. Cependant, ce sentiment d'adoration et de jubilation mêlées, voué par le vieillard à la jeunesse de Miyako, et qui le poussait à en parler sans cesse, elle parvenait à l'analyser. Arita appréhendait le moment où les traits de la jeune femme perdraient peu à peu de leur fraîcheur, les lignes de son corps de leur pureté. Il paraissait malséant, aberrant même d'imaginer un homme de cet âge, presque septuagénaire, et qui réclame, pour sa

maîtresse de vingt-cinq ans, un surcroît de jeunesse. Et, cependant encore, il arrivait que Miyako oubliât de gronder le vieil homme, et qu'elle en vînt, cédant aux hantises de celui-ci, à rappeler de ses vœux sa propre jeunesse. Arita, dans le même moment qu'il convoitait le printemps de Miyako, cherchait avec fièvre une mère en elle. Et là aussi, quoiqu'elle n'entendît pas se prêter à de telles exigences, il arrivait que Miyako succombât à cette caricature de maternité.

Elle se pencha légèrement en avant, bras tendus, pouces appuyés sur les hanches du vieillard lui-même couché à plat ventre.

— « Ne pourrais-tu te mettre debout sur moi ? » demanda-t-il.
« Prends garde seulement en posant les pieds. »

— « Non, j'aime mieux ne pas le faire... Demandez à Sachiko. Elle est plus menue, et ses petits pieds me semblent plus indiqués. »

— « C'est une enfant, je la gênerais. »

— « Mais moi aussi cela me gêne. »

En même temps, elle songeait que Sachiko avait deux ans de moins que Marthe, un de plus que l'amant de celle-ci. Et puis quoi ?

— « C'est parce que tu as perdu le pari que tu n'es pas venu plus tôt ? »

— « Ah ! oui, le pari. » Il tourna la tête avec un mouvement de tortue. « Non, à cause de cette névralgie. »

— « Et parce que la masseuse de ton quartier est plus habile, c'est ça ? »

— « Bah ! Peut-être, oui... Et aussi, puisque j'avais perdu, tu ne m'aurais pas laissé dormir la tête sur ton bras. Alors... »

— « Bon, bon, tu auras la permission. »

Miyako savait très bien qu'à l'âge d'Arita, ce sont ces détails-là les vrais plaisirs : se faire masser les reins et les jambes, enfouir son visage entre les seins d'une jeune femme. Dans la bouche du vieillard, qui à la vérité menait une vie fort active, ces moments passés chez Miyako devenaient ceux de « la liberté de l'esclave ». Mais elle ne pouvait pas ne pas songer, quand il le disait, que c'était de ses propres heures d'esclavage, à elle, qu'il s'agissait.

— « C'est bien, maintenant. Tu vas prendre froid avec ce petit kimono », dit le vieil homme, se retournant sur le flanc.

Comme Miyako le prévoyait, la seule mention de son bras, le droit de s'en servir comme oreiller, l'avaient guéri. Elle-même se sentait fatiguée de le masser.

— « Que ressens-tu, à propos, quand tu te fais suivre par ces messieurs à chapeaux bleus ? »

— « J'aime bien ça, et la couleur du chapeau n'a rien à y voir », répliqua-t-elle, avec un entrain délibéré.

— « S'ils se contentent de te suivre, non, je veux bien le croire. Mais autrement... »

— « Avant-hier encore. Un type bizarre... Il m'a suivie jusqu'à la pharmacie, et moi j'ai perdu mon sac. »

— « Allons bon ! Deux hommes dans la même semaine ? »

Tout en disposant son bras comme un oreiller, Miyako hocha la tête. Arita, contrairement à Tatsu, ne paraissait pas trouver suspect qu'elle eût laissé tomber le sac au cours de sa promenade. Peut-être était-il trop surpris d'apprendre qu'un deuxième individu l'avait suivie, pour se poser des questions. La surprise du vieil homme communiqua à Miyako un sentiment d'euphorie légère et elle se détendit. Lui, cachait le visage dans la poitrine de la jeune femme, et il pressa les tendres seins contre ses tempes :

— « À moi, ça ? »

— « Oui, à toi. »

Sur ces mots puérils, Miyako ne bougea plus, regarda la tête chenue et se mit à pleurer. Elle éteignit la lumière. De l'obscurité surgit le visage de l'homme qui avait ramassé le sac à main. Et lui aussi, comme à l'instant où il se mettait à la suivre, était au bord des larmes. « Aaah... ! » Comme si l'homme n'eût pu retenir ce gémissement. Trop bas pour être perceptible, et cependant Miyako ne doutait pas de l'avoir entendu. À l'instant même où, stoppé net, il s'était retourné sur elle, quelque chose dans la couleur des cheveux de l'homme, ses oreilles, sa nuque, lui avait serré le cœur. « Aaah... ! » Elle revit sans le voir l'homme prêt à défaillir. Oui, dès la seconde même où elle avait perçu l'inaudible cri, où elle s'était elle-même retournée sur le visage bouleversé, l'homme ne pouvait plus ne pas la suivre. Il paraissait triste et comme perdu dans un monde à part. Pour Miyako, il ne pouvait être question de le suivre sur cette voie, mais elle eut l'impression qu'une ombre échappée de cet homme s'était glissée en elle.

Miyako n'avait jeté qu'un bref coup d'œil par-dessus l'épaule, au premier moment. Ensuite elle s'était bien gardée de se retourner. Et elle avait oublié les traits de cet homme. Maintenant encore, dans l'obscurité, elle n'en revoyait qu'une ébauche confuse, déformée par les efforts qu'il faisait pour ne pas pleurer.

— « C'est de la sorcellerie », marmonna le vieil Arita au bout d'un moment.

Les larmes irrépressibles de Miyako l'empêchaient de répondre.

— « Tu es sûre de ne pas être une dangereuse sorcière ? Tous ces hommes qui s'accrochent à toi... Tu ne t'épouvantes jamais toi-même ? Moi, je crois qu'il y a un esprit mauvais en toi... »

— « Tu es trop lourd. »

Les muscles de sa poitrine se raidissaient. Elle se rappela l'époque, et la nature elle-même était en fleurs à ce moment-là, où ses seins avaient commencé à lui faire mal. Elle revoyait, lui semblait-il, dans

sa nudité immaculée, ce corps qui était le sien. Miyako pouvait bien, maintenant, paraître plus jeune que son âge. Son corps n'en accusait pas moins les formes pleines de la femme.

— « Et bien méchant, aussi ! Je suppose que c'est ta sciatique. »

Elle disait n'importe quoi. Tandis que son corps changeait, changeait aussi la pure jeune fille, devenue maintenant une femme amère.

— « Pourquoi méchant ? » Il avait pris la remarque au sérieux. « Tu trouves ça drôle, de te faire suivre par des hommes ? »

— « Mais non, pas du tout. »

— « Tu n'as pas dit, il y a un instant, que cela te plaisait ? Ce doit être pour te venger, par dépit de fréquenter un vieux comme moi. »

— « Mais me venger de quoi ? »

— « Ah ! Comment le savoir ? De ton sort, de ta vie... »

— « Ça me plaît, ça me déplaît... ce n'est pas si simple. »

— « Non, en effet. Cela n'a rien de simple de se venger de la vie. »

— « Et toi, quand tu fréquentes une jeune femme, c'est aussi pour la même raison ? »

— « Bah... ! » Un instant interdit, il reprit : « Il ne s'agit pas de vengeance. Ou, si tu tiens à utiliser le mot, moi, je suis celui à qui l'on en veut : l'objet de cette vengeance. »

Miyako ne lui prêtait qu'une attention distraite. Ayant déjà annoncé la perte de son sac, elle pourrait peut-être avouer que celui-ci contenait une forte somme, et le vieil Arita la lui rembourserait. Mais quand même, deux cent mille yens ! Quel chiffre devait-elle donner ? Certes, l'argent venait du vieillard. Mais ce n'en était pas moins les propres économies de Miyako. Elle avait le droit d'en user à sa guise. Si elle disait qu'elles devaient permettre d'envoyer Keisuké, son frère cadet, à l'Université, sans doute lui serait-il plus facile de faire céder le vieil homme.

Enfants déjà, on leur disait qu'ils s'étaient trompés de sexe. Lui était une fille, et elle un garçon. Mais elle avait accepté de se faire entretenir par le vieil Arita, et était devenue paresseuse, craintive. Sans doute parce qu'en acceptant, elle avait renoncé à tout espoir. « Compte les mille charmes de ta maîtresse, avec ta femme il n'en est pas besoin. » Lisant le vieux dicton, Miyako avait senti s'abattre sur elle un voile de tristesse et de désespoir. L'orgueil même de sa beauté elle l'avait perdu. Et c'était peut-être lui, cet orgueil, qui renaissait quand elle se laissait suivre par un homme. En même temps, elle se rendait bien compte que ce ne sont pas seulement les apparences qui attirent un homme. Qui sait si le vieil Arita n'avait pas raison, quand il prétendait qu'un halo maléfique se dégageait de la jeune femme.

— « Tu cours de gros risques, en tout cas », reprit le vieil homme. « Te faire suivre comme ça par le premier venu ! Tu ne crois pas que

c'est tenter le diable ? »

— « Oui, peut-être », acquiesça-t-elle docilement. « Peut-être y a-t-il, au sein même de la race humaine, une race de démons, qui serait tout à fait inhumaine. Peut-être existe-t-il dans notre monde même un autre monde, peuplé d'esprits mauvais. »

— « Et tu sens ces choses-là ? Tu m'effraies... »

Il t'arrivera malheur. Je crains que tu ne connaisses pas une mort naturelle. »

— « Je me demande si mes frères et sœurs ne sont pas plus ou moins comme moi. Même mon plus jeune frère, qui est doux comme une fille. Il a déjà rédigé son testament. »

— « Mais pourquoi ? »

— « Bah ! Des sottises. C'était au printemps dernier... Il croyait qu'il ne pourrait pas aller à la même université que son meilleur ami. Mizuno, cet ami, appartient à une bonne famille, et il est très intelligent par ailleurs. Il avait promis d'aider mon frère au moment du concours d'entrée. Il voulait même lui rédiger ses copies. Et Keisuké, ce n'est pas du tout qu'il travaille mal, mais il a peur. Il était persuadé qu'à peine dans la salle d'examens, il s'évanouirait. De sorte que c'est bel et bien ce qui s'est passé. Et de plus il craignait de ne pas être admis à l'Université, même en réussissant le concours. »

— « C'est la première fois que tu m'en parles. »

— « Et pourquoi t'en parler ? Ça n'aurait servi à rien. »

Miyako fit une pause avant de poursuivre :

— « Mizuno, lui, n'a aucun problème, avec son intelligence. Tandis que ma mère a dû payer pour que mon frère puisse rentrer. Quand il a été admis, pour fêter ça, je les ai invités à dîner dans le quartier de Ueno. Après nous sommes allés au zoo, voir les cerisiers en fleurs. Je veux dire mon frère, Mizuno, et la petite amie de Mizuno... »

— « Oh ? »

— « Enfin, sa petite amie... c'est tout juste si elle a quinze ans. Un homme m'a suivie, là-bas. Il était avec sa femme et ses enfants, et il les a plantés là pour me courir après ! »

Le vieil Arita, visiblement stupéfié, l'interrompit :

— « Mais comment peux-tu agir ainsi ? »

— « Quoi, ainsi ? Je suppose que j'avais l'air triste, parce que Mizuno et sa petite amie me faisaient envie, c'est tout. Je n'y suis pour rien. »

— « Bien sûr que si, tu y prends plaisir ! »

— « Non, tu es méchant. Je n'y prends aucun plaisir. Quand j'ai perdu mon sac, par exemple, j'avais très peur. Je m'en suis servie pour frapper ce type. Ou je le lui ai lancé, je ne sais plus. Je n'étais pas dans mon état normal. Le sac contenait une grosse somme, grosse pour moi en tout cas. Maman a été obligée d'emprunter à un ami de mon père,

quand il a fallu faire admettre Keizuké, et elle ne savait plus comment rembourser. Alors j'ai voulu l'aider, et c'est justement en sortant de la banque, après avoir retiré cet argent, que ça s'est passé. »

— « Combien y avait-il ? »

— « Cent mille yens. »

Miyako retint son souffle. Elle n'avait annoncé que la moitié de la somme, sans même réfléchir.

— « Eh bien, ce n'est pas rien ! Et tu te les es fait voler par cet homme... ? »

Dans le noir, elle acquiesça. Le vieil homme percevait le frissonnement de ses épaules, le galop affolé de son cœur.

Et, cependant, Miyako s'en voulait de n'avoir mentionné que la moitié de la somme. À son humiliation, se mêlait un indistinct sentiment de frayeur. La main du vieillard la caressait avec tendresse. Miyako savait donc qu'au moins cette moitié de la somme lui serait remplacée, mais ses larmes n'en coulèrent que de plus belle.

— « Allons, ne pleure pas. Mais dis-toi quand même que tout cela pourrait très mal finir, à force de se répéter. Tu me parles de ces hommes qui te suivent... Sauf que tout ce que tu racontes à ce sujet est un tissu de contradictions, tu ne crois pas ? » demanda-t-il, d'un ton de remontrance bienveillante.

Il s'endormit la tête sur le bras de Miyako. Mais celle-ci ne parvenait pas à trouver le sommeil. La pluie fine de juin tombait sans discontinuer. Il eût été malaisé de deviner l'âge du vieil Arita, par le seul bruit de sa respiration quand il dormait. Miyako retira le bras. Pour cela, elle dut soulever légèrement la tête du vieil homme de sa main libre, mais il ne s'éveilla pas. Le spectacle de ce vieux misogyne paisiblement endormi à côté d'elle, et abandonné tout entier à une femme, lui remit en mémoire ce mot de « contradiction », employé justement par lui, et sa propre honte à elle. Miyako, sans qu'on le lui eût jamais appris, savait que le vieillard était misogyne. Sa femme s'était suicidée, dans un accès de jalousie, alors qu'il n'avait même pas quarante ans. Aussi, que la haine de ce sentiment se fût ou non enracinée en lui, il suffisait, depuis cette époque, qu'une femme en montrât la moindre trace pour qu'il prît aussitôt ses jambes à son cou. Miyako, à la fois par amour-propre et par désespoir, n'entendait pas se laisser aller à quelque jalousie que ce fût vis-à-vis du vieil Arita. Mais elle était femme, et susceptible à ce titre de s'abandonner parfois à des propos inconsidérés. Le visage du vieillard, alors, reflétait une telle horreur, que l'ombre de jalousie se glaçait, ne laissant en Miyako que tristesse et désabusement. Cependant, la misogynie du vieil homme ne devait pas être attribuée uniquement à sa crainte de la jalousie, pas plus qu'elle ne paraissait devoir l'être à son âge. Miyako se demandait parfois comment une femme pouvait manifester de la jalousie vis-à-vis

d'un homme aussi foncièrement hostile aux femmes, et elle tournait en dérision ses propres sentiments. Mais si elle pensait à la différence d'âge entre elle et Arita, elle trouvait plus extravagant encore le fait de se demander si celui-ci était pour, ou contre les femmes.

Non sans envie, Miyako se rappelait l'ami de son frère et sa petite bien-aimée. Elle connaissait déjà, par Keisuké, l'existence de la jeune fille, Machié, mais ne l'avait vue pour la première fois que ce jour-là, quand ils fêtaient l'inscription de Keisuké à l'Université.

— « Je n'ai jamais rencontré de fille aussi belle et aussi pure », avait déclaré ce dernier un peu plus tôt.

— « Un amant à quinze ans, pourtant, c'est précoce ! Il est vrai que si on dit quinze, ça veut dire qu'elle est en fait dans sa seizième année. Mais les filles d'aujourd'hui ont bien de la chance. Quinze ans, et déjà un petit ami ! »

Elle avait ajouté la dernière remarque comme pour adoucir la première.

— « Mais dis-moi, Kei-chan, tu peux la reconnaître, toi, la vraie pureté chez une fille ? » reprit-elle. « Ça ne se voit pas si facilement, tu ne crois pas ? »

— « Moi, je peux très bien la voir, ne t'en fais pas. »

— « D'ailleurs c'est quoi, la pureté d'une femme ? Explique-moi ça un peu. »

— « Bah ! Avec des mots... »

— « C'est toi, tu sais, qui te fais de Machié cette idée-là. »

— « Quand tu l'auras rencontrée tu comprendras. »

— « Tu oublies que les femmes sont méchantes. Elles ne font pas preuve de ta belle indulgence ! »

Ces propos avaient-ils frappé Keisuké ? Ce fut lui et non Mizuno qui s'empourpra, perdit contenance quand Miyako fit la connaissance de Machié. Ne pouvant se permettre d'inviter dans sa propre maison les amis de son frère, le rendez-vous avait été fixé chez leur mère à tous deux.

— « Kei-chan, tu avais raison au sujet de Machié. »

Elle l'aidait, dans une pièce du fond, à passer son uniforme flambant neuf d'étudiant.

— « Oui ? Allons bon, j'ai oublié de mettre d'abord mes chaussettes. »

Il s'assit à même le sol. Miyako s'accroupit devant lui, disposant en corolle sa jupe plissée bleu marine.

— « Pense à féliciter Mizuno pour sa propre admission. Je lui ai dit de venir avec Machié. »

— « Bien sûr », acquiesça-t-elle.

Ce timide petit frère, qu'elle soupçonnait d'être secrètement épris de Machié, l'émouvait.

— « Les parents de Mizuno sont on ne peut plus opposés à ce qu'ils se fréquentent. Ils auraient même écrit à sa famille à elle... Et ses parents, ceux de Machié, auraient trouvé la lettre grossière à ce qu'il paraît. Ils se sont mis dans tous leurs états. Même aujourd'hui, c'est en se cachant d'eux qu'elle a pu venir », expliquait son frère avec feu.

Machié portait une de ces marinières chères aux étudiantes. Elle avait acheté, pour célébrer l'inscription de Keisuké à l'Université, un petit bouquet de pois de senteur, et on l'avait placé sur le bureau de celui-ci, dans un vase de cristal.

On était convenu de n'aller qu'après la tombée de la nuit voir les cerisiers en fleurs, au parc Ueno, de sorte que Miyako emmena tout le monde dans un restaurant chinois, non loin du parc.

Le parc lui-même était rempli d'une telle foule qu'on pouvait à peine avancer. Les cerisiers avaient l'air malades, les rameaux en fleurs tout rabougris. Et, cependant, la lumière artificielle mettait en valeur le rose des pétales. Machié, qu'elle fût naturellement silencieuse ou que la présence de Miyako l'embarrassât, parlait peu. Elle en vint pourtant à raconter comment elle voyait ces mêmes fleurs jonchant profusément les massifs d'azalées, dans le jardin de ses parents, le matin quand elle se levait, et à quel point elle trouvait cela joli. Ou encore, tandis qu'elle arrivait chez Keisuké, comment le soleil flottait parmi les cerisiers en fleurs au bord du fossé, semblable au jaune d'un œuf.

Ils descendaient les marches de pierre, près du temple de Kiyomizu, là où les passants se font plus rares, et où ne parvient plus qu'à peine la lumière des lampadaires, et Miyako disait à Machié :

— « Je devais avoir trois ans, quatre ans... Nous avions découpé des grues en papier, maman et moi, et étions venues les accrocher ici, au mur du temple. C'était un vœu pour que mon père guérît. »

Machié ne soufflait mot, mais elle s'arrêta en même temps que Miyako, à peu près au milieu de l'escalier, pour se retourner vers le temple. En bas, sur la route qui mène au musée, la cohue interdisait le passage, de sorte qu'ils prirent par le zoo. Ils reconnurent, aux torchères qui le flanquent sur toute sa longueur, le chemin dallé du sanctuaire de Tosho et s'y engagèrent. De chaque côté, l'ombre projetée par les lanternes de pierre, et au-dessus de cette ombre le long ruisseau des cerisiers en fleurs. Derrière les lanternes, sur les pelouses, des groupes venus admirer les fleurs formaient des cercles. Des bougies allumées au milieu semblaient présider aux libations.

Lorsqu'un ivrogne s'avavançait en chancelant dans leur direction, Miyako se plaçait devant Machié pour la protéger. Keisuké lui-même, un peu plus loin, s'interposait entre elles et le pochard dans une attitude de défense. Et tandis qu'ils manœuvraient pour contourner ce dernier, Miyako se tenait très fort à l'épaule de son frère, songeant en

elle-même qu'elle ne lui connaissait pas ce courage.

La lumière des torchères rehaussait encore la beauté de Machié. Très grave, lèvres étroitement closes, la teinte imprimée à ses joues par l'éclairage suggérait une vierge en prière.

— « Miyako ! »

La jeune fille, tout à coup, se dissimula derrière celle-ci, se collant presque contre elle.

— « Eh bien ? Qu'y a-t-il ? »

— « Une camarade de classe, avec son père... Elle habite juste à côté de chez moi. »

— « Et c'est pour ça que tu te caches ? »

En même temps elle se retourna et prit la main de Machié. Incapable de la lâcher, elle continua à marcher ainsi. Elle avait failli s'exclamer au moment où elle la touchait. Il s'agissait d'une main féminine, pourtant, mais la sensation était délicieuse. Miyako aimait à la garder dans la sienne, toute douce et fraîche, et la beauté de la jeune fille lui remplissait le cœur.

— « Comme tu as l'air heureuse, Machié », dit-elle seulement.

La jeune fille secoua la tête.

— « Comment, tu ne l'es pas ? »

Très surprise, Miyako la dévisageait. Les yeux de la jeune fille chatoyaient dans la lumière des torchères :

— « Toi, tu aurais des raisons de ne pas être heureuse ? »

Machié ne répondit pas. Elle retira sa main. Combien d'années avaient passé, depuis que Miyako s'était trouvée marcher ainsi, main dans la main d'une autre fille ?

Mizuno, elle l'avait déjà vu souvent, et n'avait d'yeux ce soir-là que pour Machié. Le déchirement qu'elle éprouvait à regarder la jeune fille lui donnait envie de partir, loin, le plus loin possible. L'eût-elle croisée dans la rue, sans doute se fût-elle longuement retournée sur Machié pour la contempler. Était-ce donc ce même sentiment, poussé à son paroxysme, qui attachait les hommes aux pas de Miyako ?

Dans la cuisine, un bruit de poterie qui tombe ou que l'on renverse s'imposa à l'attention de Miyako. Ce soir encore, la gent souris faisait des siennes. Il y en avait plus d'une. Trois ou quatre peut-être. Elle imagina leurs corps trempés par la pluie de juin et portant la main à ses cheveux lavés de frais, encore humides et froids, les pressa imperceptiblement.

Le vieil Arita bougea comme si le thorax lui faisait mal. Son corps se tordait avec une violence croissante.

« Allons, ça recommence ! » pensa la jeune femme.

Elle s'écarta sur le lit, fronçant les sourcils... Le vieillard gémissait souvent dans son sommeil, Miyako en avait l'habitude. Les épaules agitées de mouvements convulsifs, comme un homme qu'on étrangle,

il esquissa avec le bras le geste de repousser et frappa durement au cou la jeune femme. Il continuait à se plaindre. Miyako eût pu le secouer pour l'éveiller, mais elle demeura immobile, rigide, sentant monter en elle quelque chose qui ressemblait à de la cruauté.

— « Aah... ! Aaah... ! »

Le vieillard criait son appel, tandis que ses mains battaient l'air, cherchant en rêve le corps de Miyako. Parfois, s'il parvenait à se raccrocher à elle, il arrivait qu'il se calmât, sans même s'être réveillé. Mais, cette nuit-là, ses propres cris l'arrachèrent au sommeil.

— « Aah ! »

Il secoua la tête et, rompu, se rapprocha de Miyako. La jeune femme infléchit avec tendresse les formes de son corps pour l'accueillir. Tout cela était si habituel qu'elle ne se soucia même pas de dire : « Tu gémissais en dormant, tu as fait un cauchemar ? » Cependant le vieillard demanda d'un air inquiet :

— « J'ai parlé ? »

— « Non, non, tu as un peu gémi, c'est tout. »

— « Ah ! bon. Et toi, tu ne t'es pas encore endormie ? »

— « Non. »

— « Ah ! bon... Merci. »

Il glissa le bras de Miyako sous son propre cou :

— « Au moment de ces pluies de juin, ça ne fait qu'empirer. Et c'est aussi à cause de la saison que tu ne dors pas. »

Il ajouta, comme s'il avait honte :

— « Je craignais de t'avoir réveillée avec mes cris. »

— « Tu sais bien que même si je dors, je me réveille toujours pour toi. »

La clameur du vieil homme avait porté jusqu'au rez-de-chaussée, tirant Sachiko de son sommeil.

— « Maman, maman, j'ai peur ! »

Toute frissonnante, elle se cramponnait à Tatsu. Celle-ci l'empoigna par l'épaule et se dégagea :

— « Pourquoi donc, peur ? C'est Monsieur. Et la peur, tu sais bien que c'est lui qui l'éprouve. C'est même pour ça qu'il ne veut pas dormir seul. Qu'il emmène Madame même en voyage et qu'il la chouchoute autant. Sinon il n'aurait plus besoin d'une femme, à son âge. Il souffre de cauchemars et c'est tout. Il n'y a pas de quoi avoir peur. »

Une route qui monte, et six ou sept moutards, garçons et filles, en train de batifoler. Trop jeunes pour l'école proprement dite, sans doute revenaient-ils d'une maternelle. Les uns et les autres, ceux qui avaient un bâton et ceux qui faisaient seulement semblant, affectaient de marcher en s'aidant d'une canne, les reins tout tordus :

— « Pépé, Mémé, y peuvent plus marcher... Pépé, Mémé, y peuvent plus marcher... » chantaient-ils en chœur, avançant d'un pas chancelant.

Inlassables ils reprenaient le même refrain. Ce qu'ils y voyaient de comique était incompréhensible. Mais, à la vérité, il ne s'agissait déjà plus tout à fait d'un jeu. Les enfants se laissaient prendre au sérieux de leur propre manège. Peu à peu les mouvements s'exagéraient. Une des petites filles, à force de tituber, tomba :

— « Ouï ! Aie ! Oh que j'ai mal ! »

Elle se frotta les reins tout à fait comme une aïeule, puis se redressa et de nouveau se joignit au chœur :

— « Pépé, Mémé, y peuvent plus marcher... ! »

Tout en haut de la côte, on arrivait à une petite butte, où des pins clairsemés surplombaient le gazon. Ils n'étaient pas de très grande taille, mais les proportions et le dessin de leurs branches rappelaient ceux que l'on voit sur les cloisons mobiles et les paravents d'autrefois. Ce soir-là, on eût dit qu'ils dérivaienent dans le ciel de printemps.

Les enfants, au milieu de la route, montaient en vacillant à la rencontre du ciel. Quelques embardées qu'ils décrivissent, ils n'avaient rien à craindre des voitures, aussi rares que les passants. On tombe parfois sur ce genre d'endroit, dans les quartiers résidentiels de Tokyo. Ce soir de printemps, gravissant eux aussi la côte, il n'y avait qu'une jeune fille, accompagnée d'un chien Shiba. Ou plutôt non, s'y trouvait une autre personne encore : Gimpei Momoi, occupé à suivre la jeune fille. Mais constituait-il encore une personne intacte, authentique, occupé et absorbé qu'il était dans l'objet de la poursuite ?

La jeune fille montait sous les frondaisons des gingkos, alignés le long de l'unique trottoir. De l'autre côté de la route, l'asphalte ne

s'arrêtait qu'au pied d'un mur qui, du bas jusqu'en haut de la côte, délimitait une immense propriété. Du côté des arbres, une autre propriété immense, avec, dans le fond, un de ces palais érigés par l'aristocratie avant la guerre. Au-delà du trottoir était creusé un profond fossé, bordé d'un muret de pierre : peut-être l'équivalent, en réduction, des douves d'un château. Et, au-delà du fossé lui-même, une butte à faible pente supportait une pinède, de tout petits arbres. Ceux-ci, naguère, avaient dû être entretenus avec beaucoup de soin, et gardaient des traces de leur splendeur passée. Dominant la petite pinède, on distinguait un mur blanc, bas, crêté de tuiles. Au bord de la route, les ginkgos s'élançaient à une bonne hauteur. Les bourgeons à peine éclos laissaient nue l'extrémité des branches. Trop mince encore, l'écran formé par celles-ci filtrait inégalement le soleil couchant, selon l'élévation et l'orientation des branches. Elles formaient au-dessus de la jeune fille un toit tout en rayons d'un vert d'une exquise fraîcheur.

La jeune fille portait un pull-over en laine blanche, et un pantalon ajusté en gros coton d'un gris délavé, dont les revers retroussés montraient la rutilante doublure à carreaux. Entre le pantalon porté court et les chaussures basses, apparaissait la blancheur de la peau. Les cheveux de la jeune fille, noués avec négligence, retombaient en arrière, découvrant la nuque pure, sans défaut. L'une de ses épaules penchait, infléchie en avant par le chien qui tirait sur sa laisse. Gimpei était envoûté par la séduction irréaliste de cette jeune fille. La seule couleur de sa peau, aperçue entre les revers à carreaux rouges et les chaussures d'épaisse toile blanche, lui poignait tant le cœur qu'il eût voulu ou mourir, ou supprimer la jeune fille. Il se rappela la Yagoï de jadis, dans le village où il était né, et Hisako Tamaki, quand celle-ci était son élève. Mais il lui semblait, maintenant, qu'il n'était même pas possible de les comparer à la jeune fille. Yagoï avait le teint clair, mais mat. La peau d'Hisako se réchauffait d'un reflet profond, mais avec quelque chose d'opaque. Hisako n'avait pas non plus l'aura plus qu'humaine qui enveloppait l'adolescente. Et comme ils étaient lointains, le jeune garçon qui jouait avec Yagoï, le professeur qui recherchait la compagnie d'Hisako. Gimpei, maintenant, se retrouvait le cœur déchiré, loque humaine en proie à tous les vents du sort. Quoique ce fût un soir de printemps, ses paupières fatiguées débordaient de larmes, comme s'il lui eût fallu lutter contre des rafales glaciales, et il haletait tandis qu'il gravissait la pente pourtant clémente. Ses jambes sans force se gagnaient de plomb, l'empêchant de rattraper la jeune fille. Pourquoi, alors qu'ils se trouvaient encore à mi-pente, ne pouvait-il à tout le moins marcher près d'elle, lui parler... de n'importe quoi, de son chien par exemple. Maintenant ou jamais, lui semblait-il. Et à peine parvenait-il à croire que cette occasion lui fût offerte.

Il agita la main droite, paume ouverte. Il avait pris cette habitude à force de s'exhorter lui-même, à voix haute, tout en marchant. Mais c'était aussi parce qu'il venait de se rappeler la sensation, au creux de sa main, d'un corps tiède de souris, petit cadavre aux yeux exorbités, un filet de sang dégouttant du museau. Chez Yagoï, au bord du lac, le terrier japonais en avait attrapé une dans la cuisine. La bestiole morte dans la gueule, il était resté en attente, ne sachant visiblement qu'en faire, jusqu'au moment où la mère de Yagoï était venue le gronder et lui donner une tape sur le crâne. Docilement il avait lâché la petite bête, prêt cependant à courir la reprendre sur le plancher où elle gisait. Alors Yagoï avait enlevé le chien dans ses bras.

— « C'est bien, c'est très bien. Brave toutou, brave toutou », disait-elle pour le calmer.

Puis elle avait intimé à Gimpei :

— « Gim-chan, débarrasse-nous de cette souris, tu veux. »

Affolé, il avait ramassé l'animal, notant qu'une ou deux gouttes de sang maculaient le plancher. Le petit cadavre encore chaud l'inquiétait. Les yeux, quoiqu'ils saillaient hors des orbites, demeuraient ceux d'une mignonne petite souris.

— « Allons, jette-la vite ! »

— « Mais où... ? »

— « N'importe, dans le lac ! »

Alors il courut jusqu'à la rive du lac, tenant la souris par la queue, et la lança de toutes ses forces. Il perçut, dans l'obscurité, le bruit de sa chute, un bruit d'une affreuse tristesse, et prit ses jambes à son cou sans demander son reste.

« Elle ne m'est rien, Yagoï. La fille de mon oncle et c'est tout », pensait-il, profondément ulcéré.

Il avait douze ou treize ans à ce moment-là. La souris le hanta dans son sommeil.

Quant au terrier, après cet exploit, il ne laissa plus passer un jour sans se mettre en embuscade dans la cuisine. On eût dit qu'il avait oublié tout le reste. Quoi qu'on lui dît, il comprenait : « souris » et se ruait vers son terrain de chasse. Le perdait-on de vue, on pouvait être sûr de le retrouver quelque part dans la cuisine. Mais, bien entendu, tout cela ne l'avait pas transformé en chat. La seule vue d'une souris, se faufilant d'étagère en pilier, rendait le terrier hystérique et déchaînait ses glapissements. Apparemment c'était surtout dans son crâne que trottnait une souris perpétuelle. Et ce chien, dont les yeux mêmes paraissaient avoir changé de couleur, Gimpei l'avait pris en haine. Il subtilisa, dans la boîte à couture de Yagoï, une aiguille à laquelle pendait un fil rouge, et guetta l'occasion d'en transpercer la mince oreille du terrier. Sans doute ferais-je mieux d'attendre le moment où je m'en vais, réfléchissait-il. Quand l'explosion se

produirait, et qu'on retrouverait l'aiguille et son rouge empennage fichés dans l'oreille du chien, les soupçons se porteraient peut-être sur Yagoï. Mais, quand il voulut en venir au fait, l'animal détala en hurlant et Gimpei dut abandonner son projet. Il cacha l'aiguille à coudre dans sa poche et regagna sa propre maison. Chez lui, il dessina sur une feuille de papier Yagoï et le chien, y cousit quelques points avec le fil rouge, puis rangea le tout dans un tiroir de son bureau.

Gimpei s'était rappelé ce chien preneur de souris, alors qu'il rêvait d'adresser la parole à la jeune fille, au sujet de son chien à elle ou de n'importe quoi. Ne les aimant pas, en vérité, il n'avait pas grand-chose d'intéressant à dire à propos de chiens. Il était persuadé que le Shiba le mordrait s'il s'approchait. Mais il va de soi que ce n'était pas pour cette raison, qu'il échouait à rattraper la jeune fille.

Sans même interrompre sa marche, l'adolescente se pencha et détacha le Shiba. Se voyant libre, il s'élança droit devant lui, fit volte-face, puis croisa toujours courant la jeune fille et ne s'arrêta qu'aux pieds de Gimpei, dont il flaira les chaussures. Gimpei bondit en poussant un cri :

— « Aah ! »

— « Fuku ! Fuku ! »

L'adolescente s'efforçait de rappeler le chien.

— « Aah ! Au secours ! »

— « Fuku ! Fuku ! »

Gimpei était livide. Le chien retourna vers sa maîtresse.

— « Bon sang, il m'a fait une belle peur ! »

Il chancela, s'accroupit. Il cherchait, par toute cette pantomime, à retenir l'attention de la jeune fille. Mais un malaise bien réel l'étourdit et il ferma les yeux. Son cœur battait avec violence, il se sentait pris de nausées. Il s'étreignit le front et entrouvrit les paupières. La jeune fille avait remis le chien en laisse, et gravissait à nouveau la côte, sans un regard en arrière. Gimpei enrageait d'humiliation. Le chien pressentait la honte de ses pieds, c'est pour cela qu'il était venu le flairer, imagina-t-il.

— « Qu'il crève ! Moi, je vais lui coudre l'oreille à celui-là ! »

Il marmonnait, tout en se mettant à courir. Mais avant même qu'il eût rattrapé la jeune fille, sa colère s'était dissipée. Il l'appela d'une voix rauque :

— « Mademoiselle ! »

Elle tourna la tête, faisant voler sa queue de cheval. Quand il vit l'adorable nuque, le visage exsangue de Gimpei se colora :

— « Vous en avez un beau chien, Mademoiselle... De quelle race est-il ? »

— « C'est un Shiba. »

— « Un Shiba de quelle région ? »

— « De Koshu. »

— « Il est à vous ? Vous le promenez tous les jours à la même heure ? »

— « Oui. »

— « Et toujours ici, sur cette route ? »

La jeune fille ne répondit pas, sans pour cela paraître se méfier particulièrement de Gimpei. Il se retourna vers le bas de la colline. De toutes ces maisons, laquelle pouvait être la sienne ? Il semblait qu'il y eût tant de foyers paisibles, heureux, blottis dans la jeune verdure.

— « Il attrape les souris, votre chien ? »

Le visage de l'adolescente ne s'égaya pas.

— « Je sais bien que ce sont les chats, et non les chiens, qui attrapent les souris. Mais certains chiens aussi, figurez-vous. Il y en avait un chez nous, jadis, qui y arrivait très bien. »

Elle ne daignait pas lui accorder un regard.

— « Comme c'était un chien, malgré tout, il ne les mangeait pas quand il en attrapait. J'étais moi-même un enfant, dans ce temps-là, et ça me soulevait le cœur, d'être obligé d'aller jeter cette souris. »

Tandis qu'il tenait, et s'entendait tenir ces propos peu ragoûtants, Gimpei revoyait le petit cadavre, avec son filet de sang au museau. On apercevait les dents blanches et serrées.

— « C'était un terrier japonais. Avec des pattes grêles, arquées, perpétuellement tremblantes. Je le détestais. Il y en a de toutes sortes, des chiens, comme des hommes, non ? En tout cas le vôtre est bien heureux, de pouvoir se promener comme ça avec vous ! »

Avait-il donc oublié sa toute récente frayeur ? Tant en parlant, il se pencha et affecta de flatter le dos du chien. La jeune fille, d'un mouvement preste, fit passer la laisse de la main droite à la main gauche, soustrayant l'animal aux avances de Gimpei. Celui-ci, à l'instant où le chien changeait de place sous ses yeux, dut se retenir de toutes ses forces pour ne pas enlacer les genoux de la jeune fille. Mais elle reviendrait avec son chien, chaque jour, gravir la pente de la colline, sous les frondaisons des gingkos. Maintenant au moins, il avait cette assurance... Ah ! Pouvoir la contempler, bien dissimulé quelque part sur le petit tertre. Cet espoir tout neuf l'arracha à ses idées de violence. Plus calme maintenant, il imaginait, sur le tertre, la fraîcheur de l'herbe où il s'étendra, absolument nu... Et la jeune fille, pour l'éternité, monte vers lui... Quelle indicible extase... !

— « Pardon de vous avoir importunée. Vous avez un très joli chien, et comme moi aussi je les aime... Sauf ceux qui s'en prennent aux souris, bien sûr ! »

La jeune fille demeurait indifférente. Elle repartit, avec son chien, escalader le tertre, à l'extrémité de la route, foulant aux pieds l'herbe tendre. Venant de la direction inverse, apparut un jeune homme, un

étudiant. Gimpei crut défaillir de stupeur quand il vit la jeune fille tendre le bras, prendre la main de l'étudiant. Ainsi, ou couleur de promener le chien, c'était vers ce rendez-vous qu'elle se hâtait !

Et c'était l'amour qui faisait si chatoyants, si mouillés, les yeux noirs de la jeune fille. La brusquerie de la découverte avait assommé Gimpei. Les yeux se changèrent en un lac noir :

« Je voudrais nager dans la limpidité de ces yeux, me plonger tout entier dans ce lac de ténèbres. »

Étrangement enlacés, l'adoration et le désespoir s'abattaient en même temps sur lui. Accablé, il reprit sa marche, puis à son tour gravit la butte et se coucha dans l'herbe pour regarder le ciel.

L'étudiant était Mizuno, l'ami du frère de Miyako, et la jeune fille, Machié. Il s'en fallait d'une dizaine de jours encore que Miyako invitât son frère, Mizuno et Machié à célébrer l'admission des deux garçons à l'Université, et à aller voir, de nuit, dans le parc de Ueno, les cerisiers en fleurs.

Mizuno lui aussi jugeait incomparable le liquide chatolement des yeux de Machié. Il lui semblait s'abîmer dans ces prunelles qui dévoraient tout l'œil.

— « Dès le matin je voudrais te voir », disait-il à la jeune fille. « Voir tes yeux au moment où tu les ouvres. Comme ils doivent être beaux alors ! Explique-moi comment ils sont. »

— « Tout gonflés de sommeil, j'imagine. »

— « Sûrement pas ! » répliqua Mizuno, refusant de la croire. « Moi en tout cas, à l'instant même où je me réveille je voudrais pouvoir te regarder. »

La jeune fille hocha la tête.

— « Jusqu'à présent, je savais que je te verrais à l'école un peu moins de deux heures après m'être éveillé », ajouta-t-il.

— « Tu m'as déjà dit cela. Et maintenant, moi aussi quand je me réveille je pense au fond de moi : Dans moins de deux heures ! »

— « Donc tu ne peux pas avoir l'air endormie. »

— « Ah ! je ne sais pas... »

— « C'est un beau pays notre Japon, non ? Où l'on rencontre des gens avec des yeux noirs comme les tiens. »

Ce noir profond accusait encore la grâce des sourcils et des lèvres. Quant à la chevelure de Machié, on eût dit qu'elle empruntait un surcroît de lustre au sombre chatolement des yeux.

— « Qu'as-tu raconté à tes parents ? Que tu allais promener le chien ? »

— « Je ne leur ai rien dit. Mais il était avec moi, et d'ailleurs la façon dont je suis habillée suffit. »

— « Ce n'est pas trop risqué, de nous rencontrer aussi près de chez toi ? »

— « Je n'aime pas tromper mes parents, de toute façon. Mais s'il n'y avait pas le chien je ne pourrais pas sortir. Et à supposer que je puisse m'échapper, je paraîtrais si troublée, en rentrant, qu'on me percerait tout de suite à jour. Mais tes parents à toi ? Est-ce qu'ils ne sont pas encore plus intraitables ? »

— « Ah ! Parlons d'autre chose. Nous sommes bien obligés, l'un comme l'autre, de retourner à la maison. Au moins quand nous sommes ensemble n'en parlons pas, ce serait trop bête. Tu ne dois pas disposer de beaucoup de temps, si en principe c'est la promenade du chien ? »

Elle acquiesça. Ils s'assirent tous les deux dans l'herbe, et Mizuno prit le chien sur ses genoux.

— « Fuku te reconnaît, maintenant. »

— « Imagine un peu si les chiens parlaient ! Il raconterait tout, et nous ne pourrions plus nous voir, à partir d'aujourd'hui ! »

— « Ça ne changerait rien, puisque de toute façon je t'attendrais. J'ai décidé que j'irai à la même université que toi. Alors ce sera encore : « Dans moins de deux heures ! » quand nous nous réveillerons... Tu ne crois pas ? »

— « Dans moins de deux heures... » répéta tout bas Mizuno. « Un jour, nous ferons en sorte de n'avoir même pas ces deux heures à attendre... ! »

— « Maman n'a pas confiance, elle dit que nous sommes trop jeunes. Et moi, je suis heureuse de t'avoir connu trop jeune ! Je voudrais t'avoir connu plus jeune encore. À mon école, ou même à l'école primaire, n'importe quand, je sais que je t'aurais aimé... Je t'ai raconté que quand j'étais tout bébé, déjà, on me portait sur le dos jusqu'ici pour me faire jouer ? Et toi ? Tu ne venais jamais par ici quand tu étais petit ? »

— « Non, je ne pense pas. »

— « C'est vrai ? Eh bien moi, je suis tout à fait sûre de t'avoir croisé, là, sur la pente, quand je n'étais qu'un bébé. Je me demande même si ce n'est pas justement à cause de ça que je t'aime tant. »

— « Ah ! Comme je voudrais que ce soit vrai. »

— « Les gens me trouvaient si mignonne, à cet âge-là, qu'ils me prenaient dans leurs bras pour me cajoler. J'avais les yeux beaucoup plus grands et plus ronds que maintenant », ajouta-t-elle, tournant vers Mizuno ses magnifiques yeux noirs. « Il n'y a pas longtemps, le jour de célébration de fin d'études des Écoles Secondaires, je suis allée faire un tour avec le chien. Vers la droite, en bas de la colline, il y a un plan d'eau où l'on peut louer des canots. Des garçons et des filles s'étaient embarqués. La promotion de cette année, sans doute ; ils avaient tous à la main le rouleau du diplôme. Et moi, à les voir ramer sur les barques, et fêter ce dernier jour, je me suis mise à les envier. Certaines

des filles, elles aussi avec leur rouleau, étaient restées sur le pont. Elles s'appuyaient au parapet pour regarder leurs amis qui manœuvraient les barques. Je ne te connaissais pas encore, à la fin du Secondaire. Et c'est avec des filles comme ça que tu devais t'amuser. »

— « Ni avec elles, ni avec d'autres ! »

— « Humm ! »

Elle inclina la tête, l'air sceptique :

— « De toute façon, il n'y a de barques qu'avec les beaux jours. Avant, tout le plan d'eau est gelé, et les canards sauvages s'y retrouvent. Je me rappelle m'être demandé, un jour, lesquels d'entre eux ont le plus froid : ceux qui marchent sur la glace, ou ceux qui flottent sur l'eau. On dit qu'ils viennent passer la journée ici, pour être à l'abri des chasseurs, et que le soir ils repartent vers leurs lacs et vers leurs montagnes... »

— « C'est vrai ? »

— « Et le Premier Mai, aussi, j'ai regardé les banderoles rouges, quand le défilé passe dans la rue des tramways, — de l'autre côté, tu sais. Et ces rangées et ces rangées toutes rouges, dans les feuilles vert tendre des gingkos, c'était tout simplement merveilleux. »

En contrebas de l'endroit où ils étaient assis, une partie de l'étang artificiel avait été comblée, et aménagée en terrain d'entraînement pour les joueurs de golf. Dans la direction opposée, il y avait les gingkos qui bordaient la route, et le noir des troncs se détachait sur le vert printanier des feuillages. Une brume rose estompait peu à peu le ciel du soir. Machié caressait le chien, demeuré sur les genoux de Mizuno. Celui-ci prit la main de la jeune fille et la garda entre les siennes :

— « Pendant que je t'attendais, j'avais en tête une sorte de mélodie. Un peu comme de l'accordéon, extrêmement douce. Je m'étais allongé, je fermais les yeux... »

— « Mais ça ressemblait à quoi ? »

— « Je ne sais pas. Au Kimigayo, peut-être... »

— « L'hymne national ? Mais tu n'as jamais été à l'armée pourtant. »

Déconcertée, elle se pressa contre son ami.

— « Bah ! C'est peut-être seulement de l'entendre soir après soir à la radio, en fin de programmes. »

— « Et moi, soir après soir, je répète : Bonne nuit, mon Mizuno ! »

Machié ne souffla mot de sa rencontre avec Gimpei. Elle ne considérait même pas avoir été accostée par un individu bizarre. Elle l'avait déjà oublié, à vrai dire. Son attention, pourtant, se fût-elle portée de ce côté, elle eût pu apercevoir Gimpei couché dans l'herbe. Mais même alors elle ne se serait sans doute pas rendu compte qu'il s'agissait du même homme. Gimpei, en revanche, ne pouvait

s'empêcher d'épier les deux jeunes gens. Couché à plat sur le dos, il sentait la froideur de la terre le pénétrer. À ce moment de l'année, la plupart des gens songent à laisser le manteau d'hiver pour un vêtement de demi-saison. Gimpei ne portait ni l'un ni l'autre. Il bascula, de manière à faire face aux jeunes gens. Plus qu'il ne l'enviait, il haïssait le spectacle de leur bonheur. Il ferma un instant les yeux, et il lui sembla qu'une colonne de feu entraînait le jeune couple, selon une confuse trajectoire, à la surface d'il ne savait quels flots. Cette vision, voulut-il croire, dénonçait la précarité de leur bonheur.

— « Elle est bien jolie ta maman, Gin-chan. »

La voix de Yagoï... Il était assis tout près d'elle, sur la rive du lac, là où fleurissent les cerisiers sauvages. Les branches en fleurs se reflétaient dans l'eau et des oiseaux chantaient.

— « J'adore la façon dont on voit ses dents chaque fois qu'elle parle... »

Mais ne se demandait-elle pas comment une femme aussi belle avait pu épouser un homme aussi disgracié que le père de Gimpei ?

— « Mon père et ta maman étaient les deux seuls enfants. Et comme ton père à toi est mort, le mien dit qu'elle et toi devriez venir habiter avec nous à la maison. »

— « Non, pas question ! »

Gimpei s'était empourpré jusqu'aux oreilles.

Redoutait-il de perdre sa mère, ou avait-il honte de la joie même qu'il éprouvait, à l'idée de vivre sous le même toit que Yagoï ? L'un et l'autre, peut-être.

La maison de Gimpei, à cette époque, outre sa propre mère, abritait ses grands-parents et la sœur aînée de son père, qui était divorcée. Gimpei avait dix ans à la mort de son père. On avait retrouvé celui-ci, blessé à la tête, dans les eaux du lac. La rumeur publique voulait qu'on l'eût assassiné, et qu'on se fût ainsi débarrassé du cadavre. Cependant on trouva de l'eau dans les poumons, et on conclut officiellement à une mort par noyade. Mais la supposition selon laquelle il aurait été précipité dans l'eau, à la suite d'une bagarre sur la berge même du lac, ne put jamais être tout à fait écartée. Quant à la famille de Yagoï, elle garda tous ses reproches pour le défunt lui-même. Avoir le front de se suicider, et dans le village natal de sa propre femme ! Gimpei se jura farouchement de ne pas laisser impunie la mort de son père, au cas où il se révélerait qu'une main autre que la sienne la lui avait donnée. Et chaque fois qu'il revenait en visite au village, il se cachait dans un bosquet de lespedeza, à proximité de l'endroit où on avait retrouvé la dépouille paternelle, et observait les passants. Un jour, la vache que conduisait un paysan fut prise d'un accès de fureur, et Gimpei cessa de respirer. Une autre fois, alors que les buissons étaient en pleine floraison, il cueillit une des petites fleurs blanches, pour la mettre à

sécher entre les pages d'un livre, et jura de venger la mort de son père.

— « Maman elle non plus ne voudrait pas revenir ici, autrement », dit-il avec force. « Parce que c'est ici qu'on a tué mon père. »

Yagoï, devant son visage bouleversé, resta muette.

Elle n'avait pas encore confié à Gimpei la rumeur, propagée de bouche à oreille. Le fantôme du père, à en croire les villageois, hantait le rivage du lac... Aux abords du lieu de la tragédie, on peut entendre des bruits de pas. On se retourne, et il n'y a personne. Mais si l'on se sauve de toute la vitesse de ses jambes, le fantôme perd du terrain, et le bruit de pas s'affaiblit peu à peu.

Même le pépiement des oiseaux, repris en écho de la cime aux plus basses branches des cerisiers sauvages, évoquait pour Yagoï ces pas du fantôme :

— « Retournons à la maison, Gin-chan. Ça me fait peur, ces fleurs qui se reflètent dans l'eau. »

— « Elles n'ont rien qui puisse faire peur. »

— « Parce que tu ne regardes pas assez. »

— « Mais tu ne les trouves pas jolies ? »

Il la tira par le bras avec brusquerie, au moment où elle se levait, la faisant tomber sur lui :

— « Gin-chan ! »

Elle parvint à prendre la fuite, les pans de son kimono volant derrière elle. Gimpei se mit en mesure de la rattraper. Elle s'arrêta bientôt, hors d'haleine. Et tout à coup elle s'agrippa à son épaule :

— « Gin-chan, venez vivre avec nous, ta maman et toi. »

— « Non, je ne le veux pas. »

En même temps il l'étreignit de toutes ses forces. Malgré lui ses yeux se remplirent de larmes. Yagoï le regardait sans mot dire, ses yeux à elle aussi tout embués, perdus dans leur contemplation. Elle reprit enfin :

— « J'ai entendu ta maman dire à mon père qu'elle mourrait à son tour, si elle devait habiter une maison comme la nôtre. »

Ce fut l'unique fois que Gimpei tint Yagoï dans ses bras. La famille de Yagoï, qui était aussi celle de la mère de Gimpei, jouissait d'une notoriété ancienne et solide parmi toute la population riveraine du lac. Et, plusieurs années après cette époque, Gimpei en vint à soupçonner qu'il avait dû se produire un accident dans la vie de sa mère, pour qu'elle se fût à ce point mésalliée. Au moment de ces soupçons, elle l'avait abandonné lui-même pour retourner vivre dans sa famille. Et il essayait, en se débattant désespérément, de terminer ses études quand elle fut emportée par la tuberculose, de sorte qu'il perdit jusqu'aux maigres secours qu'elle lui allouait. Du côté paternel, le grand-père de Gimpei étant mort, il ne lui restait que sa grand-mère et sa tante. Cette dernière, à ce qu'il apprit, gardait près d'elle la fille

qu'elle avait eue avant son divorce. Mais il y avait beau temps, à ce moment-là, que Gimpei n'entretenait plus de correspondance avec le village, et il ne sut pas si la jeune fille s'était finalement mariée.

Étendu sur le frais gazon, après sa course derrière Machié, Gimpei songeait qu'il ne s'était produit que bien peu de changements, depuis le temps où il se cachait dans les fourrés de lespedeza au bord du lac, près du village de Yagoï. En lui régnait la même tristesse. Tout au plus avait-il cessé de penser sérieusement à venger la mort de son père. L'assassin, si tant est qu'il y en eût, ne devait déjà plus être très gaillard lui-même. Gimpei se fût-il trouvé soulagé, comme on l'est lorsqu'on se délivre d'une vieille obsession, au cas où on ne sait quel patriarche tordu l'eût rattrapé dans sa vie, et lui eût avoué son crime ? En fût-il revenu, lui Gimpei, au temps de ces deux enfants, absorbés dans le secret de leurs jeunes amours ? Il revit avec précision les fleurs des cerisiers sauvages, dédoublées dans l'eau du lac, que ne froissait pas la moindre brise. Fermant les yeux, il ressuscita le visage de sa mère.

Cependant, la jeune fille venait de repartir avec le Shiba. À l'instant où Gimpei rouvrait les yeux, l'étudiant s'était mis debout et, de la petite éminence, les regardait s'éloigner. Le soleil couchant incendiait le feuillage des ginkgos. Le chien, pressé de regagner sa niche, tirait sur la laisse. Il n'y avait personne sur la route, et pourtant la jeune fille ne se retourna pas. Elle allait d'un pas menu, rapide, très gracieux. Gimpei, sachant que dès le lendemain soir il la reverrait gravir la colline, se mit à siffler. Après quoi il se dirigea vers Mizuno, sifflant toujours, même quand le jeune homme l'eut remarqué.

— « Eh bien, on ne s'ennuie pas ! » remarqua-t-il.

Mizuno détourna le regard.

— « On ne s'ennuie pas, dis-je ! »

Mizuno lui fit face cette fois, fronçant les sourcils.

— « Allons, allons, inutile de me faire ces yeux-là ! Pourquoi ne pas nous asseoir et bavarder un peu ? Tout ce que je dis, c'est que s'il existe des gens heureux, ils méritent qu'on les envie, c'est tout. »

Le jeune homme lui tourna le dos, prêt à s'en aller.

— « Eh bien, on se sauve ? »

Mizuno l'affronta :

— « Je ne me sauve pas. Il se trouve que je n'ai rien à vous dire. »

— « Ou tu te figures que je médite quelque petit chantage ? Allons, assieds-toi, voyons. »

Mizuno restait debout, immobile.

— « Je la trouve merveilleuse, ta petite amie. Je ne devrais pas ? Merveilleuse, oui ! Toi au moins tu dois être heureux ! »

— « Et alors ? »

— « J'ai envie de parler avec quelqu'un d'heureux. Pour ne rien te

cacher, je l'ai suivie jusqu'ici, ton amie, tellement je la trouvais belle. Tu imagines ma surprise quand j'ai vu qu'elle et toi aviez rendez-vous ! »

Stupéfait lui-même, Mizuno le dévisagea, mais n'en ébaucha pas moins un mouvement pour s'en aller.

— « Écoute, parlons-nous un peu. »

Gimpei lui posa la main sur l'épaule, essayant de le retenir. Le jeune homme le repoussa avec violence :

— « Espèce de cinglé ! »

Gimpei, perdant l'équilibre, dévala le flanc de la butte et alla s'écraser sur l'asphalte en contrebas, où il se meurtrit l'épaule droite. Il demeura une seconde assis, jambes croisées, puis, se tenant l'épaule, se remit debout et entreprit d'escalader à nouveau la butte. Mizuno avait disparu. Gimpei, le souffle court, avait l'impression qu'un poids lui écrasait la poitrine. Il se rassit à même le sol et laissa lentement tomber sa tête sur ses genoux.

Pourquoi il avait abordé l'étudiant, après le départ de la jeune fille, lui-même n'eût pu l'expliquer. Aucune mauvaise intention ne l'animait tandis qu'il se dirigeait, tout sifflotant, vers le jeune homme. Et il ne mentait nullement en disant que tout ce qu'il voulait, était causer avec lui de la beauté de la jeune fille. Qui sait ? Il eût suffi, peut-être, que son interlocuteur montrât un tout petit peu plus de compréhension, et Gimpei lui eût appris à découvrir des aspects de cette beauté qui, jusque-là, lui avaient échappé. Mais cette façon de l'interpeller à brûle-pourpoint... :

— « Eh bien, on ne s'ennuie pas ! »

Que pouvait-il dire de pis que ces mots fielleux ? N'y avait-il pas moyen de s'exprimer avec un peu plus de bonheur ? Quoi qu'il en fût, Gimpei se trouvait dans un tel état de faiblesse qu'une bourrade de l'étudiant avait suffi à l'envoyer rouler sur la chaussée. Il eût pu pleurer devant ce délabrement de son corps. Une main crispée dans l'herbe, l'autre soutenant son épaule meurtrie, il vit le rose crépuscule se brouiller sous ses paupières plissées.

La jeune fille, sans doute, ne reviendrait plus promener son chien le long de la côte. À moins que le garçon ne parvînt pas à la prévenir avant le lendemain ? Gimpei, alors, la verrait peut-être une fois encore remonter l'allée entre les gingkos. Bien sûr, l'étudiant devant fatalement le reconnaître, il ne pouvait être question de se montrer, que ce fût sur la route ou sur la butte. Gimpei regarda tout autour de lui, sans aviser une cachette. L'image de la jeune fille, son lainage blanc, les revers à carreaux rouges de son pantalon s'évanouirent. Gimpei n'eut plus dans la tête que la roseur du ciel.

— « Hisako ! Hisako ! » cria-t-il d'une voix étranglée.

C'était Hisako Tamaki qu'il appelait ainsi.

Un jour, il allait en taxi rejoindre Hisako, et le ciel de la ville avait pris cette même teinte rose, quoiqu'on fût encore bien éloigné du crépuscule, — aux alentours de trois heures de l'après-midi tout au plus. Par la vitre la plus proche de Gimpei, le ciel affectait une nuance bleuâtre, mais à côté du chauffeur, qui avait baissé sa propre vitre, on eût dit que la couleur était différente.

Gimpei se pencha sur l'épaule de l'homme :

— « Le ciel n'est-il pas plus ou moins rose ? » demanda-t-il.

— « Oui, ça en a l'air », dit l'autre avec indifférence.

— « Une teinte rose, vraiment. Je serais curieux de savoir pourquoi.

Ce ne sont quand même pas mes yeux. »

— « Non, non, ce ne sont pas vos yeux. »

Toujours penché en avant, il perçut l'odeur de vieux vêtements qui se dégageait du chauffeur.

Par la suite, chaque fois qu'il prenait un taxi, il ne pouvait s'empêcher de distinguer deux mondes, l'un d'un rose pâle, et l'autre bleuâtre. Les objets, à travers la vitre d'un véhicule, apparaissent bleus, et ceux que l'on voit par la portière avant, quand la vitre de celle-ci est baissée, semblent vaguement roses par contraste. L'explication n'est sans doute pas plus compliquée. Mais Gimpei paraissait être arrivé à se convaincre que le ciel lui-même, la ville, les murs, les rues et jusqu'à chaque tronc d'arbre irradiaient effectivement cette surprenante couleur rose. Au printemps, et également en automne, beaucoup de chauffeurs de taxis roulent la vitre avant baissée, tout en gardant relevées celles de l'arrière. Et chaque course, même si ses moyens ne lui permettaient pas d'user fréquemment de taxis, renforçait en Gimpei sa conviction.

Il s'habitua donc bel et bien à distinguer deux mondes : l'un qui était rose et chaud, celui du conducteur, et l'autre bleu et froid, celui du passager — Gimpei lui-même en l'occurrence. Bien sûr, filtré par l'écran d'une vitre, le monde paraît plus limpide. Et, à Tokyo, ce pouvait être la poussière, étendue comme un voile sur le ciel et sur la ville, qui déterminait la nuance rose. Quand Gimpei, coudes appuyés sur le dossier de la banquette avant, se penchait pour observer ce monde baigné de rose, bien souvent il lui arrivait d'être irrité par la stagnante moiteur de l'air, et pris de l'envie d'apostropher le chauffeur :

— « Alors, quoi ! »

Simplement pour avoir le prétexte de se colleter avec lui. Il fallait voir là, sans doute, la manifestation d'un refus, d'un défi. À l'égard de quoi... Gimpei l'ignorait. Il n'ignorait pas, en revanche, qu'eût-il cédé à son impulsion, il se fût trouvé rangé, une fois pour toutes, dans la catégorie des aliénés. Mais il pouvait s'approcher d'un air menaçant, rouler des yeux furibonds, sans qu'un seul des chauffeurs montrât la

moindre crainte. On sait bien qu'aussi longtemps que le ciel et toute la ville paraissent roses, cela signifie que la nuit n'est pas encore là.

Au demeurant, ils avaient sans doute bien raison de ne pas prendre peur. La première fois que cette propriété des vitres de taxis avait permis à Gimpei d'établir le partage entre un monde rosé et un monde bleuâtre, il allait retrouver Hisako, et c'était l'impatience de cette rencontre qui le faisait se pencher en avant sur la banquette. N'importe quel taxi évoquait le souvenir de la jeune fille. Au remugle de vieux vêtements s'était bientôt substituée, ce jour-là, l'odeur de l'uniforme en serge bleue porté par Hisako, et, dans la suite, tout conducteur de taxi amenait l'association avec cette odeur. Que les vêtements de l'homme fussent neufs n'y changeait absolument rien.

Gimpei était déjà rayé des cadres professoraux, lors de sa découverte de la roseur du ciel. Hisako elle-même avait été contrainte de changer d'école, et ils ne se revoyaient qu'en cachette. Bien avant qu'ils n'en fussent arrivés là Gimpei redoutait un tel déroulement des choses :

— « Surtout ne dis rien à Mlle Onda, notre secret ne regarde que nous... » avait-il murmuré.

Hisako s'empourprait, comme s'ils eussent été sur le lieu même de leurs amours clandestines.

— « Un secret que l'on garde est plein de douceur, plein de gaieté. Arrive-t-il à transpirer, il devient démon un assoiffé de vengeance ! »

Hisako, les joues creusées de fossettes, le scrutait de son regard en dessous. Ils se trouvaient face à face, dans un coin du couloir de l'école. Juste derrière la fenêtre, une des élèves s'était pendue par les mains à la branche d'un cerisier tout empanaché de jeune feuillage et l'utilisait comme escarpolette. L'arbre était agité d'un tel mouvement qu'on croyait percevoir, par la fenêtre vitrée du couloir, le bruit de froissement des branches.

— « Ceux qui s'aiment ne peuvent compter sur personne. Tu comprends cela ? Et pas plus sur Mlle Onda. Elle fait partie de nos ennemis maintenant. Le monde nous guette à travers ses yeux, nous écoute avec ses oreilles. »

— « Je sens que je vais quand même tout lui dire. »

— Ça non, il n'en est pas question ! »

Gimpei jeta autour de lui un regard inquiet.

— « Mais je n'en peux plus, moi. Imagine qu'elle s'efforce de me consoler, qu'elle vienne me dire : « Qu'est-ce que tu as, Hisa-chan ? » Jamais je ne pourrai lui cacher notre secret. »

— « Et quel besoin éprouves-tu d'être consolée par une amie ? » riposta Gimpei, la voix plus dure.

— « Aussitôt que je l'aperçois je suis sûre de me mettre à pleurer. Hier, en rentrant, j'avais les yeux si gonflés que même l'eau n'arrivait

pas à les décongestionner. L'été encore, il y a de la glace dans le réfrigérateur, mais en ce moment... »

— « Sujet de conversation très approprié ! »

— « Mais tout est si dur, pour moi... »

— « Regarde-moi en face. »

Elle levait les yeux, toute docile. Plutôt qu'elle ne le regardait, elle semblait lui offrir ses yeux. Puis la présence physique de la jeune fille s'imposa à Gimpei et il se tut.

Avant que leurs relations fussent parvenues à ce tournant, il s'était mis en tête de questionner Nobuko Onda, touchant la petite histoire de la famille Tamaki. De son propre aveu, Hisako ne gardait pas de secrets vis-à-vis de son amie.

Mais il n'était pas si facile d'entreprendre la jeune Onda. Gimpei, s'il se mettait à la questionner, craignait qu'elle ne perçât à jour ses véritables desseins. Onda était une élève très satisfaisante, mais douée d'un caractère énergique.

Il avait lu à haute voix, un jour, pendant la classe, des extraits du livre de Yukichi Fukuzawa : « Relations sociales entre Hommes et Femmes » — commençant par le passage : « Selon un poème satirique, il est licite pour les époux de marcher côte à côte, sitôt passé les deux ou trois premiers pâtés de maisons », et continuant par celui qui dit : « Il arrive que l'on surprenne des propos incongrus. Ceux de certains beaux-parents par exemple. Si l'épouse témoigne de l'affliction, lors du départ de l'époux pour un voyage, ou si l'époux veille avec tendresse son épouse alitée, tous deux contrarient en cela les exigences des beaux-parents, lesquels considèrent comme de la plus grande inconvenance un tel étalage de sentiments. »

Toutes les élèves pouffèrent avec un bel ensemble. Onda seule restait impassible.

— « Vous ne riez pas, mademoiselle Onda ? » demanda Gimpei.

La jeune fille ne souffla mot.

— « Mademoiselle Onda, cela ne vous amuse pas ? »

— « Non, monsieur. »

— « Si même il en est ainsi, vous pourriez rire comme tout le monde. »

— « Mais je n'en ai pas envie. Je pourrais, sans doute, rire en même temps que les autres, mais je ne vois pas pourquoi je le devrais simplement parce que tout le monde le fait. »

— « Vous ergotez, mademoiselle », dit Gimpei, qui se composa un visage grave. « Mlle Onda nous affirme ne pas trouver cela drôle. Qu'en pensez-vous, vous autres ? »

À la question ne répondit qu'un grand silence.

— « Donc, ce ne serait pas drôle ? Yukichi Fukuzawa écrivait ces lignes en 1896. Deux guerres mondiales ont passé sur nous depuis ce

temps-là. Et si, aujourd'hui, le caractère unique de pareilles citations ne vous touche pas, c'est que réellement quelque chose ne va pas », poursuivait Gimpei, qui, au plus fort de son raisonnement, ne put se tenir de demander, avec une sensible acrimonie : « À propos, l'une d'entre vous, a-t-elle déjà vu rire Mlle Onda ? »

— « Moi, oui ! »

— « Oh ! Oui, Monsieur. »

— « Bien sûr, c'est souvent qu'elle rit ! »

Les réponses jaillissaient cette fois, dans une atmosphère de gaieté et de bonne humeur.

Gimpei, ultérieurement, en vint à penser que c'était peut-être le versant caché, énigmatique de la personnalité d'Hisako qui avait fait d'elle l'inséparable de Nobuko Onda. Il émanait d'elle une sorte de magnétisme qui avait contraint Gimpei à la suivre. Et n'était-ce pas cette même force, tapie tout au fond d'elle, qui avait poussé la jeune fille à accueillir favorablement, de son côté, les avances de Gimpei ? La femme, en Hisako, s'était éveillée avec la brusquerie d'une impulsion électrique. Et Gimpei lui-même, lorsque Hisako s'était donnée, avait été secoué d'un tel frisson qu'il s'était demandé s'il en était ainsi pour beaucoup de jeunes filles.

On eût pu, peut-être, estimer qu'Hisako avait été la première femme dans la vie de Gimpei. Les jours, à l'époque où il était encore son professeur, passés à aimer la jeune fille, lui apparaissaient maintenant comme les plus heureux de cette vie. Le culte voué par lui, avant la mort de son père, à sa cousine Yagoï, avait été au sens propre un premier amour, dans toute son innocence. Mais peut-être, aussi, Gimpei était-il par trop jeune à ce moment-là.

Jamais il n'avait pu oublier un de ses rêves, quand il avait neuf ou dix ans. Il lui avait valu de chaleureuses félicitations. Au-dessus du lac de son enfance, dont les vagues étaient si sombres qu'elles paraissaient noires, planait un dirigeable. Puis, à y regarder mieux, ce n'était pas un dirigeable, mais une daurade gigantesque. Surgie des flots, maintenant elle voguait à loisir dans le ciel. Et elle ne se trouvait pas seule. De tous les côtés, d'autres poissons jaillissaient à leur tour d'entre les vagues.

— « Oh ! L'énorme daurade ! » s'écria Gimpei, au moment de s'éveiller.

Tout le monde le félicita :

— « C'est un signe faste, un rêve prémonitoire ! Ça veut dire que tu iras loin. »

La veille de ce jour-là, Yagoï lui avait offert un livre d'images, parmi lesquelles figurait un dirigeable. Gimpei n'en avait jamais vu de vrais, quoiqu'il en existât bel et bien à cette époque. Il est probable qu'ils ont été supplantés, maintenant, par les grands avions. Pour

Gimpei, le rêve de dirigeable et de daurade appartenait au passé. Plus que le présage d'une réussite sociale, c'était celui de son mariage avec Yagoï qu'il avait voulu y voir. Mais la réussite sociale elle non plus ne s'était pas réalisée. Gimpei eût-il même conservé, au lycée, son poste de professeur de lettres, qu'aucune perspective d'avancement ne lui était offerte. Contrairement à la merveilleuse daurade de son rêve, lui manquait la force non seulement de se maintenir, mais de s'élever au-dessus du commun de ses semblables. Bien plutôt était-il voué à disparaître, un jour ou l'autre, au plus sombre des flots. La flambée interdite de son amour pour Hisako s'était consumée trop vite, et, de ce bonheur éphémère, la déchéance avait été le terme. Ainsi que Gimpei l'avait prévu, le secret révélé à Onda s'était changé en démon assoiffé de vengeance. L'accusation portée par la jeune fille avait tout dévasté.

Depuis le jour où il avait cité en classe Fukuzawa, il s'efforçait de ne pas regarder Hisako. Mais malgré lui, et à son propre désarroi, ses yeux se reportaient sur Onda. Un jour encore, il entraîna celle-ci dans un coin de la cour de récréation, et, mi-suppliant, mi-menaçant, tenta de la persuader de ne pas divulguer leur secret. Mais la haine qu'éprouvait la jeune fille à son égard procédait plus d'une intuition aiguë du mal que du simple sens de la justice. Gimpei eut beau invoquer ce qu'il y a de très haut dans l'amour, le verdict fut tranchant :

— « Vous êtes sordide ! »

— « Mais c'est toi qui l'es ! Que peut-il y avoir de plus lâche que de trahir un secret ? Qu'as-tu donc, à la place du cœur ? Une limace qui dégorge son venin, un scorpion, un scolopendre ? »

— « Je n'ai rien dit à qui que ce soit. »

Peu de temps plus tard, cependant, Onda avertit par lettres le directeur de l'école et le père d'Hisako. Les lettres, anonymes, se terminaient par les mots : « De la part d'un scolopendre. »

Gimpei, alors, ne put revoir Hisako que clandestinement, à un endroit choisi par elle. La maison achetée par son père après la guerre se trouvait dans ce qui avait été autrefois une banlieue. Celle qu'ils habitaient précédemment, dans les beaux quartiers de l'ouest, avait été ravagée par un incendie pendant le conflit, et il n'en restait qu'un mur à demi effondré. C'était là que la jeune fille, qui se cachait de tout le monde, aimait à rencontrer Gimpei. Tout autour, la majeure partie du quartier s'était peuplée de maisons de tailles diverses, et les terrains calcinés, laissés à l'abandon, devenaient chaque jour plus rares. Les ruines avaient donc perdu leur premier caractère d'hostilité, de tristesse, et assurément constituaient une sorte de refuge. Les herbes qui y foisonnaient étaient assez hautes pour dissimuler les deux amants. Hisako, simple lycéenne encore, puisait une sorte de

confiance à se retrouver là où s'était écoulée son enfance.

Il lui était malaisé d'écrire à Gimpei. Et Gimpei lui-même ne pouvait pas plus lui adresser quelque lettre ou message que ce fût, qu'il ne pouvait lui téléphoner. Tout moyen de communication semblait donc leur être interdit. Aussi Gimpei traçait-il ses messages, à la craie, sur la face intérieure du mur en ruine, et Hisako venait en prendre connaissance. Ces inscriptions, étaient-ils convenus, devaient se trouver à la base du mur, de façon que les herbes folles pussent déjouer une curiosité éventuelle. Il ne pouvait être question, bien sûr, de messages compliqués, le jour et l'heure d'un rendez-vous et voilà tout. Mais le mur remplissait toujours parfaitement son office clandestin. Parfois c'était Hisako qui y laissait un message pour Gimpei. Non qu'elle n'eût pu, elle, fixer par lettre exprès ou par télégramme la date d'un rendez-vous. Mais, depuis le début, il était entendu que c'était à Gimpei qu'il incombait d'écrire sur le mur ces jours et ces heures, puis de revenir s'assurer qu'Hisako avait inscrit son propre acquiescement. Étroitement surveillée, il était à peu près impossible à la jeune fille de sortir le soir.

Gimpei déférait à un appel de celle-ci quand il avait découvert, de l'intérieur du taxi, le partage du monde en rose pâle et en bleuté. Hisako l'attendait, blottie dans les herbes au pied du mur. Gimpei lui avait dit un jour :

— « Si j'en crois la hauteur de ce mur, ton père doit être un homme dur, peu commode. J'imagine que pour couronner le tout il y avait planté des morceaux de verre, et des clous la pointe en l'air. »

Les maisons nouvellement construites, tout autour d'eux, étaient de plain-pied, et leurs habitants ne pouvaient voir au-delà du mur. Dans le voisinage, il ne se trouvait qu'une seule de ces maisons, de style occidental, qui comportât un étage. Mais, en raison ou non des récentes conceptions de l'architecture, elle demeurait fort basse, et même en se penchant à l'une des fenêtres supérieures, un tiers du jardin restait invisible. Et c'est parce qu'elle le savait qu'Hisako se tenait à proximité du mur. Le portail, vraisemblablement en bois, avait brûlé. Mais le terrain n'étant pas à vendre il y avait peu de risques que les curieux vinssent y fourrer leur nez, et même aux alentours de trois heures, l'après-midi, c'était un endroit rêvé pour les rendez-vous clandestins.

— « Ah ! Tu sors de l'école. »

Gimpei posa la main sur la tête d'Hisako et s'accroupit. Prenant entre ses paumes le visage aux pommettes pâles, il l'attira vers lui.

— « Nous n'avons pas beaucoup de temps. On vérifie l'heure à laquelle je quitte l'école. »

— « Oui, je sais. »

— « J'ai essayé de leur parler du cours spécial, sur « La Chronique

de Heiké », mais ils ont refusé. »

— « Ah ? Et tu m'attendais depuis longtemps ? Tu n'as pas de fourmis dans les jambes ? »

Tout en parlant il la prit sur ses genoux. Intimidée par le grand jour, elle se déroba d'un mouvement glissant :

— « Tenez... »

— « Qu'est-ce que c'est ? De l'argent ? Où l'as-tu pris ? »

— « C'est pour vous. Je l'ai volé. » Ses yeux étaient tout brillants : « Il y a vingt-sept mille yens ! »

— « C'est à ton père ? »

— « Je l'ai pris dans la chambre de maman. »

— « Mais je n'en veux pas ! Dépêche-toi de rapporter ça avant qu'on s'en aperçoive. »

— « Ça m'est égal. Je mettrais aussi bien le feu à la maison si on me surprenait ! »

— « Tu es complètement folle !... Qui s'amuserait, pour vingt-sept mille yens, à brûler une maison qui en vaut dix millions ! »

— « Cet argent-là, je crois que maman le garde en cachette de mon père. Donc elle ne pourra pas en faire un drame. J'ai bien réfléchi, tu sais, avant de le voler. Ce qui me ferait vraiment peur, ce serait d'aller le remettre là-bas. Je tremblerais tellement qu'on me prendrait à tous les coups. »

Ce n'était pas la première fois qu'elle offrait de l'argent à Gimpei. Il ne l'y incitait nullement. La jeune fille agissait de son propre chef.

— « Écoute, je ne suis pas dans le besoin. Un de mes vieux camarades d'Université se trouve être le secrétaire du président d'une société, un certain Arita. Et moi, grâce à cet ami, de temps en temps je suis chargé d'écrire les discours du patron. »

— « Arita ? Quel est son autre nom ? »

— « Otoji Arita... Un homme âgé. »

— « Oh ! Mon dieu ! C'est lui, qui préside le conseil d'administration de l'école où je suis maintenant... Et c'est par son intermédiaire que mon père est arrivé à m'y faire entrer ! »

— « Non ? »

— « Les discours, ceux que le président prononce à l'école, c'est vous qui les écrivez... Dire que je n'en ai jamais rien su ! »

— « Bah ! C'est toujours comme ça, la vie. »

— « C'est vrai, oui. Parfois, au moment où la lune est dans tout son éclat, je me dis que vous aussi êtes en train de la regarder. Et s'il y a de l'orage, je me demande : « Que fait-il, lui, dans son appartement ? »

— « Le vieil Arita en question, d'après mon camarade, souffre d'une phobie plutôt bizarre. J'ai été prié par cet ami, qui est donc son secrétaire, d'éviter le plus possible les mots du genre d'*épouse*, ou de *mariage*, dans la rédaction de mes pensums. Comme il s'agit d'un lycée

de filles, il devait s'attendre à ce que j'en use tout naturellement. Ce M. Arita n'aurait pas eu une petite crise en prononçant son discours ? »

— « Pas que j'aie remarqué, non. »

— « Évidemment, en public », dit Gimpei hochant la tête.

— « Que voulez-vous dire, une crise ? »

— « Bah ! Des névrosés, il y en a de toutes sortes. Toi et moi en sommes peut-être. Tu veux que je te fasse une démonstration ? »

Prenant dans ses mains les seins d'Hisako, il ferma les yeux. Alors, resurgi du fond de son enfance, lui apparut un champ de blé. Sur le chemin au-delà du champ, une femme montait à cru un cheval de labour. Elle avait autour du cou un linge blanc noué par devant.

— « Allez-y, étranglez-moi, je refuse de rentrer à la maison », murmura Hisako avec passion.

Stupéfait, Gimpei s'aperçut que sa propre main lui enserrait le cou. Il leva l'autre main, comme pour le mesurer. Le cou s'insérait tout juste, délicatement, entre ses doigts joints. Gimpei glissa la liasse de billets dans le chemisier de la jeune fille. Le buste de celle-ci se raidit, et elle ébaucha un mouvement de recul.

— « Sois mignonne, remporte cet argent chez toi. L'un de nous deux finira par commettre un vrai crime avec ce genre de bêtises. N'est-ce pas déjà comme un criminel, que m'a dénoncé Onda ? Cet individu inquiétant, ce menteur maladif peut à coup sûr être soupçonné de quelque forfait abominable... C'est bien ça qu'elle écrivait dans sa lettre ? Tu l'as revue récemment ? »

— « Non, pas plus qu'elle ne m'a écrit. Une fille comme elle, je ne veux plus rien en savoir de toute façon. »

Gimpei demeura un instant silencieux. Hisako étalait sur le sol un carré de nylon. Mais en dépit de cette protection le froid restait pénétrant. Une puissante odeur d'herbe humide montait autour des deux amants.

— « Monsieur... je voudrais que vous me suiviez, comme l'autre fois. Sans que je m'en aperçoive. Et aussi comme cette fois-là, à la sortie de mon école. Elle est plus éloignée, vous savez, la nouvelle... »

— « Et une fois encore, parvenue devant ton somptueux portail, tu feras semblant de découvrir que je t'ai suivie ? Et tu me lorgneras, toute cramoisie, à travers la grille ? »

— « Non, non, je vous ferai entrer, cette fois. La maison est si grande. Personne ne vous y dénicherait. Je pourrais même vous cacher dans ma propre chambre. »

Gimpei sentit monter en lui une joie brûlante. Peu de temps après, ils réalisèrent ce projet, mais Gimpei fut découvert par les parents d'Hisako.

Puis les années se chargèrent de l'éloigner de la jeune fille, et il se

retrouvait sur l'asphalte où l'avait précipité la bourrade de l'étudiant, appelant dans son désespoir : « Hisako ! Hisako ! » Rentré chez lui, il vit que ses genoux et son épaule étaient couverts d'ecchymoses. La butte mesurait deux fois la hauteur de Gimpei.

Le lendemain soir, il ne put s'empêcher d'essayer de revoir l'adolescente, sur la côte bordée de ginkos. Comment, pensait-il, lui aurais-je porté préjudice, elle qui dans son innocence n'avait même pas remarqué mon manège... Autant gémir sur le vol des oies sauvages. Autant regarder, au loin, le cours éblouissant du temps qui passe. Gimpei savait-il seulement s'il vivrait encore le lendemain ? Et la beauté même de la jeune fille ne serait pas éternelle.

L'algarade avec l'étudiant, en tout cas, rendait impossible à Gimpei, sous peine d'être reconnu, de rôder aux alentours de la côte, et à plus forte raison sur la butte qui paraissait être le lieu de rencontre favori des deux jeunes gens. Aussi résolut-il de s'allonger dans le fossé, entre le trottoir aux ginkos et la vieille propriété patricienne. Si par hasard un agent l'interpellait, il pourrait toujours prétendre qu'il avait bu : un faux pas, un voyou en veine de brutalité venait juste de le faire tomber. Oui, l'ivresse constituait encore la meilleure défense, et Gimpei, avant de sortir, veilla à absorber quelques gorgées d'alcool pour colorer son haleine.

Il avait noté, le jour précédent, la profondeur du fossé. Tandis qu'il y descendait, il se rendit compte qu'il était surtout très large. Les deux versants et le fond lui-même se trouvaient solidement empierrés. L'herbe poussait entre les pierres, et un tapis de feuilles mortes datant du dernier automne achevait de s'y décomposer. Plaqué contre le versant le plus proche du trottoir, Gimpei pouvait espérer échapper aux regards des passants, la côte étant rectiligne. Mais vingt minutes dans cette position lui donnèrent envie de mordre les pierres. Il découvrit, éclos dans un interstice, une violette. Il progressa sur les genoux, entrouvrit les lèvres, la cueillit avec ses dents et la mangea. Il eut du mal à l'avalier et un sanglot le secoua, en dépit de ses efforts pour se calmer.

La jeune fille et son chien firent leur apparition au bas de la côte. Gimpei se cramponna au parapet de pierre et, collé contre la paroi, dressa la tête avec beaucoup de précautions. Il lui semblait, tel était le tremblement de ses mains, que le petit mur allait s'effriter. Les battements de son cœur se transmettaient à la pierre.

Vêtue du même lainage blanc que la veille, la jeune fille avait changé son pantalon pour une jupe d'un rouge sombre, avec les chaussures assorties. La tache blanche et rouge s'affirmait peu à peu, contre le vert frais des arbres. Comme la jeune fille passait au-dessus de Gimpei, sa main fut juste à la hauteur des yeux de celui-ci. La peau claire du poignet s'éclaircissait encore en remontant vers le coude.

Gimpei releva les yeux jusqu'au menton parfait et dut les détourner, contenant à grand-peine un cri d'admiration.

Puis il aperçut l'étudiant, posté au même endroit que la veille. De sa cachette, à peu près au milieu de la côte, Gimpei vit les deux jeunes gens se promener, jambes gainées plus haut que le genou par les herbes. Ils voguèrent ainsi à travers la butte et disparurent de l'autre côté. Jusqu'au coucher du soleil, Gimpei attendit en vain le retour de la jeune fille. Le garçon, sans doute, lui avait parlé d'un individu suspect et ils avaient décidé d'éviter ces parages.

À d'innombrables reprises Gimpei revint errer le long des gingkos, passa d'interminables heures étendu dans l'herbe de la petite butte, mais jamais il ne revit la jeune fille. Il y eut un soir où le fantôme de celle-ci le ramena de force sur la colline. Les bourgeons, tout d'un coup, s'étaient mués en un vert et vigoureux feuillage, et l'ombre projetée par la lune sur la chaussée, la masse sombre et menaçante des arbres effrayèrent Gimpei. Il se rappela un autre soir, dans le village de son enfance, sur la côte de la mer du Japon, où la noirceur des flots, brusquement, l'avait terrorisé, et où il s'était mis à courir de toutes ses forces jusqu'à la maison. Puis ses oreilles perçurent un miaulement. Il s'immobilisa, scrutant le fond du fossé. Les chatons demeuraient invisibles, mais on distinguait confusément les contours d'une boîte, et on ne savait quoi, à l'intérieur de celle-ci, qui grouillait.

« Bien entendu, c'est l'endroit rêvé pour se débarrasser d'une portée. »

Les chatons, sitôt venus au jour, avaient été enfournés dans la boîte et abandonnés. Combien pouvaient-ils être, condamnés ainsi à mourir de faim malgré leurs larmes ? Gimpei, qui tentait de s'identifier à eux, se contraignit à écouter les miaulements. Et cependant la jeune fille ne reparut jamais sur la colline.

Au tout début de juin, il lut dans le journal qu'on organisait une chasse aux lucioles du côté de l'étang artificiel, non loin de la colline. Il s'agissait de ce même plan d'eau où l'on pouvait louer des barques. La jeune fille viendrait sûrement... Gimpei ne pouvait en douter. De toute évidence elle habitait par ici, puisqu'elle se promenait avec son chien sur la colline.

Le lac, près du village natal de la mère de Gimpei, était renommé lui aussi pour ses lucioles. Et Gimpei, qui accompagnait sa mère au moment de la chasse, relâchait ensuite ses prisonnières à l'intérieur de la moustiquaire. Yagoï l'imitait. Le panneau coulissant entre leurs deux chambres demeurait ouvert en grand, et ils se disputaient à qui aurait le plus le lucioles. Mais celles-ci ne restaient pas en place et les compter se révélait difficile.

— « Tu triches, Gin-chan ! Tu triches toujours ! »

Assise, elle secouait le poing dans sa direction et accablait la

moustiquaire qui ondulait sous les coups. Les lucioles voletaient de tous les côtés. Les coups de Yagoï ne rencontraient nulle résistance, ce qui mettait le comble à sa rage. Ses genoux tressautaient au rythme de ses gesticulations. Elle portait un kimono d'été très court, à manches étroites. Le vêtement se retroussait plus haut que les genoux. Ses jambes se détendaient peu à peu vers l'avant, et le bas de la moustiquaire commençait à se contorsionner comme pour s'en prendre à Gimpei. Yagoï devenait un fantôme, habillé d'une moustiquaire bleue.

— « Tu en as plus que moi maintenant, Yagoï-chan. Regarde derrière toi, tu vas voir. »

— « Évidemment j'en ai plus. »

Les secousses de la moustiquaire exacerbaient le feu des lucioles, et en vérité on eût dit qu'elles étaient plus nombreuses.

Gimpei revoyait encore, dans sa tête, le motif à grandes croix brouillées du kimono de Yagoï. Mais que faisait, en revanche, la maman de Gimpei, qui devait pourtant dormir dans le même lit ? Ne protestait-elle pas contre le vacarme engendré par la fillette ? Et la mère de celle-ci à plus forte raison ! Couchée près d'elle, elle devait bien la gronder ? Et il y avait encore le petit frère de Yagoï qui dormait là, sûrement. Pourtant Gimpei n'arrivait à revoir que cette dernière, et elle seule.

Par intermittences, depuis quelque temps, lui revenait une vision d'éclairs au-dessus du lac. Toute la surface s'embrasait fugitivement, pour ne laisser subsister, sur la berge, que le chatolement des lucioles. Leur présence n'appartenait peut-être qu'à l'hallucination. Cependant les éclairs sont plus fréquents en été, qui est aussi la saison des lucioles. Gimpei se demandait s'il n'avait pas rajouté celles-ci après coup. Mais sa fertile imagination elle-même n'allait pas jusqu'à voir dans les insectes hypothétiques quelque langue de feu symbolisant l'âme de son père trouvé mort dans le lac. En tout cas, l'obscurité brutalement consécutive à l'éclair était rien moins que rassurante. À chaque fois que l'éphémère illumination révélait, au cœur de la nuit, cette étendue d'eau sans limites, figée, insondable, Gimpei tressaillait. Comme si la nature, un instant, eût mis à nu ses forces profondes, comme s'il eût perçu le gémissement du temps. Lorsque l'éclair frappait le lac dans toute son étendue, Gimpei ne parvenait à y voir que l'effet de ses propres fantasmes. Il pensait que cela ne se passe jamais ainsi dans la réalité. Et, pourtant, peut-être pensait-il aussi qu'au cas où un puissant éclair, déchirant le ciel, le frapperait lui-même, la brève lueur éblouirait tout le cercle de son entourage. C'était bel et bien ce qu'il avait éprouvé en étreignant pour la première fois Hisako, toute gauche, toute contractée encore.

Puis la foudre de ce premier contact, qui s'était avec brutalité

emparé de la jeune fille pour la transformer, avait investi Gimpei de ce même sentiment de stupeur. Pressé par Hisako, il parvint à se glisser subrepticement dans la chambre de la jeune fille, chez ses parents.

— « Vraiment c'est une grande maison. Ce que je me demande, c'est comment j'arriverai à en ressortir sans me faire voir. »

— « Je te montrerai. Tu pourrais même passer par la fenêtre. »

— « Mais... on est à l'étage, non ? » dit Gimpei avec un mouvement de recul.

— « Je te fabriquerai une corde, avec mes ceintures nouées bout à bout. »

— « Et le chien ? Vous n'en avez pas ? Je ne suis pas très porté sur les chiens, tu sais. »

— « Non, non, nous n'en avons pas. »

Pour Hisako, qui dévisageait Gimpei de ses yeux étincelants, ce n'était pas de cela qu'il s'agissait :

— « Nous ne pouvons pas nous marier, n'est-ce pas ? Alors, je voulais absolument que nous soyons dans ma chambre, ne fût-ce qu'une fois. Le « lit de gazon », tu comprends, encore et encore, je n'en pouvais plus ! »

— « Le lit de gazon... Bien sûr, on dit ça aussi dans le sens littéral. Mais le plus souvent, aujourd'hui, ça désigne plutôt l'autre monde, le silence de la tombe. »

— « C'est vrai ? »

La jeune fille ne l'écoutait que d'une oreille.

— « Je sais bien que maintenant qu'on m'a mis à la porte, et que je n'enseigne plus les lettres, c'est sans importance, mais... »

Cela lui importait grandement en réalité. Il ne supportait pas l'idée d'avoir été radié, de ne plus enseigner. Quel monde implacable, que celui où nous vivons ! Écrasé par le luxe raffiné de la chambre de son ancienne élève, Gimpei ne se voyait plus lui-même que comme un criminel recherché par la justice. Il avait cessé d'être l'homme qui suivait Hisako de l'école jusqu'à sa maison. Cette fois, assurément, puisque la jeune fille ne faisait que feindre d'ignorer qu'il la suivait, et qu'elle s'était déjà, au demeurant, donnée à Gimpei, il ne s'agissait pour eux que d'un jeu, un simulacre combiné à l'avance. Et, cependant, que la jeune fille elle-même l'eût proposé, comblait Gimpei de bonheur.

— « Écoute. » Elle lui prit la main et la serra. « Ça va être l'heure du dîner. Mais tu m'attends, n'est-ce pas ? »

Il l'attira contre lui et l'embrassa. La jeune fille, espérant que le baiser se prolongerait, s'abandonna entre ses bras, et l'obligation où il se trouva de la soutenir lui rendit un peu de confiance.

— « Que vas-tu faire en m'attendant ? »

— « Ma foi... Tu n'aurais pas... n'importe quoi... un album de photos ? »

— « Non, pas moi. Ni album, ni journal intime. »

— « C'est vrai que tu ne m'as jamais rien raconté sur ton enfance. »

— « Quel intérêt cela présente-t-il ? »

Elle quitta la chambre sans même s'essuyer les lèvres. Gimpei se demandait ce que pouvait être l'expression de son visage, assise à table entre ses parents. Il découvrit, dans une sorte de renfoncement masqué par un rideau, un petit lavabo. Avec mille précautions il tourna le robinet, se lava minutieusement le visage et les mains, se rinça la bouche. Ses hideux pieds eux aussi il eût bien voulu les laver. Mais quand il eut retiré ses chaussettes, et placé l'un d'eux à la bonne hauteur, il ne put se résoudre à le plonger dans la vasque même où Hisako baignait son visage. D'ailleurs ce n'étaient pas de simples ablutions qui pouvaient rendre présentables des pieds comme les siens. Tout au plus lui auraient-elles rappelé leur difformité.

Le rendez-vous serait peut-être passé inaperçu, si Hisako ne s'était mis en tête de lui préparer des sandwiches. Elle poussa la témérité jusqu'à lui en porter tout un choix, à grand renfort de plateau en argent, café, et ainsi de suite.

On heurta à la porte. Hisako, comme si elle venait à l'instant de prendre sa décision, demanda d'un ton accusateur :

— « C'est vous, mère... ? »

— « Oui, c'est moi. »

— « N'ouvrez pas, s'il vous plaît. Je reçois un invité. »

— « Un invité ? Quel invité ? »

— « Mon professeur », répliqua Hisako d'une voix plus faible, mais toujours résolument énergique.

Submergé par un bonheur sans mélange, Gimpei se mit debout. Armé, il eût peut-être tiré sur la jeune fille à ce moment-là. La balle lui troue la poitrine et, à travers la porte, frappe à son tour la mère. Hisako s'écroule vers Gimpei, la mère de l'autre côté. La porte les sépare tandis qu'elles tombent à la renverse. Mais Hisako, dans sa chute, se retourne avec une grâce indicible et vient étreindre les genoux de Gimpei. Un flot de sang jaillit de sa blessure. Il trempe les jambes de Gimpei, ruisselle sur ses pieds dont le derme épaissi, noirâtre, devient aussi subtil qu'un pétale de rose. Les tissus plantaires voient s'effacer leurs rides, deviennent eux-mêmes plus lisses que la nacre. Les longs orteils noueux, plissés et tordus comme ceux d'un singe, s'imprègnent du sang d'Hisako, et affectent aussitôt le dessin parfait du pied des mannequins. Mais comment peut-elle saigner autant, se demande soudain Gimpei. Et il s'aperçoit que le sang jaillit aussi d'une blessure à sa propre poitrine... Il se sentit défaillir, tout enveloppé du nuage aux cinq couleurs au sein duquel Bouddha vient

accueillir les mânes des trépassés. Mais cette vision d'extase ne dura qu'un instant.

— « Le sang de ma fille est mêlé à l'onguent : ce même onguent qu'elle vous apportait, à l'école, pour soigner votre mycose ! »

Au son de la voix du père d'Hisako, Gimpei se raidit, prêt à se défendre. Ses oreilles l'abusaient. Longtemps et encore. Revenant à la réalité présente, il ne vit plus que la personne d'Hisako, toute droite, affrontant avec calme ce qui se trouvait derrière la porte. Alors la peur de Gimpei se dissipa. Derrière la porte, aucun bruit. Et cependant la porte elle-même n'empêchait pas Gimpei de distinguer la mère, toute tremblante sous le regard implacable de la fille : volaille soudain dénudée, déplumée par son propre poussin. Des pas battirent piteusement en retraite dans le couloir. Hisako s'avança avec résolution, tourna la clé dans la serrure, puis, la main sur la poignée, fit face à Gimpei. Prise d'une subite faiblesse, elle s'adossa à la porte et éclata en sanglots.

Inévitablement, le pas enragé du père succéda à celui de la mère. La poignée de la porte fut secouée. On entendit :

— « Ouvre tout de suite, tu m'entends ! Hisako, tu vas ouvrir ! »

— « Très bien, je vais lui parler », dit Gimpei.

— « Non, je ne veux pas ! »

— « Mais pourquoi ? Crois-tu que nous ayons le choix ? »

— « Je ne veux pas que tu le voies. »

— « Nous n'allons pas nous battre, tu sais. Je n'ai même pas de revolver, ni rien. »

— « Je ne veux pas que tu le connaisses. Sauve-toi par la fenêtre ! »

— « Par la fenêtre ? Pourquoi pas ? Moi qui ai des pieds de singe... »

— « Mais c'est dangereux avec des souliers. »

— « Je venais juste de les ôter. »

D'une commode la jeune fille sortit deux ou trois ceintures qu'elle attachait bout à bout. Le père, derrière la porte, ne se contenait plus.

— « Un instant, je vous prie. J'ouvre tout de suite. Vous n'avez rien à craindre, nous n'avons pas l'intention de nous suicider. »

— « Comment ? Mais qu'est-ce que c'est que ces sottises ! »

Il paraissait décontenancé, pourtant, et pour quelques secondes le vacarme s'apaisa.

Hisako avait roulé autour de ses poignets une des extrémités de la corde de fortune qui pendait par la fenêtre et, tout en pleurant, s'évertuait à compenser autant qu'elle le pouvait le poids de Gimpei. Le bout du nez de celle-ci effleura les doigts de la jeune fille tandis qu'il descendait avec assez de souplesse. Il avait voulu, en fait, y poser les lèvres, mais à ce moment-là il regardait le sol et c'était avec le nez qu'il les avait touchés. Il eût voulu aussi donner au visage d'Hisako un

dernier baiser de gratitude, d'adieu. Mais la jeune fille, contractée par l'effort, devait s'arc-bouter, prenant appui des genoux sur le mur, et Gimpei, suspendu dans le vide, se trouvait trop loin d'elle. Dès qu'il fut sur le sol, il imprima deux petites secousses aux ceintures, en signe de tendre complicité. La deuxième, faute de point d'attache, se perdit et la légère corde d'étoffe jaillit tout entière de la chambre éclairée, tomba en tournoyant.

— « C'est vrai, tu me la donnes ? Alors je la garde sur moi. »

Gimpei prit sa course à travers le jardin, tout en roulant adroitement, en quelques moulinets, les ceintures autour de son bras. Un bref coup d'œil en arrière lui montra Hisako et une autre silhouette, celle de son père apparemment, dessinées dans l'encadrement de la fenêtre. On eût dit que l'homme était incapable d'élever la voix. Gimpei, en vérité comme un singe, escalada le portail aux arabesques.

Hisako avait-elle fini par se marier, après tout cela ?

Gimpei ne la revit qu'une seule fois. Il retourna, certes, à maintes et maintes reprises, sur le lieu même de leurs rendez-vous d'antan : le lit de gazon, ainsi qu'elle l'avait baptisé. Mais plus jamais il ne la découvrit, nichée dans les ruines et les herbes folles ; plus jamais, sur la face intérieure du mur de béton, il ne put déchiffrer un message. Inlassablement, il revenait. Même en hiver, lorsque la végétation morte disparaissait sous la neige. Et, un jour de printemps, en réponse eût-on dit à ce déraisonnable espoir, Hisako fut là, au milieu du pastel des herbes nouvelles.

Ah ! Mais Nobuko Onda se trouvait avec elle. Gimpei, le cœur battant, pensa d'abord qu'Hisako elle aussi revenait là, de temps en temps, à sa recherche, et que peut-être le hasard seul avait fait qu'ils ne s'étaient pas rencontrés. Mais la jeune fille paraissait si stupéfaite, qu'il comprit bien que c'était avec Onda qu'elle avait eu rendez-vous. Oui, Onda la délatrice, à cette place même où, en secret, Hisako et lui s'étaient aimés. Comment cela pouvait-il être ? Il savait, en tout cas, qu'il lui fallait mesurer ses paroles.

— « Oh ! Monsieur », s'exclama Hisako.

— « Monsieur ! »

Onda utilisait le même mot, mais avec plus de violence, comme pour dominer sa compagne.

— « Ainsi vous persistez à fréquenter ce genre de personne, mademoiselle Tamaki ? » demanda Gimpei, montrant Onda d'un mouvement de menton.

Les deux jeunes filles étaient assises sur un carré de nylon.

— « Hisako a reçu son diplôme aujourd'hui, monsieur Momoï ! » proclama Onda, regardant fixement Gimpei.

— « Ah ! Oui, la remise des diplômes. Tiens !... »

Déjà il était en train d'en dire plus qu'il ne se l'était promis.

— « Pas une seule fois je n'ai remis les pieds à l'école, depuis... »
commença Hisako, avec une intonation plaintive.

— « Oui, je sais. »

Les paroles de la jeune fille le touchaient au cœur. Et cependant, ressentiment tenace à l'endroit d'Onda, son ennemie jurée, ou réveil, en lui-même, du professeur d'autrefois, ce fut une remarque inattendue qui lui vint à la bouche :

— « Et tu as quand même obtenu ton diplôme... »

— « Évidemment ! Le président du conseil d'administration est intervenu », répliqua Onda.

On pouvait se demander si elle était bien ou mal intentionnée vis-à-vis d'Hisako.

— « Écoute, Onda, tu es un petit génie, d'accord. Mais pour le moment, tais-toi. »

Il se tourna vers Hisako :

— « Il a prononcé un discours de félicitations, votre président ? »

— « Oui. »

— « Je n'écris plus les textes du vieil Arita, tu sais. Le ton de l'allocution devait être différent aujourd'hui. »

— « Oui, elle était plus courte. »

— « Mais de quoi parlez-vous ! » coupa Onda. « Vous n'avez vraiment rien d'autre à vous dire, pour une fois que vous vous rencontrez ? »

— « Nous aurions des millions de choses à nous dire, pour peu que tu daignes nous laisser seuls ! Ce qu'il en coûte de mettre une espionne dans la confidence, nous sommes payés pour le savoir. Si toi tu as quelque chose à dire à Mlle Tamaki, dis-le et dépêche-toi. »

— « Je ne suis pas une espionne ! Je n'ai fait que protéger Mlle Tamaki contre un répugnant personnage. Grâce à ma lettre elle a pu changer d'école. Et s'il lui a été impossible de suivre les cours, en tout cas elle a échappé à votre mauvaise influence. Hisako m'est très chère, et je suis prête à me battre pour la défendre, quoi que vous tentiez contre moi. Quant à elle, je suis bien sûre qu'elle n'éprouve plus que de l'aversion à votre égard. »

— « Voyons voir ! Qu'est-ce que je pourrais bien te faire ? Je te conseille de partir immédiatement, ou cela pourrait en effet devenir dangereux ! »

— « Non, je ne quitterai pas Mlle Tamaki. C'est avec moi qu'elle avait rendez-vous ici, et c'est à vous à vous en aller ! »

— « Tu serais donc son ange gardien ? Ou sa dame de compagnie ? »

— « Pas du tout. Mais vous, vous êtes quelqu'un d'infâme. »

Elle détourna la tête :

— « Rentrons, Hisako. Dis adieu pour toujours à cet infâme personnage. Et qu'il comprenne bien tout le dégoût, toute l'indignation qu'il t'inspire ! »

— « Écoute. Tu as dit toi-même que nous avons à parler, Mlle Tamaki et moi. Or nous n'avons pas encore pu commencer. Alors, sauve-toi ! »

Tout en parlant, par dérision il lui caressait le crâne.

— « C'est ignoble ! » s'écria la jeune fille.

— « En effet ! Quand t'es-tu lavé les cheveux pour la dernière fois ? Tu devrais bien te décrasser avant qu'ils commencent à sentir ! Tels quels, jamais un homme ne se risquera à les caresser. »

Onda paraissait confondue par l'affront.

— « Alors, tu te décides à filer ? Tu devrais faire attention. Un personnage aussi répugnant que moi n'hésite pas à frapper les femmes ! À coups de pieds, à coups de poings. »

— « Je ne crains ni les uns, ni les autres. »

— « Parfait, alors. »

Gimpei la saisit par le poignet comme pour l'entraîner et se retourna vers Hisako :

— « D'accord ? »

Il crut lire une approbation dans ses yeux. Encouragé, il commença à tirer Onda derrière lui.

— « Mais laissez-moi ! Vous êtes fou ! »

Elle trébuchait, et cependant essaya de lui mordre la main.

— « Et alors ? Tu gratifies de baisemains les dégoûtants personnages, maintenant ? »

— « Je veux vous mordre ! » hurla la jeune fille, sans pourtant essayer à nouveau de réaliser sa menace.

Elle se redressa, par souci du qu'en-dira-t-on, au moment où ils franchissaient le seuil de l'ancien portail. Gimpei, sans relâcher son étreinte, héla un taxi qui passait.

— « Écoutez, cette jeune fille s'est enfuie de chez elle. Quelqu'un de sa famille attend à la station d'Omori et la prendra en charge. Emmenez-la là-bas le plus vite possible. »

Tout en débitant son histoire, il avait pris Onda à bras-le-corps, la poussait dans le taxi et jetait un billet de mille yens au chauffeur. La voiture démarra en trombe.

Revenu derrière le mur, il retrouva Hisako, toujours assise sur le carré de tissu synthétique.

— « Je l'ai fourrée dans un taxi en prétendant que c'était une fugueuse. Ce qui m'a coûté mille yens ! Mais quoi, ça lui fera toujours connaître Omori. »

— « Et elle récriera à mes parents pour se venger. »

— « Tu crois ? Signé : De la part d'un scolopendre ? »

— « À moins qu'elle n'écrive pas, en fin de compte... Elle souhaite aller à l'Université, et elle tentait de me convaincre de m'y inscrire moi aussi. »

Son idée serait de me donner des leçons particulières, et qu'en échange mon père lui paie ses études. Elle appartient à un milieu modeste... »

— « C'était pour parler de ça, votre rendez-vous ici ? »

— « Oui. Depuis janvier elle me bombarde de lettres. Je n'avais pas l'intention de la recevoir à la maison, et je lui ai écrit que j'assisterais à la remise des diplômes. Elle m'attendait devant l'école. Et je voulais revenir ici encore une fois, aussi. »

— « Moi, je ne les compte plus, les fois où je suis venu. Même quand tout était sous la neige... »

Hisako hocha la tête, et ses adorables fossettes apparurent. Qui, la voyant, eût pu croire que tout cela s'était passé, entre elle et lui ? Gimpei lui-même cherchait vainement la moindre trace de sa « pernicieuse influence ».

— « Je me doutais qu'il devait vous arriver de revenir », murmura la jeune fille.

— « Tu sais, même quand la neige avait fondu dans toute la ville, ici on en trouvait encore. Il faut dire que le mur est de taille... Et les gens qui balaient la neige doivent la repousser jusqu'ici. De ce côté-ci de la porte, ça faisait une vraie montagne. Alors, je me disais que c'était un obstacle de plus à notre amour. Un peu comme s'il y avait eu un enfant enseveli sous toute cette neige. »

Ses paroles reprenaient un tour bizarre, incohérent, et il se tut tout d'un coup. Cependant Hisako acquiesçait, le regard candide. Gimpei se hâta de changer de sujet :

— « Ainsi tu iras avec Onda à l'Université ? Quelle Faculté... ? »

— « Bah ! Quel intérêt ? L'Université, pour des filles... » répliqua-t-elle, comme si vraiment elle n'y attachait pas d'importance.

— « Je garde précieusement les ceintures, tu sais ? C'est bien en souvenir que tu me les a données ? »

— « Je n'en pouvais plus, elles m'ont échappé des mains. »

Cela encore, pour elle, semblait dénué d'importance.

— « Ton père t'a vraiment grondée ? »

— « Il ne me laisse plus sortir seule. »

— « En tout cas, je n'aurais jamais cru qu'on t'empêcherait de retourner à l'école. Si je l'avais su, j'aurais essayé de me faufiler dans ta chambre pendant la nuit. »

— « Parfois, la nuit, je regardais le jardin de ma fenêtre », dit la jeune fille.

Les longs mois d'étroite surveillance, cependant, paraissaient l'avoir rendue à sa première innocence, et Gimpei, conscient de n'être plus

capable, ni de deviner, ni de susciter les obscurs mouvements de son âme, sentit ses propres espoirs s'évanouir. Il n'entrevoyait nul prétexte, nulle force qui eussent permis à ces derniers de se ranimer. Pourtant la jeune fille ne s'écarta pas quand il prit, sur le carré de nylon, la place abandonnée par Onda. Hisako portait un nouvel ensemble ravissant, bleu marine avec un col de dentelle. En raison de la cérémonie probablement. Peut-être même s'était-elle fardée à la dernière mode, mais avec tant de discrétion que Gimpei ne pouvait que le deviner. Un parfum imperceptible émanait d'elle. Avec mille précautions, Gimpei lui posa une main sur l'épaule :

— « Si nous nous sauvions, tous les deux ? Ensemble, très loin, sur les rives désolées d'un lac... »

— « J'ai pris la décision de ne plus vous revoir. Aujourd'hui je vous ai revu, et cela me rend heureuse. Mais je vous en prie, faites que ce soit la dernière fois. »

Elle s'exprimait d'un ton posé, sans avoir l'air de repousser Gimpei, et cependant avec une note de supplication :

— « Si, par la suite, je me rendais compte que je ne puis me passer de vous, alors je ne reculerais devant rien pour vous rejoindre. »

— « Je tombe de plus en plus bas, tu sais. »

— « J'irais vous chercher jusque dans les bas-fonds de Ueno s'il le fallait ! »

— « Pourquoi pas tout de suite ? »

— « Non, pas maintenant. »

— « Mais pourquoi pas ? »

— « J'ai été profondément blessée, et je n'en suis pas encore guérie. Une fois redevenue moi-même, si je m'aperçois que mon besoin de vous n'a pas changé, alors je retournerai vers vous. »

— « Oui ? »

Il se sentait gagné par un immense engourdissement :

— « Bien, je comprends. Sans doute vaut-il mieux que tu ne descendes pas de ton monde dans le mien. Ce que j'avais fait s'éveiller en toi, tâche de l'enfouir à nouveau, le plus profond possible. Peut-être courrais-tu à ta perte autrement. Et moi, dans mon propre monde, si différent, toute ma vie je te serai reconnaissant, toute ma vie je chérirai le souvenir que j'ai de toi. »

— « Moi, si je le peux, je m'efforcerai de vous oublier. »

— « Oui, c'est bien, c'est toi qui as raison. »

Sous la véhémence de ses propres paroles, les doigts glacés de la tristesse lui fouillaient le cœur.

— « Aujourd'hui, pourtant... »

Sa voix tremblait. Mais, contre toute attente, la jeune fille acquiesça. Puis, dans le taxi qui les emmenait, elle demeura silencieuse. Les yeux clos, les pommettes à peine colorées, son visage

ne tarda pas à perdre toute expression.

— « Regarde, tu vas voir un diable ! »

À l'instant elle rouvrit les yeux, mais nulle image diabolique ne paraissait les hanter.

— « Quelle tristesse, quand même... » dit Gimpei.

Il prit entre ses lèvres les cils d'Hisako :

— « Tu te souviens ? »

— « Oui... je me souviens. »

Le bruissement chargé de mots vides flotta jusqu'aux oreilles de Gimpei. Souffle lugubre, sur une lande désolée.

Il ne devait jamais revoir Hisako. À bien des reprises encore il vint errer du côté du terrain vague. Un jour, il trouva la porte condamnée. On avait coupé les herbes folles, nivelé la terre. Les travaux commencèrent un an et demi ou peut-être deux ans plus tard. La maison, tout étriquée, était indigne du père d'Hisako. Le terrain avait-il donc été vendu ? Gimpei resta là un long moment, les yeux clos, écoutant le chant régulier de la varlope sous la main du charpentier.

— « Adieu... »

Il s'adressait à Hisako, si lointaine. Puisse, pensa-t-il, son souvenir, dont tout ici est imprégné, rendre heureux les futurs habitants de la maison, édifiée en ce moment même... Le chant de la varlope, ainsi, prenait un sens.

Plus jamais Gimpei ne revint jusqu'au « lit de gazon », puisqu'il semblait, désormais, appartenir à d'autres. Comment eût-il pu savoir qu'Hisako s'était mariée, et que c'était elle, justement, qui devait habiter là...

Oui, elle viendra à la chasse aux lucioles. »

Et il en était tellement sûr, qu'en effet il revit l'adolescente une troisième fois.

La fête devait se prolonger cinq soirs de suite, et quoique Gimpei fût tout à fait prêt à se déplacer à chaque fois, il sut pressentir le jour exact de l'apparition de la jeune fille. Si l'attention de cette dernière, pourtant, avait été attirée par l'entrefilet publié dans la presse le troisième jour, le pressentiment n'avait rien d'inexplicable. Quoi qu'il en fût, au moment où Gimpei, une édition du soir en poche, sortit de chez lui, il était habité tout entier par la perspective de sa rencontre. Il n'existait pas de mots, lui semblait-il, qui pussent rendre l'éclat des yeux en amande de Machié ; et il dessinait sur ses propres paupières, avec le pouce et l'index, la vivante forme d'un poisson, minuscule et parfait. Tout en marchant il répétait ce geste, environné d'une musique paradisiaque.

— « Je naîtrai une seconde fois, jeune à nouveau, avec des pieds séduisants. Tandis que toi, il te suffit de demeurer toi-même. Ensemble nous danserons les figures d'un ballet resplendissant ! »

Il parlait tout haut dans son enthousiasme. Le tutu long de la jeune fille ondoyait, tournoyait.

— « Comment cela peut-il exister, une aussi exquise infante ! Elle appartient à une bonne famille, très certainement. Mais une telle perfection ne saurait durer plus longtemps que l'âge de seize ans, dix-sept ans à la rigueur... »

Pour Gimpei, le moment parfait incarné dans l'adolescente ne pouvait être qu'éphémère. Et quel secret, quand les autres jeunes filles ont si tôt fait d'ensevelir, sous la poussière des manuels scolaires, le subtil parfum du bouton à peine éclos, conférait à celle-là sa beauté, son inégalable perfection ? Quelle lumière, propre à elle seule, lui donnait ce rayonnement, cette transparence ? « Les lucioles seront lâchées à vingt heures », disait l'affiche placardée sur l'un des murs de la baraque où on louait les canots.

Au mois de juin, à Tokyo, le soleil se couche vers dix-neuf heures

trente et, en attendant, Gimpei se mit à arpenter de long en large le pont qui enjambe le plan d'eau.

— « Les personnes qui désirent louer une barque sont priées de se faire attribuer un numéro et d'attendre leur tour », répétait une voix dans un haut-parleur.

La chasse aux lucioles connaissait un succès tel qu'on eût pu la croire organisée par le propriétaire des canots. Jusqu'au lâcher des lucioles, la foule, sur le pont, devait se contenter d'observer d'un œil distrait le va-et-vient près de l'embarcadère, ou les évolutions des barques qui se trouvaient au milieu de l'eau. Mais Gimpei, impuissant à dominer son excitation, ne savait attendre qu'une chose, la venue de la jeune fille, et ni la foule, ni les embarcations ne parvenaient à l'intéresser.

À deux reprises déjà il avait poussé une pointe jusqu'à la colline aux gingkos. La tentation lui vint de s'embusquer une fois encore au fond du fossé. Plus exactement, se rappelant ce qui s'était passé la première fois, il posa la main sur le petit parapet de pierre et s'accroupit un instant. Mais la fête, ce soir-là, amenait un certain nombre de passants sur la colline. Il entendit des gens marcher et se hâta de dévaler la côte. Il y eut de nouveaux bruits de pas, mais il ne tourna pas la tête.

Au carrefour, tout en bas de la côte, il considéra l'animation provoquée par la fête. Au-delà du pont, les lumières de la ville se réfléchissaient sur un ciel bas, et tout le long de la route des phares cheminaient en cahotant.

« Ça y est ! Enfin ! » pensa Gimpei, le cœur battant.

Et, cependant, sans même savoir pourquoi, au lieu de tourner pour revenir vers l'étang il continua tout droit, et se retrouva au beau milieu d'un quartier résidentiel. Les pas qui avaient retenti derrière lui obliquèrent, cela va de soi, en direction de l'étang, mais non sans que l'un des marcheurs fût parvenu à coller dans le dos de Gimpei une feuille de papier noir... Sur le fond d'une noirceur d'encre se détache une flèche colorée en rouge, censée indiquer le lieu de la fête. En vain Gimpei se contorsionne-t-il pour arracher la feuille. Il se tord douloureusement le bras, entend craquer ses jointures.

— « Et pourquoi ne pas suivre toi-même ta propre flèche ? Autant te l'enlever, tiens ! »

La douce voix féminine le contraignit à se retourner. Mais non, personne. Rien que des gens, venus de la direction opposée, qui se rendent à la fête. Une femme parlant à la radio, sans doute. Une quelconque pièce radiophonique, à coup sûr sans le moindre rapport avec les mots entendus par Gimpei.

— « Merci », dit-il.

Il adressa, à la voix imaginaire, un petit salut de la main et repartit

d'un pas plus léger.

« L'homme connaît de fugaces et inexplicables moments d'apaisement », pensa-t-il.

À proximité du pont, de petits marchands avaient installé leurs éventaires. Ils proposaient les lucioles à cinq yens pièce, quarante yens pour une cage. Aucun des insectes ne survolait encore l'étang. Cependant, arrivé à peu près au milieu du pont, Gimpei aperçut finalement une de ces cages, d'un grand modèle, posée sur le haut d'une tourelle qui émergeait du plan d'eau.

— « Vite ! Lâchez-les ! Lâchez-les ! » criaient les enfants avec frénésie.

Le jeu, compris Gimpei, consistait à lâcher les lucioles du haut de la tour, tandis que les gens dans les barques, en contrebas, essayaient de les attraper.

Il y avait, perchés sur la tourelle, deux ou trois hommes, et une nuée d'embarcations tout autour de celle-ci. Certains de ceux qui y avaient pris place s'étaient munis de filets à papillons ou de rameaux de bambou. Et également parmi la foule agglutinée sur la rive et sur le pont, pointaient ça et là filets et bambous nains, quelques-uns emmanchés de tiges fort longues.

Les marchands forains s'étaient établis aussi de l'autre côté du pont.

— « Là-bas, leurs lucioles viennent d'Okayama, et ici, de Kosshu. Celles d'Okayama sont plus petites, plus malingres. Ce sont vraiment deux variétés distinctes », expliquait quelqu'un.

Gimpei s'approcha des étalages. On vendait les insectes dix yens pièce, deux fois plus qu'à l'autre bout du pont, et cent yens la cage de sept.

— « Dix. Des grosses », demanda Gimpei, tendant deux billets de cent yens.

— « Elles le sont toutes. Alors dix et une cage de sept ? »

Le marchand plongea la main dans un sac en coton imbibé d'eau, éveillant de confuses lueurs qui brillaient par intermittences, comme au rythme d'une respiration. Il saisissait les insectes par un ou deux à la fois, les renfermant au fur et à mesure dans une longue cage tubulaire. Étroite cependant, elle ne donnait pas l'impression de contenir dix-sept lucioles. Au moment où Gimpei l'élevait à la hauteur de ses yeux, le marchand souffla dessus, ravivant les petites lueurs et criblant Gimpei de postillons.

— « Elles ont l'air triste. Je crois qu'il en faudrait dix de plus pour leur tenir compagnie. »

Juste comme le marchand rajoutait des lucioles, la marmaille poussa un grand cri de joie et Gimpei fut couvert d'éclaboussures. Du haut de la tour, les lucioles lancées vers le ciel retombaient mollement, comme des pétards qui font long feu. Celles qui

parvenaient à prendre leur vol au dernier moment, rasant l'eau, se faisaient aussitôt prendre. On en avait lâché une dizaine tout au plus, et les barques, les filets, les bambous nains se ruaient en désordre pour les attraper. L'eau projetée par les branches de bambou dégoulinantes qu'on agitait en tout sens rejaillissait jusqu'aux spectateurs massés sur la rive.

— « Elles volent mal, cette année. C'est à cause du froid », entendait-on.

Ainsi, la manifestation avait donc lieu tous les ans.

On attendit vainement qu'apparussent de nouvelles lueurs.

— « Le lâcher se poursuivra jusqu'à vingt et une heures » annonça le haut-parleur. Mais les deux ou trois hommes juchés au sommet de la petite tour n'en bougèrent pas plus pour cela. La foule en attente se taisait. On ne percevait que le bruit produit par quelques rameurs, dont les lucioles n'étaient pas la préoccupation dominante.

— « Oh ! Ils pourraient bien les lâcher maintenant ! »

— « Pourquoi se presseraient-ils ? S'ils les lâchent toutes d'un coup, la fête est finie ! »

Propos d'adultes... Gimpei, en main la cage aux vingt-sept lucioles, estimait avoir son content d'insectes. Pour éviter d'être à nouveau éclaboussé, il s'écarta du bord de l'étang et alla s'accoter à un arbre, juste en face du poste de police. Avec ce recul, il lui était plus aisé de voir le pont de bout en bout. Et aussi la présence du jeune agent, son visage pacifique, placide, tourné avec une sorte d'indifférence vers l'étang, lui communiquait une confiance singulière. De là où Gimpei se trouvait maintenant, il était sûr de découvrir la jeune fille.

Quelques instants plus tard, on commença à lâcher sans interruption les lucioles du haut de la tour. Sans interruption n'est pas tout à fait exact. Les hommes, qui semaient les insectes par dix environ à la fois, ne parvenaient pas si facilement à les rassembler, ou encore observaient des pauses délibérées, et à chacune l'excitation de la foule montait et reflueait, avec une intensité croissante. Gimpei, contrairement au policier, avait le plus grand mal à garder son calme. La plupart des lucioles ne volaient pas bien loin, s'en tenant à une courte trajectoire parabolique, telles les branches d'un saule pleureur. Mais, de temps en temps, l'une d'entre elles s'élevait à une grande hauteur, ou encore se dirigeait vers le pont. Sur ce dernier, bien entendu, jeunes et vieux, garçons et filles se pressaient contre le parapet. Gimpei les passa en revue. Des enfants, armés de leur filet, s'étaient juchés sur le rebord extérieur. Qu'ils ne tombassent pas constituait une sorte de miracle. Des grappes humaines gesticulaient, braillaient avec frénésie, s'évertuant à capturer l'un ou l'autre des malheureux insectes qui voletaient, irradiant sans conviction leur petite lumière. Gimpei, lui-même sceptique, tenta de ressusciter les

lucioles du lac de son enfance.

— « Hé ! là-bas ! Vous en avez une dans les cheveux ! »

Du pont, quelqu'un hélait l'occupante d'une des barques. La femme ne comprit pas qu'il s'agissait d'elle. Son compagnon se saisit de l'insecte à sa place.

Alors Gimpei aperçut la jeune fille.

Coudes appuyés au parapet, elle regardait le plan d'eau. Elle portait un ensemble de coton blanc. Il y avait un écran de gens, entre elle et Gimpei, et il ne distinguait que sa joue et ses épaules. Cependant il ne pouvait pas se tromper. Il recula de quelques pas, puis effectua un détour qui le rapprocha discrètement d'elle. Il n'était pas à craindre qu'elle se retournât, absorbée tout entière par le spectacle.

« Sûrement elle n'est pas venue seule », pensa Gimpei.

Son regard s'arrêta sur un adolescent, à la gauche de la jeune fille. Frappé d'une sorte de stupeur, il dut admettre que ce n'était pas celui qu'il connaissait. Aucun doute possible. Gimpei ne voyait que son dos, mais il ne s'agissait pas de l'étudiant qui avait attendu la jeune fille sur la petite éminence, le jour où elle promenait son chien, et envoyé rouler Gimpei au milieu de la chaussée. Celui d'aujourd'hui, qui portait une chemise blanche, ressemblait lui aussi à un étudiant, quoiqu'il n'eût par ailleurs ni tunique, ni casquette.

« Et cela ne fait que deux mois ! » pensa Gimpei, aussi atterré par cette preuve de l'insouciance de la jeune fille qu'il eût pu l'être d'avoir par mégarde piétiné une fleur. N'avait-elle pas un cœur par trop volage, en regard de l'adoration qu'il lui vouait ? Assister ensemble, cependant, à une chasse aux lucioles, n'était pas le témoignage irrécusable d'une liaison. Mais Gimpei pressentait quelque incident, entre la jeune fille et son bien-aimé de la colline.

Il se faufila entre ses deux plus proches voisins et, cramponné à la rambarde, tendit l'oreille. Il y eut un nouveau lâcher de lucioles.

— « Mais je voudrais en attraper pour Mizuno », disait la jeune fille.

— « Mais non, ça le déprimerait. On n'offre pas des lucioles à un malade. »

— « Et quand il n'arrive pas à s'endormir, par exemple ? Ça devrait lui faire plaisir. »

— « Il se sentirait encore plus triste. »

Gimpei comprit que l'autre étudiant, celui qu'il avait vu deux mois plus tôt, était alité. Il craignait, en se penchant plus, d'être reconnu, et préféra demeurer un peu en retrait, contemplant le profil de la jeune fille. Ses cheveux noués un peu haut retombaient en souples et adorables vagues. Sur la colline aux gingkos, croyait-il se rappeler, elle était coiffée avec plus de négligence.

Le pont, non illuminé, restait dans la pénombre, mais Gimpei n'en

distinguait pas moins que le compagnon de la jeune fille était de carrure plus frêle que l'autre étudiant. Tous deux étaient sûrement amis.

— « La prochaine fois que tu iras le voir, tu vas lui parler de la chasse aux lucioles ? »

— « Si je lui parlerai de ce soir... ? » répéta le jeune homme comme pour lui-même. « Je lui parle de toi quand je vais le voir, tu sais, et ça le rend heureux. Si je lui dis que nous sommes allés à la fête des lucioles, il s'imaginera tout de suite qu'il y en avait dans tous les coins. »

— « Plus j'y pense, plus j'ai envie de lui en apporter. »

L'étudiant demeura silencieux.

— « Ça me chagrine, de ne même pas pouvoir lui rendre visite. Dis, Mizuki, parle-lui beaucoup de moi, surtout. »

— « Je ne l'oublie jamais. Mizuno comprend très bien, de toute façon. »

— « La nuit où ta sœur aînée nous a emmenés à Ueno, voir les cerisiers en fleurs, elle me disait : « Comme tu paraissais heureuse, Machié ! » Sauf que je ne le suis pas du tout ! »

— « Elle serait bien étonnée si elle le savait. »

— « Eh bien, étonne-la. »

— « C'est une idée, oui. »

Il eut un rire bref avant de reprendre, comme pour éviter le sujet :

— « Je ne l'ai pas revue depuis ce jour-là. Ne serait-ce pas mieux qu'elle continue à croire qu'il existe bel et bien des gens nés pour être heureux ? »

Gimpei devina que le jeune Mizuki lui aussi était amoureux de Machié. Et il avait l'intuition, par ailleurs, que l'amour entre celle-ci et Mizuno était d'ores et déjà condamné, la santé de l'étudiant parvint-elle même à se rétablir.

Il s'écarta du parapet pour se glisser derrière la jeune fille. L'ensemble qu'elle portait paraissait être en coton assez épais. Gimpei, à la dérobée, suspendit à la ceinture de cet ensemble la cage remplie de lucioles, au moyen du petit crochet en fil de fer. La jeune fille ne s'aperçut de rien. Il s'éloigna alors jusqu'au bout du pont, puis s'arrêta et observa la lueur défaillante diffusée par la cage contre le dos de Machié.

Comment la jeune fille réagirait-elle en découvrant, mystérieusement accrochée à sa ceinture, une pleine cage de lucioles ? Gimpei eût très bien pu revenir observer la scène, il lui suffisait de se mêler à la foule qui encombra le milieu du pont. Il n'avait rien à redouter, n'étant pas de ces voyous qui taillaient le séant des jeunes personnes avec des lames de rasoir. Et cependant ses pas l'éloignaient du pont. On eût dit que la jeune fille lui faisait découvrir, ou

redécouvrir plutôt, sa propre timidité. Il hocha la tête, acquiesçant à ce qui semblait bien être un plaidoyer pour lui-même, et partit tout abattu du côté de la colline aux gingkos.

— « Eh bien, elle est de taille, celle-là. »

Sans même l'ombre d'une hésitation, il venait de prendre une étoile pour une luciole.

— « Énorme, vraiment énorme », dit-il encore avec émotion.

Il y eut tout à coup le bruit de la pluie frappant les feuilles des gingkos. De très grosses gouttes, très espacées, comme des grêlons à demi-fondus ou l'eau qui glisse du rebord d'un toit. Ces pluies-là, il n'y en a jamais dans les basses terres. Quand on les entend, on se voit tout de suite quelque part dans les collines, sous des arbres à larges feuilles ; on vient de planter la tente, c'est le soir, et soudain la pluie est là. Les gouttes sont bien trop pressées pour qu'on puisse les confondre avec le dégouttement de la rosée de feuille en feuille. Jamais, au demeurant, Gimpei n'avait escaladé de montagne, ni campé sur un haut plateau. D'où l'illusion acoustique tirait-elle donc sa source, sinon, comme toutes les autres, des rives du lac maternel ?

« Pourtant on ne peut dire que le village soit réellement sur les hauteurs. C'est bel et bien la première fois que j'entends cette pluie... »

« Et pourtant si, je l'ai déjà entendue... Au fin fond d'une forêt... juste quand la pluie va finir. Oui... au moment où les gouttes qui débordent des feuilles, après s'y être accumulées, commencent à produire plus de bruit que la pluie elle-même... »

— « Yagoï-chan, tu vas attraper froid avec cette pluie... ! »

« ... Hé oui, c'est peut-être comme ça qu'il s'est rendu malade, le petit ami de Machié. Il campait dans les collines et a reçu la pluie... Et, maintenant, son amertume a pris la forme de ces gouttes fantomatiques, qui tambourinent sur les feuilles des gingkos... »

Gimpei continuait ainsi à rêver, perdu dans son soliloque. Et n'en avait-il pas bien le droit, quand la pluie qui le faisait rêver n'existait pas ?

Sur le pont, ce jour-là, il avait appris le nom de Machié. La jeune fille ou Gimpei lui-même fussent-ils morts un jour plus tôt, tout aurait été révolu, et il n'eût jamais connu ce nom. Pourquoi alors fuyait-il le pont où elle se trouvait, au bénéfice de la colline où elle ne pouvait pas être, dans le moment même où le destin venait de nouer ce lien, entre la jeune fille et lui ? À deux reprises déjà, cependant, avant de se rendre à la fête, il avait gravi cette pente. Il était dit qu'il y reviendrait une troisième fois, après avoir vu Machié. La jeune fille était restée sur le pont. Mais là, sous les gingkos, son ombre franchissait la colline, portant une cage de lucioles au bien-aimé alité.

Gimpei avait accroché la cage sans raison précise, cédant

simplement à une brusque envie, même si, par la suite, une recrudescence de sentimentalité devait le pousser à prétendre que c'était le flamboiement de son propre cœur, qu'il avait voulu attacher au corps de la jeune fille. Cependant, il avait entendu celle-ci parler de son désir d'apporter des lucioles au bien-aimé malade, et pouvait imaginer, également, que c'était pour l'aider à réaliser ce désir qu'il lui avait avec tant de discrétion donné la cage.

Une pluie qui n'existe pas se déverse sur une jeune fille imaginaire, laquelle, une cage de lucioles pendue à la ceinture de son ensemble blanc, remonte la côte aux ginkgos, dans le dessein de rendre visite à son ami malade.

« Oui ! Quel cliché lamentable, même pour un fantôme ! » pensa Gimpei, ironisant sur ses propres obsessions. Et pourtant, alors même que Machié se trouvait sur le pont, en compagnie du jeune Mizuki, rien ne pouvait faire que Gimpei ne sentît réellement sa présence à ses côtés, sur la colline aux ginkgos.

Il arriva tout en haut de celle-ci. Au moment d'escalader le petit tertre, une crampe lui tordit le mollet, et il dut se retenir aux touffes d'herbe légèrement humides. La douleur n'était pas assez vive pour le contraindre à ramper, mais il poursuivit son escalade en se traînant.

— « Oh... ! »

Il n'était plus seul. Un tout petit bébé, comme s'il n'y eût entre eux qu'un simple miroir, répétait inversée, en dessous de Gimpei, sa gauche progression. Mains chaudes de la vie, opposées paume à paume aux menottes glacées, comme les mains mêmes de la mort. Gimpei se redressa brusquement. Il se rappela un mauvais lieu, dans une station thermale. Le fond de la baignoire était constitué par un miroir... Au sommet de la butte, Gimpei se retrouva à l'endroit même d'où, le premier jour, après qu'il eut suivi Machié, l'étudiant l'avait envoyé rouler dans la poussière, en lui criant : « Espèce de cinglé ! »

Sur la butte, aussi, Machié avait raconté à son bien-aimé la parade du Premier Mai, avec le défilé des banderoles rouges, là-bas, tout au long de la rue des tramways. En ce moment même, sous les yeux de Gimpei, un de ces tramways passait, la tache de lumière de ses fenêtres dansant sur la masse sombre des arbres qui bordaient la côte. Gimpei regardait toujours. Sur le petit tertre, le bruit de la pluie imaginaire s'était tu.

— « Espèce de cinglé ! » s'écria-t-il, se laissant choir du haut de la pente sans y parvenir avec beaucoup de naturel.

Au moment d'atteindre la chaussée, il se cramponna d'une main à une touffe d'herbes. Puis il se redressa et se mit à marcher sur la route qui longeait la butte, flairant au creux de sa main l'odeur de l'herbe. Sous son couvercle de terre, le bébé persistait à le suivre pas à pas.

Ne savoir ni où se trouvait maintenant son enfant, ni même s'il

était encore en vie, constituait l'une des angoisses qui obsédaient Gimpei... S'il est toujours de ce monde, assurément nous nous reverrons un jour, pensait-il avec conviction. Et cependant, il ne savait même pas de façon sûre si l'enfant était bien le sien.

Un soir, on en avait découvert un, abandonné, sur le seuil de la maison particulière où Gimpei louait une chambre. Un petit mot épinglé disait : « Ce bébé est l'enfant de Gimpei. » Mais Gimpei ne perdit pas plus contenance qu'il ne rougit, quand la logeuse laissa éclater sa colère. De toute façon, pour un étudiant susceptible d'être réquisitionné d'un instant à l'autre par la guerre, il ne pouvait être question de recueillir et d'élever un enfant qu'on lui jetait dans les bras. À plus forte raison si la mère se trouvait être une prostituée.

— « Ce n'est que pour me créer des ennuis. Je l'ai laissée choir, et elle essaie de se venger ! »

— « C'est-à-dire que vous avez décampé dès qu'elle a été enceinte, ce n'est pas ça, monsieur Momoï ? »

— « Mais non, absolument pas. »

— « Alors pourquoi vous êtes-vous sauvé ? »

Sans répondre à la question, Gimpei trancha :

— « Il s'agit de rapporter ce moutard à sa mère et c'est tout ! »

Jetant les yeux sur le nourrisson que la brave dame tenait sur ses genoux, il ajouta :

— « Pourriez-vous le garder juste un moment, le temps d'appeler mon acolyte ? »

— « Votre... Mais quel acolyte ? Vous n'allez pas disparaître en me laissant cet enfant, monsieur Momoï ? »

— « C'est seulement que je ne tiens pas à être seul pour le ramener ! »

— « Plaît-il ? »

La logeuse, l'œil lourd de soupçons, le suivit jusqu'à la porte.

Gimpei partit chercher main-forte auprès de son complice, Nishimura. Mais il dut bel et bien porter l'enfant lui-même. C'était sa propre « amie », après tout, qui avait abandonné celui-ci. Gimpei avait installé le bébé à l'intérieur de son pardessus, ne boutonnant que le dernier bouton, et maintenant il s'y sentait à l'étroit. Dans le tramway, le bébé se mit à pleurer. Les autres usagers paraissaient enclins à rire d'un air bonasse devant cet étudiant si curieusement empêtré. Gimpei, à la fois balourd et cocasse, souriait en retour. Il laissa émerger la tête du bébé. Puis il n'eut plus d'autre recours que de baisser les yeux, le regard obstinément fixé sur le crâne du nourrisson.

À cette époque, les quartiers populaires de l'est de Tokyo venaient d'être ravagés par un incendie géant, consécutif au premier grand bombardement. Les maisons closes avaient cessé de former un front continu, et les deux compères parvinrent à se faufiler dans une des

petites rues de derrière, et à déposer le bébé sur le seuil de l'issue de service. Après quoi ils détalèrent, tout exultants.

Ce n'était pas la première fois, au demeurant, que Gimpei et Nishimura s'éclipsaient, avec la même jubilation, du mauvais lieu en question. Il leur avait été attribué, comme à tous les étudiants, au titre de la « défense passive », d'antiques chaussures de toile, ou des souliers à semelles de caoutchouc. Les bénéficiaires filaient à l'anglaise des bordels, et laissaient lesdites chaussures devant la porte en guise de paiement. Gimpei et Nishimura, assurément, manquaient d'argent, mais c'était cette fuite elle-même qui leur procurait des sensations fortes. Ils y voyaient, en quelque sorte, un moyen de passer l'éponge sur leur propre infamie. Et dans le cours même de la « défense passive », qui réellement exténuaient les chaussures, l'un et l'autre échangeaient force clins d'œil d'intelligence. Ils avaient cette consolation, au moins, de connaître un cimetière tout désigné pour les croquenots à l'agonie !

En dépit de leur façon de prendre congé, les lettres qu'ils recevaient des prostituées n'étaient pas uniquement des mises en demeure. La guerre était là, toute proche, qui les vouait à une mort presque certaine, et Gimpei et son ami n'avaient même pas besoin de cacher leur nom ou leur adresse. Tous les étudiants, destinés à monter en première ligne, faisaient figure de héros. D'autre part, toutes les prostituées qui jouissaient d'un statut officiel, répertoriées par la police ou non, ayant elles-mêmes été mises en réquisition, ou enrôlées dans la « défense passive », très probablement la partenaire de Gimpei faisait partie de la minorité qui opérait en marge. L'ordre et les règles strictes des maisons closes s'étaient-ils donc relâchés, cédant la place à la faillibilité de sentiments plus humains ? Et Gimpei et son acolyte, de leur côté, avaient-ils seulement réfléchi à la situation de ces filles en proie à la crainte des terribles châtements du temps de guerre, et susceptibles de complaisances qu'elles n'eussent jamais eues à tout autre moment ? Étaient-ils avilis, eux-mêmes, au point de croire que leur joyeuse resquille ne serait considérée que comme une façon de jeter sa gourme, parfaitement admissible chez des jeunes gens ? Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, ils s'esquivèrent de la même manière à trois ou quatre reprises, puis ne revinrent plus.

L'abandon de l'enfant, dans une encoignure de la ruelle, ne représentait pour eux qu'une escapade de plus, la dernière. Il commença à neiger dans l'après-midi du lendemain, quoique ce fût déjà la mi-mars, et vers le soir la neige s'était installée. Il paraissait inconcevable que l'enfant, exposé au froid mortel de la ruelle, n'eût pas été recueilli.

— « On a été bien inspirés de faire ça hier. »

— « Sûr ! »

Gimpei, bravant la neige, venait de pousser une pointe jusqu'à la pension de Nishimura, avec qui il voulait parler. Personne du bordel n'avait donné signe de vie. Quant à l'enfant, ni Gimpei ni son ami ne savaient le moins du monde ce qu'il était devenu.

Mais l'avaient-ils bien, au moins, déposé devant ce même établissement quitté à la sauvette, pour la dernière fois, quelque sept ou huit mois plus tôt ? Gimpei se trouvait au front quand il y pensa. Et la mère du bébé, à supposer qu'ils ne se fussent pas trompés, faisait-elle encore partie du personnel ? Était-il possible qu'une fille travaillant sans autorisation, et devenue grosse, soit gardée après l'accouchement par ses employeurs, alors que la grossesse même constituait la pire infraction qui pût être aux règlements ? On pouvait imaginer à la rigueur que l'établissement, en raison de la tendance à la compassion qui prévalait alors, et où se mêlaient à la fois une nervosité et une apathie très inhabituelles, se fût occupé de la mère, mais cela demeurerait bien improbable.

En vérité, n'était-ce pas lorsque lui, Gimpei l'avait rejeté, que l'enfant s'était retrouvé tout à fait abandonné ?

Nishimura disparut dans la tourmente. Gimpei s'en tira sain et sauf, et aboutit même à un poste d'enseignant.

Tandis qu'il rôdait, très las, à travers les ruines calcinées du quartier réservé, il se surprit à dire à haute voix :

— « Hé ! Ça suffit, la plaisanterie ! »

Il s'adressait à la prostituée. Celle-ci, faute d'avoir vraiment eu un enfant de Gimpei, s'était contentée d'emprunter celui que l'une ou l'autre de ses compagnes avait en trop, pour aller le déposer devant la maison où il logeait. On eût dit qu'il venait de la prendre sur le fait, ou de la rattraper enfin.

— « Et Nishimura, qui aurait pu dire si l'enfant me ressemblait, n'est même plus là... »

L'enfant abandonné était une fille, et cependant, d'une manière étrange, l'hallucination qui tourmentait Gimpei n'avait pas de sexe défini. Il s'agissait presque toujours d'un enfant mort. Dans ses moments de lucidité, en revanche, Gimpei ne pouvait s'empêcher de croire que le véritable enfant était resté en vie.

Il lui semblait aussi que le bébé, un jour, lui avait martelé le front, de toute la force de ses petits poings. Lui, le père, baissait la tête pour les esquiver, et les coups n'en pleuvaient que de plus belle. Mais quand était-ce ? Quand ? Une hallucination encore. Dans la réalité, c'était tout à fait impossible. Vivant, l'enfant aurait été grand maintenant, et il était donc exclu que Gimpei pût participer à une scène de ce genre.

Le soir de la chasse aux lucioles, le petit être qui à travers le couvercle du sol s'attachait aux pas de Gimpei, lorsque celui-ci

cheminait sur la route, demeurait un tout jeune bébé. Et réellement il ne paraissait pas jouir d'un sexe bien défini. Pourtant, même un nourrisson est garçon ou fille, réfléchissait Gimpei. Et au moment où cette pensée lui vint, la petite créature se changea en un spectre au visage absolument lisse.

« C'est une fille, une fille », marmonnait Gimpei, courant presque maintenant.

Il déboucha dans une rue bordée de magasins, sous leurs enseignes au néon. Parvenu devant le second de ces magasins au-delà du coin, Gimpei, tout haletant, passa la tête à l'intérieur pour crier :

— « Des cigarettes, s'il vous plaît ! Des cigarettes ! »

Apparut une femme aux cheveux blancs. D'un âge respectable, certes, mais la question de savoir à quel sexe elle appartenait ne se posait nullement. Gimpei en fut tranquilisé. Et Machié, pourtant, se trouvait loin de lui maintenant, si loin. Il fallait un effort d'imagination, pour admettre qu'il existât sur la terre une jeune fille comme elle.

Gimpei se sentit plus léger, enveloppe vidée de son contenu, et, pour la première fois depuis longtemps, il revit son village natal. Il se rappelait sa mère, dans tout l'éclat de sa beauté, et non son père mort tragiquement. Et, pourtant, c'était la laideur paternelle, plutôt que la beauté de la mère, qui restait imprimée en lui : tout comme lui-même évoquait avec plus de facilité la hideur de ses propres pieds, que les petons adorables de Yagoï.

Là-bas, au bord du lac, Yagoï avait voulu saisir les baies rouges d'un éléagne sauvage, et quelques gouttes de sang avaient perlé à son auriculaire, accroché par une épine. Elle scrutait Gimpei par en dessous, tout en se suçant le doigt.

— « Pourquoi ne me les attrapes-tu pas, Gin-chan ? Ce n'est rien, pour toi, avec tes pieds de singe. Absolument les pieds de ton père. On ne peut pas dire que ce soit de notre côté que tu tiennes ! »

Fou de rage et d'humiliation, Gimpei aurait voulu plonger le pied de Yagoï au beau milieu des épines. Mais il n'osait même pas le toucher, et il se contenta de montrer les dents, comme s'il allait mordre le poignet de sa cousine.

— « Tu vois bien que tu as l'air d'un singe ! Lalalère ! » dit Yagoï, découvrant elle aussi les dents.

Gimpei ne s'était pas donné le mal d'inspecter les pieds du bébé abandonné. Il était foncièrement convaincu, alors, que celui-ci n'était pas de lui. Et pourtant, un examen éventuel faisant apparaître, entre les pieds du bébé et les siens, une similitude de formes, quelle preuve plus irréfutable de paternité eût-on pu rêver, pensa-t-il, prenant un plaisir pervers à se tourner lui-même en dérision.

Mais les pieds minuscules des bébés, qui n'ont jamais effleuré le sol

terrestre, ne sont-ils pas toujours aussi tendres, aussi gracieux que ceux des chérubins qui environnent le Père Éternel, dans la peinture religieuse de l'Occident ? Tous les pieds humains, après tout, ne deviennent-ils pas semblables à ceux de Gimpei, quand ils se sont déchirés à toutes les aspérités, salis à tous les borborygmes et à toutes les infamies de ce monde ?

« Mais si c'est un spectre, l'enfant ne peut avoir de pieds », se surprit-il à marmonner. « Et d'ailleurs qui a décrété que les fantômes sont dépourvus de jambes ? Depuis toujours il a bien dû exister des hommes faits comme moi. Peut-être mes propres pieds ont-ils cessé de toucher la terre... »

Gimpei errait parmi les lueurs du néon, une de ses paumes tournée vers le ciel, comme prête à recueillir une pluie de pierres précieuses. La plus belle, la plus haute montagne du monde n'est pas habillée de vert. Elle se dresse, aride, couverte de rocs et de cendres volcaniques. Elle affecte la couleur imposée par le soleil à chaque moment. Elle peut être rose, pourpre. Elle ne fait qu'un avec le nuancement délicat de toutes les teintes dans le ciel, avec le soleil qui se lève comme avec le soleil couchant. Gimpei résolut de bâillonner, en lui, la clameur de son adoration pour Machié.

— « Alors j'irais vous chercher, s'il le fallait, jusque dans les bas-fonds de Ueno. »

Il se rappela les mots prophétiques sortis de la bouche d'Hisako — était-ce un adieu ? était-ce un serment d'amour ? — et se retrouva dans Ueno, décidé à se rendre compte sur les lieux mêmes de ce que le quartier était devenu.

Avait-il beaucoup perdu de son animation ? Il se révélait, incontestablement, beaucoup plus calme que naguère. À l'une des extrémités des passages souterrains, ne se voyaient maintenant que des épaves humaines, vautrées ou recroquevillées à même le sol et, eût-on dit, installées là à demeure. Certains de ces malheureux, une hotte de chiffonnier en guise d'oreiller, s'étaient fait un lit d'un sac à charbon vide, ou d'une natte de paille, tandis que les plus « aisés » conservaient à portée de la main leur baluchon. Spectacle classique d'un ramassis de sans-logis. Totalement indifférents aux passants, ils ne levaient même pas les yeux, ne rendaient pas le regard qu'ils ne sentaient plus se poser sur eux. On en arrivait à envier ceux de ces misérables qui s'étaient endormis sans attendre. Un couple jeune reposait tranquillement, la tête de la femme sur les genoux de l'homme, lui penché sur son dos à elle. Même dans un train, la nuit, il eût été difficile de retrouver l'emmêlement de ces deux corps endormis. On aurait dit deux moineaux, chacun la tête enfouie au sein du plumage de l'autre. Ils n'avaient pas trente ans. Gimpei s'arrêta pour les regarder : ce n'est pas commun, un couple de vagabonds.

Une odeur de poulet en brochettes et d'*oden* {1} se mélangeait au remugle d'humidité qui saturait le passage. L'entrée d'une gargote, simple ouverture pratiquée dans la paroi de ciment, était masquée par un rideau-enseigne. Gimpei dut se baisser pour y entrer, et avala coup sur coup deux ou trois verres d'un alcool homicide, distillé avec la lie du saké. Il entrevit une jupe à motif de fleurs, souleva de nouveau le rideau pour sortir et se trouva face à face avec un travesti.

Ce dernier, sans pourtant lui adresser la parole, lui décocha une oeillette. Gimpei s'enfuit. La galopade n'avait rien de joyeux cette fois.

À l'étage supérieur, il s'approcha de la salle d'attente, imprégnée de la même odeur de misère. Un employé l'interpella à la porte d'entrée :

— « Votre billet, s'il vous plaît. »

Cette nécessité d'un billet, pour accéder à la salle d'attente, était nouvelle. D'autres malheureux, visiblement désœuvrés, stationnaient aux abords de la salle ; certains s'étaient accroupis au pied du mur.

Gimpei, une fois sorti de la gare, était en train de réfléchir à la détermination sexuelle des travestis, quand, dans une ruelle où il avait abouti par hasard, il se trouva devant une femme. Elle portait des bottes de caoutchouc, un chemisier d'un blanc on ne peut plus douteux et un pantalon noir élimé. Tout cela était à demi masculin. Nul renflement, à la place des seins, ne tendait le tissu rétréci par les lavages. Le visage basané, tanné par le soleil, ne portait pas trace de maquillage. Gimpei regarda derrière lui. La femme, qui avait paru prête à lui adresser la parole au moment où ils se croisaient, se rapprocha. Puis elle commença à le suivre. Gimpei, habitué à ce que ce fût lui qui suivît une femme, avait maintenant l'impression de posséder des yeux dans le dos. Ces yeux, soudain, vivaient d'une vie intense, sans pourtant réussir à pénétrer les mobiles de la femme.

Une fois déjà, Gimpei avait été suivi ainsi. Il se trouvait devant le portail de fer, là où vivait Hisako, et avait pris ses jambes à son cou, pour échouer dans un quartier de plaisir, non loin de là. Et, à ce moment, une professionnelle l'avait abordé :

— « Mais non, je ne vous suis pas vraiment », prétendait-elle.

La femme de maintenant, cependant, n'avait pas l'allure d'une prostituée. Ses bottes de caoutchouc étaient maculées de boue. Et non pas des traces toutes fraîches ; une boue vieille de plusieurs jours, qu'on n'avait pas pris la peine de laver. Les bottes elles-mêmes étaient antiques, éculées et décolorées. Quel genre de femme pouvait bien rôder, dans le quartier de Ueno, chaussée de bottes quand le temps n'était même pas à la pluie ? Avait-elle donc des pieds difformes, hideux ? Était-ce aussi pour les cacher qu'elle portait un pantalon, en plus des bottes ?

Gimpei songea à ses propres pieds. À l'idée qu'une femme qui en eût d'aussi laids que les siens pût le suivre, il s'arrêta net, souhaitant

qu'elle le dépassât. Mais la femme s'arrêta de son côté. Leurs regards chargés d'interrogations se rencontrèrent :

— « Vous désirez quelque chose ? » demanda la femme la première.

— « Il me semble que ce serait à moi de le demander. Tu étais en train de me suivre, non ? »

— « Vous m'avez lancé une œillade. »

— « Non, c'est toi qui m'as fait de l'œil. »

Tout en lui répondant, il se demandait si quoi que ce fût dans sa propre attitude, à l'instant où il croisait la femme, aurait pu être interprété comme une invite. Mais non, sans le moindre doute c'était elle qui avait marqué son intérêt.

— « Moi, je t'ai regardée sans le vouloir, simplement parce que je te trouvais une allure bizarre pour une femme. »

— « Je ne vois pas ce que j'ai de bizarre. »

— « Tu te mets à suivre tous ceux qui te regardent ? »

— « En vous... je ne sais quoi m'a attirée. »

— « Où veux-tu en venir exactement ? »

— « Mais... nulle part. »

— « Allons, tu avais bien une arrière-pensée en te collant à moi ? »

— « Je ne me colle pas à vous... Je me suis approchée comme ça, c'est tout. »

— « Oui... ! »

Il la dévisagea avec plus de soin. Les lèvres non maquillées présentaient une couleur malsaine, brunâtre, et laissaient apparaître une prothèse en or. L'âge de la femme était malaisé à déterminer. Cependant elle devait avoir un peu moins de quarante ans. Une lueur à la fois sournoise et perçante, très masculine elle aussi, filtrait sous les paupières lourdes. Les yeux, l'un plus petit que l'autre, paraissaient à l'affût d'une occasion. Le soleil avait bruni et boucané la peau du visage. Gimpei eut le sentiment d'un danger.

— « D'accord, allons-y. »

Sa main, comme portée par les mots qu'il prononçait, alla effleurer la poitrine de son vis-à-vis. Il s'agissait bien d'une femme.

— « Qu'est-ce que vous faites ? »

Elle lui saisit la main. Sa propre paume était douce. La femme devait ignorer les travaux manuels.

C'était la première fois que Gimpei se trouvait amené à vérifier ainsi le sexe d'un interlocuteur. Il s'était bien douté que celui-ci était une femme, mais, curieusement, l'avoir constaté en la touchant le rassurait, lui inspirait même une certaine sympathie à son endroit.

— « Eh bien, allons quelque part », répéta-t-il.

— « Où ça, quelque part ? »

— « Il doit bien exister un petit bar fréquentable dans le coin ? »

Tout en se demandant où diable on peut faire admettre une femme

accoutrée de cette façon, il retourna vers les lumières de la ville, entra à la fin, la femme toujours sur les talons, dans un bar où l'on servait de l'*oden*. Le foyer sur lequel mijotait celui-ci était entouré de trois côtés par un comptoir et des tabourets ; un peu à l'écart, quelques tables complétaient l'ensemble. La plupart des tabourets se trouvant occupés, ils prirent place à une table tout près de l'entrée. Le court rideau qui masquait en partie l'ouverture permettait de voir les passants jusqu'à la moitié du torse.

— « Saké ou bière ? » demanda Gimpei.

Il ne nourrissait nul dessein particulier à l'endroit de cette femme hommasse. Dorénavant il la savait inoffensive, et ne pas envisager de but précis le dégageait de toute préoccupation. Saké ou bière, ce serait à elle de décider.

— « Pour moi, du saké » dit la femme.

L'*oden* mise à part, des affichettes collées sur les murs proposaient quelques plats très simples. Gimpei laissa aussi la femme établir le menu.

— « Ce manque de réserve... elle doit rabattre pour une maison », pensa-t-il.

L'activité allait avec le personnage. Mais Gimpei garda pour lui ses soupçons. La femme, de son côté, devait se méfier de lui, car elle ne lui fit nulle proposition. Ou bien était-ce réellement la confuse prescience d'une affinité qui l'avait déterminée à s'attacher aux pas de Gimpei ? Quoi qu'il en fût, dans l'immédiat il semblait bien qu'elle eût renoncé à ses premières intentions.

— « C'est étrange, une journée dans la vie d'un homme. On ne sait jamais ce qui va se passer. Me retrouver à boire avec toi, par exemple, quand je ne te connais ni d'Ève ni d'Adam. »

— « C'est bien vrai, ni d'Ève ni d'Adam. »

Les mots paraissaient n'être qu'un bruit, destinés à accompagner le mouvement du verre, sans plus.

— « Aujourd'hui, par exemple, la conclusion de la journée, c'est de vider un verre en ta compagnie. »

— « Oui, c'est vrai, la journée se termine. »

— « Tu rentres directement chez toi après ? »

— « Oui. Ma fille est toute seule à m'attendre. »

— « Alors tu as une fille ? »

La femme buvait sans désespérer. Gimpei se contentait de la regarder boire. Il n'arrivait pas à croire qu'en une seule soirée il avait vu Machié à la fête des lucioles, été poursuivi, sur la colline, par le spectre du bébé, et se retrouvait occupé à boire avec une compagne de rencontre. Mais, en vérité, c'était en raison de la laideur de la femme qu'il ne parvenait pas à y croire. Ne se voyait-il pas contraint, en effet, de reconnaître que tout ce qui touchait à l'apparition sublime de

Machié, ressortissait au domaine du rêve, et que la seule réalité était justement de se retrouver ici, attablé, dans une gargote, avec un épouvantail ? Et cependant, il n'en persistait pas moins à penser que s'il était là, en train de vider des verres avec cette femme bien réelle, ce ne pouvait être que pour se rapprocher de la jeune fille de son rêve. Plus repoussante était la femme, et mieux elle lui permettait d'évoquer le doux visage de Machié.

— « Pourquoi les bottes en caoutchouc ? » demanda-t-il.

— « Quand je suis sortie, je croyais qu'il allait pleuvoir », répondit la femme avec simplicité.

L'envie le saisit de voir les pieds cachés à l'intérieur de ces bottes. Disgracieux, peut-être eussent-ils signifié que Gimpei avait rencontré, enfin, une partenaire à sa mesure.

La laideur de la femme, au fur et à mesure qu'elle buvait, s'accroissait. Celui de ses yeux, mal assortis, qui était plus petit que l'autre ne fut plus qu'une fente, d'où filtrait dans la direction de Gimpei un regard oblique. La femme oscillait, et quand il l'empoigna par l'épaule elle ne fit pas mine de l'en empêcher. À Gimpei, il semblait avoir refermé la main sur un petit tas d'os.

— « Tu ne devrais pas être si maigre ! »

— « Ce n'est pas ma faute. Une femme seule, avec un enfant à sa charge... »

D'après ce qu'elle lui raconta, elle et sa fille vivaient dans une chambre de location, au fond d'une ruelle. La fillette, qui avait treize ans, allait à l'école. Le mari de la femme, à en croire celle-ci, était mort au champ d'honneur. Une belle histoire, en vérité. Incontrôlable. Mais il semblait bien que la femme eût un enfant.

— « Je te raccompagne ? » proposa à nouveau Gimpei.

Elle acquiesça, se reprit aussitôt, le visage soudain plus grave :

— « Non, pas chez moi. Pas avec ma fille. »

Ils étaient assis côte à côte, faisant face au cuisinier, mais insensiblement la femme avait pivoté vers Gimpei, et maintenant, avec force mines de coquette, elle se trouvait presque affalée sur lui. Elle paraissait prête à se donner. Gimpei se sentit le cœur étreint, comme s'il eût touché aux ultimes frontières du monde. Non qu'il y eût de quoi voir les choses aussi grandement. Sans doute n'était-ce que parce qu'il avait aperçu Machié, ce même soir-là.

Elle, la femme, était ignoble jusque dans sa façon de boire. À chaque fois, avant de commander un nouveau flacon, elle questionnait Gimpei du regard.

— « D'accord, prends-en un autre », finissait-il par dire.

— « Je ne pourrai plus marcher. Tu t'en moques ? »

Puis, la main posée sur le genou de Gimpei :

— « Mais c'est le dernier, alors. Tu veux bien me servir ? »

L'alcool lui coulait du coin des lèvres, mouillait la table. Le visage recuit affectait des teintes violacées, rougeâtres.

Au moment où ils sortaient du bar, elle se pendit au bras de Gimpei. Il lui enserra le poignet, tout étonné par la douceur de la chair. Ils croisèrent une jeune vendeuse de bouquets et la femme dit :

— « Achète-moi des fleurs, pour ma fille. »

Puis elle les abandonna à un marchand de nouilles, qui avait disposé son attirail au coin d'une rue obscure :

— « Vous me les gardez, hein, patron ? Je reviens les chercher tout de suite. »

Mais presque aussitôt, quand elle eut laissé les fleurs, son ivresse devint plus visible :

— « Ça fait des siècles, tu sais, que je n'ai pas été avec un homme. Enfin, on n'y peut rien, pour cette fois. C'est la destinée... Comme si c'était elle qui t'avait placé sur mon chemin... ! »

— « Oui. C'est le destin. On n'y peut rien. »

À regret, il lui répondait sur le même ton. Marchant ainsi, enlacé avec elle, il n'éprouvait pour lui-même que du dégoût. Demeurait seul, en lui, le désir de voir les pieds dissimulés par les bottes de caoutchouc. Et cependant, les pieds en question, il lui semblait qu'il les connaissait déjà : non pas simiesques, comme les siens propres, mais dotés d'orteils difformes, avec une peau épaissie, brunâtre. Il se vit lui-même nu, côte à côte avec la femme, leurs jambes allongées, et fut pris d'un haut-le-cœur.

Où allaient-ils ? Gimpei s'en remettait à la femme. Ayant longé une venelle, ils parvinrent devant un tout petit temple *Inari* que jouxtait un hôtel de passe des plus modestes. La femme hésitait, et Gimpei desserra l'étreinte du bras qui se cramponnait à lui. La femme s'écroula en bordure de la venelle.

— « Si ta fille t'attend, tu devrais vite aller la retrouver. »

Il commença à battre en retraite.

— « Espèce de cinglé ! » hurlait la femme, le bombardant de gravier qu'elle ramassait devant le temple.

Un petit caillou l'atteignit à la cheville.

— « Ouaië ! »

Il s'éloigna tout boitillant, plus misérable que jamais. Pourquoi n'être pas rentré droit chez lui, après avoir accroché la cage aux lucioles derrière le dos de Machié ? Il regagna sa propre chambre de location, à l'étage d'une maison particulière, et enleva sa chaussette. La cheville avait pris une légère teinte rouge.

{1} Sorte de ragoût comportant divers ingrédients tels que pâte de soja, gros radis, quenelles de poisson, pommes de terre, laminaire, etc. (*N.d.T.*)